

Souvenirs & Impressions.

Page 10

9. 10. 11. de Versailles

Rue de Malmaison

Souvenirs et Impressions  
d'un Voyage en Palestine

fait en 1856

par Pierre Dupont.

Pendant chacun des voyages que j'ai faits avant celui-ci, dans les Ardennes, sur les bords de la Moselle, & du Rhin, en Suisse, & en Italie, j'ai pris des notes que je n'ai pas conservées. Aurais-je eu le courage de les classer, que je n'aurais plus celui de les lire, car un itinéraire quelconque peut rappeler beaucoup mieux qu'elles les souvenirs que je voulais conserver.

Mais en partant pour cette Terre à jamais Sainte où se sont accomplis les mystères de

notre Religion, pour cette Terre où l'Homme-Dieu  
voulut naître & mourir, je compris que les impressions  
que j'allais ressentir, je ne devais pas les laisser perdre,  
& je résolus d'adresser à ma famille de longues lettres  
qui, bien mieux que des notes arides (que je pourrais prendre  
en outre), perpétueraient mes impressions en rappelant  
mes souvenirs.

La sécheresse excessive de l'année (1856) qui avait  
taré la plupart des sources, & la guerre que se faisaient  
les diverses tribus du pays rendirent notre voyage très-diffi-  
cile, & si toutes mes lettres n'avaient été écrites sous l'im-  
pression même des lieux que je venais de voir, & des fatigues  
que je venais de supporter, on aurait toute raison d'en sus-  
pecter la sincérité, tant elles diffèrent du récit de ces voy-  
ageurs qui semblent avoir vu la Palestine encore au temps  
des patriarches, couverte de vignes & de palmiers & arrosée  
par de frais ruisseaux, & qui, dans cette Terre maintenant  
stérile & desséchée par le souffle de la Malédiction Divine,

ont reconnu la Terre Promise.

La dernière lettre que j'ai envoyée de Galveston est datée de Nazareth. Le parti de cet endroit, se n'aurait plus eu que de simples notes, si M<sup>r</sup>. Nobis, que nous y avions laissé, désireux d'avoir de nos nouvelles, ne m'avait prié de lui en donner à mon retour en France. J'ai fait prendre copie de ce que je lui écrivais à la hâte, & de cette façon, j'ai pu terminer l'édifice inachevé de mes impressions. J'ai joint à ces dernières lettres celles de M. Nobis. Elles ont cela de précieux qu'elles font connaître le caractère de chacun des pélerins. M<sup>r</sup>. Nobis est grand observateur. J'ai produit en terminant une lettre de M<sup>r</sup>. Wattime, un de mes compagnons, & une de M<sup>r</sup>. Sigard, du Comité de Paris, avec la réponse que je lui ai adressée.

Ce sont ces lettres & les quelques notes que je n'ai pas eu le temps ou le courage d'y faire entrer pendant mon voyage, qui forment ce recueil.

Mes lettres, écrites à la hâte, dans de courts

moments si tréves, au milieu des fatigues & des embarras  
d'un voyage qui devait laisser en moi de si profonds  
souvenirs, j'aurais dû, avant de vous les commu-  
quer, les revoir, les corriger, les compléter, mais  
j'ai pensé que l'indulgence que vous pourriez avoir  
pour des lettres incorrectes & telles qu'elles avaient  
failli de ma plume, vous la refuserez certainement  
à un travail retouché longuement; que du reste, vous  
ne mettriez pas à les critiquer plus d'étude que  
je n'en ai mis à les écrire; que vous voudriez bien  
les regarder un peu comme vôtres, puisque  
je vous les offre, & que vous ne sùriez  
pas ce qui vous appartient.

Fernand Dupont

## Compagnons de Voyage

- Allès (Ab.) aumonier de l'école navale de Lorient, laïqi à Jérusalem.  
 Baulier ancien officier de Cavalerie laïqi à Saïda - Liban  
 Bazan (Ab.) curé de Pierre-levee (Seine & Marne) laïqi à Nazareth.  
 Delannoy (Ab. Victor) aumonier de la Citadelle de Lille - Liban  
 Dupont (Pierre) de Valenciennes. - Liban  
 Estève (comte Paul) m<sup>r</sup> ancien condisciple laïqi à Saïda - Liban  
 Guilleven (Ab.) vicaire à Lorient laïqi à Nazareth.  
 Guypot-Siromest (Ernest) avocat laïqi à Nazareth.  
 Le Pichan (Ab.) vicaire à S<sup>t</sup> Briens laïqi à Saïda  
 Marmyacki, hongrois de Pesth laïqi à Nazareth  
 Nobis (Ab.) curé de Coulbanc (Seine & Loire) laïqi à Nazareth  
 Neyra de Lyon trouvé à Jérusalem laïqi à Nazareth  
 Orangyji (ou Horangyji) (M<sup>r</sup>) prêtre de enfants d'Adatrick. Liban  
 Schirkler (Ab.) de Vienne Interie à Jérusalem  
 Steiner (Ab.) missionnaire du diocèse de S<sup>t</sup> Die laïqi à Saïda Liban  
 Tikillo, Italien, exilé laïqi à Nazareth  
 Vallée (Ab.) curé de Silli: C. Guillaume laïqi à Jérusalem  
 Watteime (Ab. Aug<sup>e</sup>) missionnaire, de Cambrai. Liban  
  
 Schembri, pourvoyeur de la Caravane, interprète en chef

*Lettres*

## Table

Introduction		
Lors de mes Compagnons de Voyage. Leurs états de services.		
Lettres	1 <sup>re</sup> à Mes Parents - à bord de la Tamise, en vue des côtes de Sardaigne le 22 Août 1856. - Départ de France. -	9.
	2 <sup>me</sup> à Mes Parents - à bord de la Tamise, en vue des côtes de Sicile le 23 Août 1856. - - Passagers -	13
	3 <sup>me</sup> à Mes parents. à bord de la Tamise, entre Malte & Alexandrie, le 27 Août 1856 - - Malte -	17
	4 <sup>me</sup> à Mes Parents. à bord de la Tamise, dans la mer d'Alexandrie, le 27 Août 1856 - - Vie à bord -	31
	5 <sup>me</sup> à Louis & Céline. à bord de la Tamise entre Alexandrie & Taffa - le 30 Août 1856 -	

- Lettres 6<sup>me</sup> à Mes Parents - Alexandrie - Jaffa - Jérusalem le 7 Septem- 37.  
 bre 1856 -  
 Arrivée à Jérusalem.
- 7<sup>me</sup> à Marie & Adrien - Jérusalem 13 Septembre 1856  
 - Mosquée d'Omar - Enterrement d'un pélerin 57.
- 8<sup>me</sup> à Mes Parents - Nazareth 25 Septembre 1856  
 Course à la Mer Morte - Voyage de Jérusalem  
 à Nazareth. 63.
- 9<sup>me</sup> de Monsieur Nobis, - Coublanc le 15 Nov. 1856  
 Retour en France de M. Nobis & de ses com- 87  
 pagnons.
- 10<sup>me</sup> à Monsieur Nobis - Valenciennes le 19 Nov. 1856  
 Excursion au Thabor & à la Mer de Galilée 93
- 11<sup>me</sup> à Monsieur Nobis - Valenciennes le 21 Nov. 1856  
 De Nazareth, au Cap-blanc 103.
- 12<sup>me</sup> de Monsieur Nobis - Coublanc, le 24 Novembre  
 1856 111.
- 13<sup>me</sup> de Monsieur Nobis, - Coublanc, le 25 Nov. 1856 117.

- Lettres 14<sup>me</sup> à Monsieur Nobis - Valenciennes le 12 Décembre 1856  
 Du Cap Blanc - Tyr 121.
- 15<sup>me</sup> de Monsieur Nobis - Conblanc le 16 Décembre  
 1856 127.
- 16<sup>me</sup> à Monsieur Nobis - Valenciennes 19 Décembre 1856  
 - De Tyr à Beyrouth. 133.
- 17<sup>me</sup> à Monsieur Nobis - Valenciennes 23 Décembre 1856  
 Le Liban - Baalbeck - Les Cedres 143
- 18<sup>me</sup> de Monsieur Watinne - Cambrai le 19 Nov-  
 1856 161.
- 19<sup>me</sup> de Monsieur Anicet Digard - Paris 4 Dé-  
 cembre 1856 165.
- 20<sup>me</sup> à Monsieur Anicet Digard - Valenciennes  
 le 6 Décembre 1856 169

à bord de la Tamise, en vue des côtes de Sardaigne  
Le 22 Août 1856, 2 heures de l'après-midi.

Mes Chers Parents,

..... Le voyage entre Paris & Marseille se  
serait effectué sans mésaventures, si les huit com-  
pagnons qui devaient partir avec moi n'avaient  
tous les huit, manqué le train de dix heures. Ils  
m'ont rejoint les uns le lendemain matin à Lyon,  
ou j'avais passé la nuit, les autres le surlende-  
main (20) à Marseille.

N'ayant vu Lyon que la nuit, en me-  
sendant de la Station Nord à l'hôtel du Nord,  
je n'ai guère pu juger des dégâts causés par

l'inondation; mais quels dévâtres entre Montelimar & Arles que j'ai vus le lendemain! Des crevasses larges de six centimètres & dans les quelles on enfoncerait jusqu'à mi-jambe, causées par le séjour des eaux; une grève épaisse recouvrant la récolte perdue; la chaussée du chemin de fer enfoncée en vingt endroits; les rails fixés droits en terre au milieu des champs, les débris des ponts dispersés dans la campagne, voilà le spectacle qui m'a frappé pendant quarante-cinq lieues.

Nous avons quitté Marseille hier à neuf heures du matin sur la Gamise, vapeur à hélice, de deux cents chevaux, capitaine Blot aîné, des Messageries Impériales. Nous faisons plus de vingt & un kilomètres à l'heure; mais pour justifier le proverbe: bon marcheur, bon rouleur, le vaisseau fatigue beaucoup & hier, dès en quittant Marseille presque tout le monde était malade. Ce n'est pourtant qu'entre deux & trois heures que je me

Je suis senti indifférent ; mais mon malaise n'a duré qu'un instant, & a cessé aussitôt que j'ai eu payé mon tribut à la mer qui l'a saisi trois fois de suite ; mais ne me l'a plus demandé depuis, tandis que d'autres moins heureux n'ont eu jusqu'ici que de bien courts moments de répit.

Après le déjeuner, ce matin à onze heures, nous avons salué le rocher surmonté maintenant d'un monument funéraire où s'est perdue, le 14 Février de l'année dernière, la Simillante, avec tout son équipage, six cents soldats, & soixante deux officiers qu'elle portait en Crimée. Tout l'équipage est monté sur le front, & le drapeau de la France hisse trois fois au haut du grand mât, en est redescendu trois fois, en signe de deuil & de souvenir.

Nous apercevions depuis neuf heures les côtes de Corse, lorsque nous avons doublé le cap Bonifacio, & que nous sommes entrés dans le passage de l'Orso, large seulement

de quatre-vingt-dix-huit mètres en certains endroits, (un bâtiment en a quatre-vingt-douze de long) et qui doit son nom à un rocher de la côte sarde qui affecte la forme d'un cœur, au point qu'on le croirait façonné à plaisir, tant il est ressemblant.

Les côtes de Corse et de Sardaigne que nous venons de longer sont tristes, arides et désertes, si ce n'est la seule petite ville de Bonifacio qui se détache blanche et riante au milieu des rochers noirs, et coupe agréablement le paysage.

Je reprendrai cette lettre demain....

J. B.

À bord de la Tamise, en vue des Côtes de Sicile  
Le 23 Août 1856 à Meidi

Mes Chers Parents,

..... La mer est plus agitée qu'hier  
sans être précisément mauvaise. Je me  
porte à merveille; il n'en est pas de même  
des autres qui sont tous malades, à l'exception  
de l'abbé Wattenne.

Nous avons sur notre bord, M<sup>r</sup>  
le patriarche catholique d'Antioche (M<sup>r</sup> Samhira)  
et son secrétaire-interprète, avec qui le nom de  
Rodolphe de Baillencourt (chez le père duquel

ils ont habité quelque temps, m'a mis de suite en très-bons termes; & des juifs, Arabes & Turcs, hommes, femmes & enfants, qui entassés sur le bord du vaisseau & nonchalamment accroupis, nous donnent une idée de l'apathie & de la saleté des Orientaux.

Demain à huit heures du matin nous serons à Malte. Nous serons & passer huit heures, puis nous rembarquer pour Alexandrie où nous serons probablement le 28 dans la journée.

Nous avons eu hier le spectacle d'un orage sur la côte Sard. Heureusement, malgré la violence du vent, la mer ne s'est pas trop élevée; mais le navire a doublé de vitesse, & au lieu de faire neuf nœuds à l'heure, il en faisait quatorze ou quinze. (Le nœud représente une longueur de un mille marin.) Ce matin, lorsque je suis monté sur le pont, la mer était assez agitée, & nous n'avions, ainsi

qu'hier matin, aucune côte en vue.

Nous sommes ici parfaitement nourris, mais bien pauvrement logés. Mon lit a cinquante centimètres de largeur, & le plancher n'est pas à trente centimètres au dessus de mon oreiller. Je suis tout à fait à l'arrière du vaisseau, & le bruit de l'hélice me gêne beaucoup pour m'endormir, mais force m'est bien de m'y habituer.

N'oubliez pas de m'écrire à Jérusalem & de faire en sorte que ma lettre soit à Marseille avant le quatre Septembre, autrement je ne la recevrais pas. Après cela vous pourrez m'en adresser deux à Beyrouth, côte de Syrie.

Je vous écrirai encore après demain, & me mettrai en devoir, si le mal de mer ne me reprend pas, de mettre à la poste d'Alexandrie des lettres pour toute la famille.

Comme je ne prends pas autre note de ce que je m'écris, j'espère que vous voudrez bien conserver mes lettres...



A bord de la Tamise entre Malte & Alexandrie  
 Mercredi 27 Août 1856. Midi.

Mes Chers Parents

Depuis ma dernière lettre qui se termine  
 en vue des côtes de Sicile, & que j'ai mise à la poste  
 à Malte, j'ai vu bien des choses, dont je viens vous  
 entretenir.

D'abord dans la nuit du 23 au 24, un  
 roulis effroyable nous réveille en sursaut à l'entrée  
 du port de Malte. Nous descendons à terre à cinq  
 heures du matin. C'est Dimanche, & nous commen-  
 çons par entendre la messe dans l'église S<sup>t</sup> Jean,  
 située dans la cité Lavallette où nous avons pris

terre.

C'est une église dans le style de celles d'Italie; mais ce qu'elle a d'incomparable, ce sont les mosaïques qui reproduisent sur les tombeaux des chevaliers leurs armoiries & leurs hauts-faits d'armes; les statues qui représentent les grands-maîtres entourés de Sarrasins vaincus, & les fresques qui rappellent la vie de St. Jean, patron de l'ordre, & qui valurent à leur auteur le titre de chevalier. Dans les nefes latérales, les provinces qui ont donné à l'ordre le plus de chevaliers ont une chapelle, dans l'une desquelles est le tombeau du Comte de Beaupalais, frère de Louis-Philippe, recouvert d'une statue de marbre blanc que j'ai vue reproduite au Louvre.

Sous l'église est une crypte dans laquelle sont les tombeaux des Cinq Grands-maîtres les plus célèbres de Malte: Villiers de l'Isle-Adam, qui établit les chevaliers dans l'île. Sur son tombeau, aux pieds de sa statue, sont placés les clés de Rhodes, de Rhodes qu'il défendit si longtemps, & pour laquelle il eût voulu mourir. Qui, certes, il avait bien mérité

de n'en être pas séparé après sa mort, & c'est une  
bonne pensée de les avoir placés sur sa tombe!

La Pallette, le héros qui repoussa de Malte  
l'armée des Musulmans & fonda la ville à la  
quelle il a donné son nom.

Pierre Du Pont, mon illustre homonyme  
& deux autres moins connus dans l'histoire.

Après avoir visité l'église, nous déjeunons  
& nous faisons chercher des voitures; mais quelles  
voitures! Des broutilles dans toute l'acception du  
mot. En effet les roues sont tout à fait derrière  
la caisse dans la quelle se placent les passagers,  
& qui porte également sur elles & sur le dos du  
cheval. Le système réunit ainsi les deux grands  
avantages de secouer les voyageurs plus que  
ne le ferait une mer en furie, & de fatiguer  
énormément les pauvres bêtes condamnées à le  
traîner. Par suite de la charge énorme qui  
leur pèse <sup>ainsi</sup> sur les reins, la plupart des chevaux  
sont couronnés. Joignez à cela que les limons

ne dépassent pas la dossière, & que des gamins à pied, coureurs infatigables, conduisent en les tenant par une longe les chevaux qui n'ont point de mors, & vous aurez une juste idée des attelages de Malte. Les chevaux ont beaucoup de sang arabe & le pas extrêmement allongé.

Une fois en brouette, nous nous mettons à visiter l'île.

Malte a 105.000. habitants qui parlent un salmis composé d'Italien, de Grec & d'Arabe & qui sonne fort mal à l'oreille. Le costume des hommes est celui qu'on porte généralement en Europe. Les Maltaïses ont des jupes extrêmement volumineuses, & par dessus leur vêtement, un mantelet noir qui leur enveloppe la taille tête & qui tombant jusqu'à mi-jambe, dissimule leur taille d'une façon tout à fait disgracieuse. Il est vrai, qu'étant noir, il fait paraître leur teint moins cuivré; mais selon moi, du moins, la couleur ne peut rendre au visage ce que la forme a pris à la taille.

La récolte était faite, & il nous fut d'au-  
 tant plus facile d'apprécier avec quelles difficultés  
 les Maltais arrachent au sol une nourriture qui ne  
 leur suffit que quatre mois de l'année, bien qu'il  
 y ait trois récoltes par an. (Le surplus leur vient  
 d'Afrique.) Pas un ruisseau dans toute l'île,  
 pour maintenir la poussière blanche sur la quelle  
 on sème, à chaque pas des murs s'élèvent jusqu'  
 à hauteur d'appui & arrêtent ainsi la brise de la  
 mer qui, lorsqu'elle souffle, emporterait le peu de  
 terre qu'on parvient à amasser à grand peine;  
 mais qui, le jour où nous y étions, ne fit que  
 tempérer l'ardeur d'un soleil d'Afrique, tout  
 en nous empreignant d'une poussière blanche  
 fort désagréable.

De quelque point & dans quelque direc-  
 tion que l'on regarde, Malte est blanche, d'un  
 blanc chaud & fatigant pour la vue. Toutes  
 ses maisons sont blanches & toutes faites d'une  
 pierre qui se façonne très-facilement, lorsqu'elle ne

fait que voir le jour, mais qui acquiert en peu de temps la dureté du grès. Cette faculté qu'on a de travailler la pierre fait que toutes les maisons de l'île ont des devantures fort ornées. Toutes sont construites et couvertes en pierres.

Je reprends ma course où je l'ai laissée. Nous rencontrons à chaque pas des forts & des bastions, quelques uns entièrement taillés dans le roc, tous ouvrages de ces fameux chevaliers qui, deux-cent-cinquante ans durant, firent de Malte le boulevard de la chrétienté. Nulle part nous n'apercevons de verdure qui puisse reposer nos yeux fatigués, & lorsqu'un palmier ou un de ces cactus hauts de six pieds, comme on les rencontre à Malte, se présente à nos yeux, c'est sous une couche de poussière tellement épaisse qu'on le croirait de pierre.

Après deux heures de marche, nous arrivons à Cita-Vecchia, sur les remparts de laquelle le

canon des Musulmans nous atteste encore l'héroïque  
 défense des chevaliers. Citta Vecchia est le séjour  
 de l'évêque catholique de Malte. Elle possède  
 un collège de Jésuites & un ancien palais des  
 Grands-maîtres.

Nous visitons d'abord la Cathédrale, fort  
 belle église sous l'invocation de S. Paul. On  
 nous y fait voir une Vierge attribuée à S. Luc,  
 & dont la figure est admirable, une croix By-  
 zantine rapportée de Rhodes par Villiers de l'Isle-  
 Adam, & qui indépendamment de sa valeur arché-  
 ologique pèse de 35 à 40 kilogr. d'or; une tête  
 de S. Paul, genre Byzantin etc. Du faite  
 de l'église la vue s'étend sur toute l'île, sur  
 la mer qu'on voit de tous côtés, & sur la petite  
 île de Gozra; séjour enchante de Calypso.

Nous descendons ensuite dans la grotte  
 où Saint Paul se réfugia après son naufrage  
 ainsi que le rapportent les actes des apôtres  
 en montant sur le vaisseau qui devait le con-

Suivre de Crète à Rome, le saint avait prédit  
 à ses compagnons qu'ils feraient naufrage; mais  
 que pas un ne périrait; et en effet les Deux-  
 cent-soixante-seize passagers peuvent prendre  
 terre. Les habitants de l'île arrivent et allu-  
 ment un grand feu pour chauffer les naufragés;  
 mais voilà que, lorsqu'il prend du bois pour le  
 jeter au feu, S<sup>r</sup>. Paul sent une vipère se retourner  
 dans sa main, et les Maltais criaient: "Il faut  
 que cet homme soit un parricide puisque le Ciel  
 qui pour le faire périr a suscité la tempête, le  
 poursuit encore ici devant nous!". Mais Paul  
 secoue tranquillement la vipère dans le feu, et ne  
 quitte l'île qu'après avoir converti ses habitants.  
 Depuis ce temps, il n'y a plus de vipères à  
 Malte.

Près de la grotte on nous montre des catacombes  
 dans les quelles on veut que des chrétiens se soient retirés  
 pendant les persécutions; mais cette supposition me  
 semble assez gratuite, parce qu'on a trouvé dans les

tombeaux des emblèmes païens ou mahométans, & qu'on n'y voit d'ailleurs aucun symbole chrétien.

En quittant Cita-Pecchia, nous nous rendons au Boschetto, charmante villa, ancienne maison de plaisance des grands-maîtres, & maintenant celle du gouverneur anglais. On y voit des plantes magnifiques que ces Messieurs, Monsieur Watlins surtout, qui est quelque peu botaniste, ont beaucoup admirées. L'eau qui entretient la verdure dans ces vastes & délicieux jardins, y est amenée par un aqueduc de six kilomètres, ouvrage des chevaliers.

Après avoir admiré en passant une église bâtie sur le modèle du Panthéon de Rome, & entourée, comme presque toutes les églises de Mantua, de statues environnées de flammes, qui rappellent les âmes du purgatoire, nous revenons à La Vallée où je fais ma bien-venue en faisant sauter trois bouteilles de Champagne à la santé des Louis.

absents (c'était la fête de mon père & de mon frère aîné)  
 & de la France, dont le nom retentit à Malte  
 avec tant de gloire; puis nous visitons la capi-  
 tale de l'île.

La Vallette a 30.000 habitants. Ses  
 rues assez étroites pour donner de l'ombre à pres-  
 que toutes les heures du jour, sont tirées au cor-  
 deau, & les balcons fermés qui s'avancent des fe-  
 nêtres de chaque maison leur donnent un air  
 original qui ne manque pas de grâce.

Nous voyons successivement le palais du  
 gouverneur, anciennement celui des grands-maîtres,  
 monument grandiose avec ses colonnes, ses vastes salles,  
 ses plafonds élevés, ses tableaux & ses statues; le  
 nouveau port, où mouillent les bâtiments de l'état.  
 Il est magnifique & admirablement fortifié. Lorsque  
 nous y sommes arrêtés, un vapeur américain, l'Étoile  
 du Sud, y entre, ramenant de Crimée les derniers sol-  
 dats de notre brave armée, & ce n'est pas sans émotion  
 que nous entendons le canon anglais saluer comme

De vieux amis les héros D'Alma & D'Inkermann.

À cinq heures nous sommes sur notre paquebot. Nous avons laissé quelques uns de nos passagers à Malte; mais nous en reprenons un certain nombre, surtout des Egyptiens & des nègres. Avec nos cinquante-quatre hommes d'équipage, les officiers & les passagers nous sommes cent quatre-vingt à deux cents.

En quittant Malte, nous nous mettons à table; mais malgré les violons (cordes qui traversent la table en tous sens, de manière à fixer la vaisselle) & les couvertures qu'on met sous la nappe pour faire tenir les plats, le roulis est si violent qu'il emporte tout à plusieurs reprises.

Nous remontons sur le gaillard d'arrière: la plupart des passagers sont malades. La lame passe sur le pont & nous glace jusqu'aux os. Disons tout de suite que cela n'a duré qu'un instant; bien que le roulis n'ait point

siminée. La houle était telle qu'un matelot  
laissé un moment seul au gouvernail fut jeté à  
trois pieds au dessus de la barre par une vague  
qui se brisait à l'arrière, & cela est d'autant  
plus remarquable que la transmission se faisant  
au moyen d'engrenages, la violence du choc lui  
arrivait déjà considérablement amortie.

Hier & avant-hier, il m'a été impossible de  
vous écrire à cause de l'agitation du vaisseau.  
Du reste ma lettre ne vous serait pas parvenue  
plus tôt. Nous arriverons demain à Alexandrie où  
je mettrai cette lettre à la poste. Entre Alexandrie  
& Saffa, si la mer le permet, je compte écrire  
à Louis, Marie & Paul.

Après avoir quitté Malti, nous sommes  
restés quarante-huit heures sans voir terre,  
& si nous l'avons aperçue après cela, c'est  
parce qu'un vent contraire nous a rapprochés  
plus que nous ne l'aurions voulu de la côte

D'Afrique, dont nous nous sommes aussitôt éloi-  
gnés.

Adieu .....



A bord de la Famille, dans la mer d'Alexandrie  
Le Mercredi 27 Août 1856 8<sup>h</sup> soir

Mes Chers Parents

Comme je m'aperçois que ma précédente lettre vous laisse sans détail sur notre manière de vivre à bord, & que ce n'est peut-être pas sans intérêt pour vous, je veux y joindre ces quelques lignes qui vous parviendront en même temps qu'elle.

D'abord j'ai un appétit qui étonne tout le monde, d'autant plus qu'il en est qui n'ont pas encore fait un bon repas depuis Marseille.

Je me lève entre sept & neuf heures, selon que mon compagnon de chambre, Monsieur Le Fichan, se lève de plus ou moins bonne heure. Je monte alors sur le pont & je vois successivement tous ces messieurs, avec lesquels je suis très-bien.

À neuf heures & demie, déjeuner, & qui plus est, déjeuner splendide après le quel nous remontons sur le pont où ceux qui ne souffrent plus lisent, causent ou chantent.

Une de mes grandes distractions, c'est d'aller visiter à l'avant du vaisseau les Orientaux qui s'y tiennent plus dignitaires que les animaux les plus immondes. L'abbé Nobis qui s'est fait très-bien venir d'eux en leur donnant du tabac, les appelle sa Ménagerie.

Il y a entre autres un Juif de Londres, nommé David, rabbin très-riche, sa femme Debora, & sa fille Esther, petite gamine de douze à quinze ans, aux yeux vifs & intelligents qu'on va marier

à Jérusalem; un boucher Juif & son fils, sont la saleté de toute ce que vous pouvez vous imaginer: jamais je n'ai vu d'êtres plus dégoûtants & plus ignobles; un Arabe avec sa mère & une de ses femmes qui donne à son enfant le sein par dessus son épaule, ce que les Orientaux regardent comme une grande beauté; un Marocain qui se rend à La Mecque; un autre qui va épouser au Caire une Septième femme; un ancien Drogman de M. Tanton, géographe qui fait le voyage d'Arabie pour chercher des chevaux Nedgi (c.à. d. descendant de la fameuse jument du prophète) & qui nous met en rapport avec tous ces gens-là.

Une de mes grandes distractions, c'est encore de suivre dans leur vol les tourterelles, les alcyons, les hirondelles & les goélands qui se reposent souvent sur les cordages; ou bien encore de voir les goélands & les marouins attaquer parfois des bancs de sardines ou d'anchois qui voyagent au Soleil, si près de la surface que les

goélands, qui volent, peuvent leur faire la guerre au p.  
 bien que les marsouins qui nagent. Je n'ai jamais com-  
 pris comment des poissons pourraient être assez bêtes  
 pour se laisser pêcher par des oiseaux.

À cinq heures le dîner, après quoi le soleil  
 se couche, puis la nuit tombe en moins de dix minutes.  
 Alors nous chantons, nous nous répétons le nom des étoiles  
 qui brillent au Ciel & nous admirons celles que la phos-  
 phorescence de la mer fait étinceler la nuit sur les  
 flancs du navire & le sillage de feu que nous laissons  
 au loin sur les flots.

C'est un spectacle qui me charme beaucoup  
 que cet Océan d'étoiles brillant au Ciel au dessus de  
 celles dont semblent formées les vagues. C'est un  
 spectacle magnifique que cette double immensité de  
 la Mer & des Cieux, que ce silence que coupe seul  
 à temps égaux le bruit de la machine, & que trou-  
 blent parfois les chants des pèlerins.

Parfois aussi les bandes de poissons se  
 jouent en bondissant autour du vaisseau, & puis

encore, ce sont de pauvres petits oiseaux que la nuit  
a surpris sur cette vaste mer. Leurs ailes sont fati-  
gués & ils viennent vous demander l'hospitalité.  
Plus familiers que ceux qui se reposent le jour sur  
les cordages, ils y restent plus longtemps, & se reposent  
avec l'étranger.

Épigramme, que l'Espérance  
Conduit en ces lointains climats,  
Sans doute vous quittez la France.

De mon Pays }  
De ma Mère } ne me parlez-vous pas ?  
De mes Amis }

Vers neuf heures presque tout le monde est rentré.  
Pour moi je prolonge ma veillée fort avant  
dans la nuit, sans jamais me lasser du mag-  
nifique spectacle qui j'ai sous les yeux. Ma  
pensée se reporte sans cesse vers vous, qui êtes si  
bons pour moi, vers mes frères & sœurs, Elvire &  
Paul en particulier, vers cette bonne tante Char-  
bault qui doit être bien triste d'avoir perdu son



À bord de la Tamise entre Alexandrie et Saffa,  
Le 30 Août 1856

Mon Cher Louis & Ma Chère Céline,

J'ai quitté Alexandrie hier soir, & pendant que mes souvenirs sont encore tout récents, je viens vous en faire part, vous priant de conserver cette lettre, car je ne tiendrais pas autre note de ce que je vous écris.

La lettre que j'ai laissée à Alexandrie se terminait en disant que nous venions de passer quarante-huit heures sans voir terre; puis le vent nous avait poussés en vue des côtes d'Afrique dont nous nous

étions aussitôt écartés, restant encore deux jours sans voir autre chose que le Ciel & l'Eau.

Enfin avant-hier vers Midi, la teinte rougeâtre du Ciel en tête du vaisseau, nous avertit que la terre brûlante d'Egypte ne tarderait pas à paraître. Bientôt en effet le matelot placé sur la dunette, la signala par ce cri qu'à bord on entend toujours avec plaisir : Terre ! Terre !

L'entrée du port d'Alexandrie est difficile ; aussi les Compagnies d'assurances ne répondent-elles de la perte des vaisseaux, que lorsqu'ils ont à bord un pilote qualifié d'Alexandrie. C'est pourquoi à deux ou trois lieues de la ville nous fûmes accostés par une petite barque, montée par cinq Egyptiens de cinq couleurs de peau différentes, qui nous amenait notre pilote, colosse de six pieds & plus, qui se plaçant sur le gaillard d'avant, indiquait en gestes superbes, la direction que nous devions suivre.

Après avoir lutté pendant deux heures entre les rochers, nous entrâmes dans le port d'Alexandrie et

sefine devant nous, blanche au milieu d'un Ciel &  
 d'une Mer bleue, entourée de nombreux moulins à  
 vent (J'en ai compté soixante-sept) & de quelques  
 rares palmiers. Je me faisais une toute autre idée  
 de cette ville. J'avais lu, en effet, que le premier  
 objet qui frappait la vue était la Colonne de Pompée  
 que nous ne pûmes apercevoir; qu'Alexandrie avait  
 un phare magnifique, que je fus tenté de prendre,  
 le jour, pour la cheminée de Babel & qu'on  
 admirait le palais de Sait-pacha, qui ressemble à  
 la caserne de cavalerie de Valenciennes. On parlait  
 aussi d'une forêt de palmiers, dont mon imagi-  
 nation se plût à peupler l'horizon, sans que  
 mes yeux pussent l'y rencontrer: j'avais pourtant  
 mes lunettes, voire même la longue-vue du com-  
 mandant.

Tandis que je contemplais toutes ces choses  
 & pensais à part moi, combien certains auteurs con-  
 naissant sans doute le proverbe: « Il faut parler  
 qui vient de loin », avaient entassé de faussetés sur

Alexandrie, Des cris féroces se font entendre; une nuée de sauvages plus nombreux que les sauterelles du désert, venait de fondre sur le vaisseau qui s'arrêtait et y montait à l'abordage. Les matelots chassaient brusquement ceux qui les gênaient, et lorsqu'ils nous importunaient par trop pour descendre dans leurs barques, un coup de corde les faisait fuir.

À peine à terre, nous nous trouvons en face d'un régiment de chameaux maigres et petits d'une manière étonnante. Leur vue fait mal.

Et chameaux pour chameaux, j'aime mieux ceux de France, pour la tournure au moins, car ceux-ci sont incomparablement plus utiles que nos badauds de Paris.

Pour nous rendre à l'hôtel nous montons à baudet (les baudets sont les omnibus d'Alexandrie) et nous traversons la ville au grand galop, renversant tout sur notre passage. Étienne fette par terre une femme qui portait une cruche sur la tête, l'abbé Valli renverse l'étalage d'un potier, et moi je passe à travers celui d'un pâtisier. Les ânes ne se déran-

gent pas pour si peu. Ce sont des cris, des menaces, un tremblement infernal, lorsqu'arrive francil accident; mais on ne s'arrête pas pour cela. L'âne d'Alexandrie galoppe toujours. Il a le poil très-sec, les oreilles longues, mais délicies & nerveuses, les jambes fines & nettes & les pieds moins encastellés peut-être, que ceux de son confrère de France.

Le soir après avoir dîné, les femmes de la caravane, M. Gujot, Estime & moi & quelques autres que nous avions rencontrés sur la Tamise sortîmes, la nuit déjà tombée. Après avoir passé trois quarts d'heure au café, nous rentrâmes à l'hôtel en disant que la police faite comme elle le paraissait, on pouvait nous envoyer un coup de fusil sans que personne s'émît pour si peu; une détonation se fait entendre, puis ce sont des cris de douleur. Et la porte même de l'hôtel un Européen était assassiné & le meurtrier remettant son arme en bandouillière s'éloignait à pas lents sans que personne songeât à l'arrêter.

Depuis quinze jours, c'était le quatrième assassinat qui se commît à Alexandrie. Encore deux d'entre eux avaient-ils été commis par erreur, ainsi que les assassins le dirent à leurs victimes, probablement pour les consoler. Suffi la petite tenue des habitants d'Alexandrie est-elle amplifiée d'une paire de revolvers et d'un yatagan, et lorsque vient la nuit se font-ils accompagner par un domestique armé de même et portant une lanterne. Les gens qui proposaient d'éclairer la ville au gaz, Saïf-pacha répondit : « Si quelqu'un tient à voir clair qu'il en prenne lui-même les moyens, c'est son affaire », et depuis il est enjoint aux habitants de s'éclairer lorsqu'ils sortent la nuit.

Le Vendredi, 29, à sept heures du matin, nous montons à âne. En tout, y compris nos montures et les gamins (sais, coureurs) qui les chassent, nous sommes quarante-cinq. Jugez de l'animation et du plaisir. Pendant quatre heures, nous parcourons les environs. Nous voyons d'abord la

colonne élevée à Dioclétien, & qu'une recte d'inscription longtemps indéchiffrée (..... ΠΤΕΛΟΣ) fit nommer Colonne de Pompée; puis longeant le Mambou-Dié, canal qui amène l'eau du Nil à Alexandrie, nous arrivons aux aiguilles de Cléopâtre, petits obélisques, en comparaison du Louphor, auquel elles ressemblent beaucoup du reste. L'une d'elles, couchée sur le rivage, attend depuis des années le vaisseau qui doit la conduire en Angleterre. Nous finissons notre promenade par une visite au palais du vice-roi (Sait-Pacha). Pour un bacchis ses écuries nous sont ouvertes; mais ses chevaux n'ont rien de fort remarquable à mon avis, excepté quatre Arabes Nèagi de toute beauté. Ils sont attachés par le paturon gauche à une corde fixée derrière eux, & leurs pieds de devant sont reliés l'un à l'autre par une entrave longue de cinquante centimètres de telle façon que presque tous ont les paturons abîmés. Ils sont encore outre cela, attachés au ratchiv. Le cheval Égyptien a plus de corps que l'Arabe,

Sans avoir plus de membre. Il paraît plus mou,  
mais il est plus propre à l'attelage.

Après avoir visité les chevaux & les équipages,  
nous entrons dans le palais lui-même; mais là, comme  
on veut nous faire ôter nos souliers, nous répondons  
que les Français se découvrent quelquefois la tête; mais  
jamais les pieds, & nous ne voyons les appartements  
que du seuil & sans y entrer.

Après le déjeuner, nous visitons les bazars  
qui offrent un coup d'œil & ont une physionomie  
qu'il m'est impossible de rendre. Vastes magasins  
qui ne sont pas sans ressembler beaucoup aux ba-  
raques de la foire, avec cette différence cependant,  
que les marchands, au lieu de se promener comme  
chez nous dans un couloir placé derrière l'étalage,  
sont assis ou couchés sur l'étalage lui-même.

Tandis que l'acheteur novice, bousculé à  
chaque instant, craignant toujours d'être écrasé  
par les chameaux qui ne se dirangeraient pas pour  
un empire, se morfond dans la galerie, les mar-

chands nonchalamment étendus sur leurs riches; mais bien sales divans, fument le marguillie sans paraître s'inquiéter de veudne ou seulement même le désiner. Si l'on connaît un peu les habitudes du pays, les choses changent bientôt d'aspect. Je voulais acheter un burnous, j'avais avec moi l'interprète de M. Santon, que nous avions rencontré à bord. Nous nous approchons d'un marchand: - Combien ce burnous? - Cent-vingt francs. (Cinq-cent-vingt-cinq piastres). - Comme il disait ces mots, le plus furieux coup de courbache qui se puisse donner lui tombe sur les épaules et lui fait pousser un cri terrible. Evidemment notre drogman connaissait la rhétorique à l'usage des négociants du pays, et le burnous m'était vendu 52 f 50<sup>c</sup>.

Lorsque nous nous embarquâmes la mer était houleuse, et presque tous furent malades. Pour moi je ne me ressentis de rien. Le lendemain j'avais commencé cette lettre; mais mon oncier se renversa deux fois, tant la mer était

gros, et je ne puis continuer.

Du Conseil Franciscain de Saffa le 1<sup>er</sup> Septembre 1855 - Jue.

Saffa n'a point de port et les barques qui vont chercher les passagers pour les conduire au rivage, doivent passer entre des rochers qui ne sont séparés que de quatre mètres, quatre-vingt-cinq centimètres. La dernière caravane avait vu en cet endroit sombrer une barque dont tous les passagers, rejetés violemment par la mer contre les rochers, avaient trouvé la mort dans les flots. Plus heureux qu'eux, nous sommes passés sans encombre. La rade de Saffa est si peu profonde que les barques elles-mêmes ne peuvent parvenir jusqu'au rivage; aussi trouvons nous à quelques mètres de la côte, nous attendant dans la mer, les hommes qui doivent nous porter en Terre-Sainte. Ils ont laissé tomber à l'eau M. Bagan qui leur a néanmoins prêté le passage (il a de la bonté de reste) et ils lui ont volé son manteau.

Nous revenons de visiter l'hôpital où

Napoléon fit soigner les pestiférés de son armée. C'est maintenant le couvent arménien Schismatique.

Saffa est la ville la plus sale & la plus originale que l'on puisse voir, avec ses larges escaliers de pierre & ses lourdes murailles qui se réunissant à cinq pieds du sol ne laissent qu'une partie de la ville praticable avec chameaux, & donnent à l'autre l'air désolé des catacombes.

Nous partons demain pour Hamleh, & nous serons après-demain soir à Jérusalem.

48

Jerusalem, le 7 Septembre 1856

Mes Chers Parents,

..... Nous avons quitté Safa le lundi, premier Septembre à cinq heures du matin.

Je n'essaierai pas de vous donner une idée de notre physionomie grotesque avec nos grands burnous blancs, nos turbans sur nos chapeaux à larges bords, les fusils dont plusieurs de nous sont armés, & les cris que les cavaliers novices pouffent sur des chevaux maigres, il est vrai; mais vifs & impatients. Notez nos

guides, nous sommes trente-deux cavaliers, & les bagages sont partis depuis une heure avec leur escorte. Ce n'est qu'après sept heures de marche que nous arrivons à Ramleh. L'après-midi est employé à visiter les environs, & nous passons la nuit au couvent des Franciscains.

Le lendemain à deux heures du matin, nous sommes à cheval, mais après une heure de marche, nous nous arrêtons, & nos guides se concertent pour savoir s'ils sont encore sur la route. Grâce à l'obscurité de la nuit, nous l'avions perdue, & nous ne la retrouvâmes qu'à cinq heures, au moment où le jour se fit soudainement. De la nuit la plus noire au jour le plus brillant, il n'y a pas vingt minutes. À cinq heures & demie nous rejoignons notre escorte, & nous entrons dans la montagne que nous ne devons quitter qu'à Jérusalem, rocher maudit où croissent seulement la ronce & le chardon & que coupe un chemin à peine indiqué sur lequel nos chevaux sans jamais broncher escaladent des marches de sci-

deux de quatre-vingt centimètres.

Après avoir traversé le village de Latroun (ou des voleurs), patrie du bon larron, nous arrivons à Saris, lieu célèbre par les victoires des Croisés. Il est dix heures, la chaleur est accablante, & nous trouvons de l'eau. Ici nous faisons halte, & nous réjouissons. Le Midi on sonne le boute-belle & nous nous remettons en marche sous un soleil de plomb; mais il faut arriver à Jérusalem avant la fermeture des portes, & le nom de la Ville-Sainte, que nous répétons sans cesse, nous remplit d'ardeur.

À une heure nous sommes à St. Jérôme, résidence d'Abou-Gosh, fameux brigand à qui la garnison de Jérusalem paya longtemps tribut. Il est absent; mais son frère nous offre le café & le chibouck en nous faisant dire combien il aime les Français.

Avant de quitter le village, nous entrons à cheval dans l'église abandonnée de St. Jérôme. Les murs sont teints encore du sang des martyrs qui y ont été égorgés, & nous adressons au Ciel en ce lieu

consacré par le sacrifice immortel pour les Chrétiens persécutés.

Bientôt sur le sommet d'un rocher qui domine au loin l'horizon, nous apercevons Modin, la patrie des Macchabées. Leur tombeau, qui jadis était salué par les navigateurs dans la mer de Syrie, atteste maintenant par ses ruines combien les Turcs se sont efforcés de souiller toutes les illustrations & d'abaïsser toutes les grandeurs. Un peu plus loin à gauche sur une hauteur s'élève le tombeau ruiné de Samuel.

En ce moment, je tenais la tête de la caravane. Un des guides me monta le sommet de la colline qui est devant nous en me disant : "El Ker" (La Sainte). Malgré les inégalités du sol & les pierres qui barrent le passage, ne connaissant plus d'obstacles, je lance mon cheval au galop, puis tout-à-coup, comme frappé de la foudre qui renversa St. Paul sur la route de Damas, je saute à terre en poussant un cri que toute la

caravane repète bientôt après moi : „ Jérusalem ! Jérusalem ! „ Devenant nos têtes, nous tombons à genoux, nous baisons cette terre consacrée par les pas de l'homme-Dieu, & nous nous nous laissons aller à toutes les impressions de nos cœurs, émotifs immenses, & que je n'aurais jamais cru pouvoir ressentir :

C'est de cet endroit que les croisés avaient aperçu pour la première fois la Ville-Sainte qu'ils venaient délivrer. Et nous, agenouillés à la même place où nos pères s'étaient prosternés, nous comprenons leurs pieux transports, nous nous associons à leurs impressions, & nous regardons à travers nos larmes, cette antique cité qui se dresse devant vous comme une vision mystérieuse.

Oh ! Comme cette première vue est saisissante & remue le cœur ! On croit voir se lever devant soi, dans leur majesté solennelle tous les grands souvenirs de l'ancien Testament, les scènes touchantes de l'Évangile, & par dessus tout

la Croix du Calvaire, dont le signe ne surmonte aucun des monuments de la Cité & dont cependant, l'image semble planer sur l'enceinte.

Nous restons longtemps dans cette contemplation silencieuse. La ville présente à la fois un caractère de grandeur & de tristesse, de désolation profonde & de majesté qui nous émeut. C'est une reine déchue, mais qui porte encore au front quelques vestiges de sa splendeur, & conserve au moins la touchante souffrance du malheur.

Les premiers croisés étaient entrés à Jérusalem pieds-nus & la tête découverte; mais nous, à qui, deux ans plus tôt, avant la guerre de Crimée, les Turcs auraient fait mettre pied à terre, nous y entrons à cheval. Quelques-uns de nous sanglotent. Tous nous sommes émus d'une émotion inconnue jusque là & qui ne peut se rendre.

Nous partons demain pour Bethléem. Sur

retour. j'écrivais à Cécile, Marie & Elvire.  
Adieu...

A stylized handwritten signature, possibly 'L. P.', written in dark ink with a horizontal line above and below it.

(St. Marie of Adrien)

Jérusalem 18 Septembre 1856

Mes Chers Amis,

..... Si vous pensez que je vais vous parler de Jérusalem, vous êtes dans la plus complète erreur. Tout ce que je pourrais vous dire vous pouvez le lire dans maints ouvrages qui donnent plus de détails que je n'aurais le courage de le faire, j'avec un talent que je n'ai pas.

Il est seulement une chose que je tiens à vous dire, & bien peu de personnes peuvent en faire autant; c'est que je suis entré dans la fameuse mosquée d'Omar, le temple le plus vénéré de l'Is-lamisme après celui de La Mecque.

Sur un Chrétien, c'est en tout temps une

œuvre Sainte & qui mérite le Ciel; mais dans le cas où nous nous mettions, (si nous ne fumes que cinq pour l'oser) c'est bien autre chose encore. Celui qui, n'étant pas Musulman s'approche de la mosquée dans un rayon de moins de trois jets de pierre, celui-là tout sectateur du Coran doit le mettre à mort à l'instant même sur le parvis du temple, & c'est très-souvent arrivé. On cite même un médecin français, qui, ayant été appelé en toute hâte pour soigner une jeune femme qui se trouvait mal, en vue du temple, fut égorgé. Lorsqu'il l'eût sauvée, pour avoir aperçu le seuil de la fameuse mosquée.

Par une faveur singulière le prince de Saxe y entra pourtant en 1840; mais il fallut pour cela enchaîner les gardiens du temple. Depuis lorsque le duc de Saxe y vint l'année dernière, on dut avoir recours au même expédient. Après lui il n'y est plus entré que l'archiduc d'Autriche & il y a un mois le consul de France, avec les officiers du Mercure.

C'était donc pour la cinquième fois seulement que les portes de cette mosquée s'ouvraient devant des chrétiens; mais encore avions-nous du revêtir des vêtements Musulmans, coiffer le tarbouche & le turban, & remplacer nos souliers par des babouches sans semelles. Toignez à cela que pour assurer notre sécurité, nous donnions vingt-cinq francs par tête aux Bachy-Bouzouk qui nous escortaient.

Du moins avons-nous été récompensés par la magnificence du spectacle. Vision féerique, tellement en dehors de tout ce que j'avais vu jusque là, qu'il ne m'en est resté qu'un souvenir confus; mais si vague & si confus que soit ce souvenir, ce que j'ai vu est si magnifique que je ne croirais pas l'avoir payé trop cher; en venant les yeux bandés. Depuis Valenciennes jusqu'ici.

Il y a quatre jours, nous avons enterré un pèlerin Allemand arrivé en parfaite santé, & emporté par le typhus (dont on ne voit du reste cette

année que bien peu de cas.)

Que les enterremens se font ici d'une manière lugubre ! Le mort étendu sur une civière, revêtu de ses vêtements ordinaires, sans linceul & le visage découvert, tourne le dos à l'autel. Lorsque l'on quitte l'église, on le recouvre d'un drap noir qu'on enlève au bord de la fosse, où l'attend le cercueil qu'on descend vide en terre. Alors seulement on descend aussi le cadavre & on le dépose dans la bière qu'on reforme ; puis tous les assistants comblent eux-mêmes la fosse & se retirent.

Il n'est pas inutile de vous dire combien cette triste cérémonie a fait d'impression sur la plupart des pèlerins. Il est bien dur de mourir ainsi loin de sa famille, sans un ami pour vous consoler sur votre lit de mort, pour vous dire qu'il vous regrettera, sans un frère pour vous fermer les yeux !

Heureusement, moi qui suis naturellement assez philosophe, j'étais beaucoup moins ému que ces messieurs, en général ; mais trois d'entre eux,

Monsieur Guypot, Lettre de M<sup>re</sup> Bazan en ont l'esprit  
frappé

Une particularité que j'oubliais de vous si-  
gnaler: la mort a eu lieu à huit heures du ma-  
tin; à deux heures, l'enterrement était terminé

.....  


Nazareth le 25 Septembre 1856

Mes Chers Parents,

J'ai entretenu il y a quelque temps Cecil  
et Victor, et Paul et Elvire, de notre excursion à  
Bethléem. Comptant qu'il vous auraient commu-  
niqué mes lettres, je ne vous en parle pas.

Indépendamment du voyage à Bethléem,  
nous avons fait une course, je dis une course, car  
c'est le seul nom qu'on puisse lui donner, à  
la mer Morte et au Jourdain. Partis de Jérusa-

le Dimanche, quatorze Septembre à deux heures de l'après-Midi avec une escorte de cinquante deux brigands, & sans bagages, nous sommes arrivés à sept heures à Mar-Sabas (S. Sabas) couvent Grec-Scythique bâti à l'entrée du désert sur le bord du Cedron. Les flancs du rocher, où le torrent a creusé son lit, sont percés d'une infinité de grottes, retraites des solitaires, compagnons de Saint Sabas, & le torrent est tellement encaissé en cet endroit que nous avons compté jusque dix de ces grottes, étagées les unes au dessus des autres.

Le couvent adossé au rocher est construit en pierres dures. C'est une véritable forteresse accessible d'un seul côté. Encore la porte étroite & basse qui y donne entrée est-elle défendue par des tas énormes de pierres placés sur les terrasses supérieures & qui en cas d'attaque on ferait rouler sur les assaillants. Cette porte ne sert que pour donner passage aux bêtes de somme & aux lourds fardeaux, car les visiteurs sont introduits au

moyen de paniers suspendus à des poutres qui les élè-  
 vent jusqu'au premier étage. Sage précaution qui  
 met les moines à l'abri de la crainte de se voir  
 forcés, la porte une fois ouverte, à recevoir plus de  
 visiteurs qu'ils ne le jugeraient prudent. Imtilidina  
 que lorsque nous fûmes tous montés les paniers ne  
 redescendirent pas pour permettre aux brigands  
 de nous suivre.

Après avoir soupié, nous nous étendons  
 sur des divans pour y dormir un instant. A onze  
 heures, ainsi que j'en suis chargé, je réveille tout  
 le monde; Mission bien désagréable, lorsque on a  
 à faire à des gens fatigués ou pressés, qui ne sa-  
 chant sur qui faire tomber leur mauvaise humeur  
 accusent votre exactitude en vous objectant toujours  
 l'heure de France de trois heures en retard sur  
 celle de Palestine.

A Minuit nous avons avalé force tasses  
 de café; et nous sommes en marche. Le pays étant  
 loin d'être sûr, défense expresse est faite de

s'écartent les uns des autres. Le clair de lune est superbe.

Cheick Ibrahim (c'est le chef de l'escorte) marche en tête avec une partie de ses hommes, les fusils posés en travers sur les genoux, la mèche allumée. (Plusieurs avaient encore des fusils à mèche.) Après lui viennent les provisions & les pèlerins puis le reste de l'escorte forme l'arrière-garde. Schembri & moi, nous galopons de l'avant à l'arrière, battant les moindres replis du terrain.

Après trois heures d'une marche pénible, les hennissements de nos chevaux aux quels d'autres hennissements répondent bientôt, & puis des aboiements lointains nous annoncent le voisinage d'un douar. En effet une vingtaine de tentes noires ne tardent pas à frapper nos yeux. Des hommes en sortent en foule, armant leurs longs fusils & se préparant à nous bien recevoir. D'un commun accord nos braves compagnons s'arrêtent. Quant à nos brigands ils lancent leurs chevaux

au galop, & tenant la crosse de leurs fusils enve-  
loppée de leur burnous, ils s'arrêtent en face des  
tentes. Abraham échange quelques mots avec le  
chef du douar, qui crie trois fois: „Salem Elicum!  
(Allahak) Laissez sur vous! „ Trois fois nous répondons:  
„Elicum Salem! „ & nous nous éloignons.

Pens cinq heures, le Soleil se lève, devant  
de ses rayons l'azur tranquille de la Mer Morte  
que nous apercevons sous nos pieds. Nous descendons  
encore pendant trois heures, avant d'arriver à  
cette mer maudite dont les flots brûlent encore  
du feu qui consuma Sodome.

Tout le monde se plaît à répéter que sur  
les bords de la Mer Morte on ne voit aucune  
espèce de végétation; qu'aucune bête ne peut vivre  
sur son rivage maudit de Dieu, & que l'oiseau  
même, si rapide qu'il soit, ne peut sans peine  
voler d'un bord à l'autre. Eh bien! N'en dé-  
plaît à tous le monde, j'ai vu, moi, la végéta-  
tion la plus luxuriante qui ait frappé mes

deux depuis la France, <sup>sans en</sup> exceptée celle de l'Hortus Conclusus de Salomon & le Bruchette de Malte. Des traces nombreuses y attestaient la présence de panthères de hyènes, de léopards & même de lions. Enfin des oiseaux volaient au-dessus de la mer, & quelques uns de mes compagnons prétendent avoir vu une espèce de canards y nager.

Le niveau de la Mer Morte est de dix-huit cents pieds inférieur à celui de la Méditerranée. Cette énorme dépression du sol rend la chaleur plus insupportable encore que partout ailleurs, car l'air y est moins abondant. A neuf heures du matin & à l'ombre le thermomètre marquait 41°.

C'est en arrivant à la mer Morte que monsieur Bazar fut atteint d'une folie, par moment furieuse qui nous force à le laisser ici. J'étais en tête de la caravane, lorsque lançant son cheval au galop, il vint me menacer d'une énorme courbache dont un coup eût suffi pour m'assommer. J'armai un pistolet en lui disant qu'il jouait un triste jeu

& j'allais en presser la détente lorsque son œil égaré  
 me fit pressentir le fâcheux accident qui lui  
 arrivait. Je mis mon cheval au galop. Beaucoup  
 plus vigoureux & mieux monté que le sien, je crois  
 pouvoir le vaincre sans fatigue; mon cheval se tint  
 constamment à quelques mètres au devant de lui,  
 puis lorsque je vis le pauvre malheureux ruisselant  
 de sueur & tout haletant, j'enfonçai vi-  
 goureusement les éperons dans les flancs de  
 mon cheval. Lorsque j'eus pris une certaine  
 avance, je me retournai brusquement sur mon  
 adversaire & le saisissant à bras le corps, je tombai  
 à terre avec lui. Schembri & Mt. Wattenne ne vin-  
 rent alors en aide, & après l'avoir désarmé, nous  
 le replaçâmes sur son cheval & nous continuâmes  
 notre route.

Nous marchions depuis neuf heures lorsque  
 nous arrivâmes au bord de la Mer Morte. Plus-  
 sieurs d'entre nous s'y baignèrent. Pour moi, ma-  
 man m'avait fait promettre de n'en rien faire

et je dus me contenter de les regarder.

La densité de la Mer Morte est sept fois plus considérable que celle de la Méditerranée, et ses eaux treize fois et demie plus salées; aussi le corps humain surnage-t-il sans qu'il soit besoin de faire aucun mouvement. Un phénomène très-singulier qui s'est produit pour l'un des baigneurs, M. Steiner, c'est que la tête n'était pas chez lui la partie du corps la plus légère, et que ce n'était pas elle qui surnageait. Les autres baigneurs durent aller à son secours pour le rétablir dans un équilibre moins burlesque, et il souffre encore maintenant du sel qui lui est entré dans les yeux.

Après trois quarts d'heure environ d'arrêt sur le rivage, nous nous remettons en marche. À dix heures Ibrahim nous fait arrêter et nous fait dire par Schembri de nous tenir très-rapprochés les uns des autres: nous allions traverser des bouquets d'arbres, de roseaux et de buissons épais, et si nous devions être attaqués, ce serait certainement

C'est en cet endroit que l'attaque aurait lieu. Lorsque  
 tout le monde est bien groupé, nous nous avançons  
 de nouveau. Ibrahim & une dizaine des siens partent  
 courent les buissons les plus rapprochés, n'en lais-  
 sant pas un dont ils ne fassent le tour. Cette  
 espèce de forêt dura jusqu'au Tourdain où nous  
 arrivâmes à une heure de l'après-midi. Quelque  
 affamés que nous fussions, n'ayant rien pris depuis  
 Meimite, notre premier soin fut de nous deshabiller  
 le & de nous jeter à l'eau; mais si grand que  
 fut le bien-être dont nous jouissions dans le fleu-  
 ve, force nous fut d'en sortir en toute hâte,  
 le courant trop rapide m'entraînait & les bri-  
 gands criaient que ce que nous faisons était folie,  
 l'ennemi pouvant se montrer d'un instant à  
 l'autre.

C'est en cet endroit du Tourdain, au  
 seul que connu, que Notre-Seigneur fut baptisé  
 par St. Jean. C'est là aussi que j'ai pris  
 l'eau que je rapporte dans des flacons d'acier.

blancs scellés pour Lucile, Céline, Marie, Elvire, Pauline  
& Laure.

À peine sortis de l'eau nous nous installons pour  
dîner sous de hautes sycomores Ibrahim paraissait  
soucieux : il n'avait plus sur les lèvres ce fier sourire  
qui les animait toujours; au lieu d'entourer comme un  
turban son mâle & noble visage son kaffie, retenu sur sa  
tête par une corde de chameau, tombait négligemment sur  
ses épaules, & donnait à ses traits une expression terrible.  
Il examinait constamment ses armes, & à l'exception des  
sentinelles tous les hommes se tenaient autour de lui. Au  
milieu du dîner il fit repangler les chevaux par les  
montres. Evidemment, il craignait une attaque. Nous  
avions appris le matin par cette tribu que nous avions ren-  
contrée, que la veille une bande de quarante deux  
Arabes, attaqués en cet endroit par les Beni-Sakar, a-  
vaient laissé plusieurs morts sur le terrain.

La conversation languissait, la fatigue, & peut-être  
aussi le pressentiment du danger assombriait les visages,  
lorsqu'un coup de feu, auquel dix autres coups répondent

auspôt, se fait entendre du côté par lequel nous sommes venus.

Comme un tigre blepi, Ibrahim fait un bond terrible et sautant à cheval, le feu dans le regard, il s'écrie d'une voix de Stentor : (Di Allah! Koud. Koud. barouda! Au nom de Dieu, Cavalier, prends ton fusil! de tous ses hommes, Schembri, Georgio et moi, répétant avec lui : Au nom de Dieu! nous nous élançons de toute la vitesse de nos chevaux dans la direction du bruit. La fusillade continuait. C'était un parti de Beni-Sahar qui voulait s'arrêter à l'endroit où nous séjournions. Nous voyant arriver résolument sur eux et reconnaissant peut-être au milieu de nous, Ibrahim, ami de leur tribu, ils élevèrent au dessus de leur tête la crosse de leurs fusils, recouverte du coin de leur burnous, et l'un d'eux descendant de cheval nous dit que s'ils avaient cru rencontrer des Frangi (Français) escortés par Ibrahim. Abd-Allah et les siens, ils n'auraient pas engagé la fusillade, puis ils jurèrent de ne plus nous inquiéter; nous

souhaitèrent le *Salam Elicum*, & s'éloignèrent au galop. Ils étaient au moins quatre cents. S'ils l'avaient voulu, aucun de nous n'aurait revu la France.

En revenant à l'endroit où nous avions laissé nos compagnons, les montres m'adressèrent de vifs reproches. Ils demandaient si je voulais tuer mon *El Grach* (c'était le nom de mon cheval.) En effet, en volant avec les brigands au devant des Beni-Sakar, mes éperons avaient labouré les flancs du pauvre animal qui dégouttait de sang. Heureusement, je commençais à connaître l'esprit Arabe, & à leurs invectives, je fis répondre par Georges : *Mon Cheval! C'est mon fils! Est-ce que je voudrais tuer mon fils?* Cette réponse ne les satisfait pas encore entièrement, & ils me dirent que puisque c'était mon fils, je ne devais pas lui ouvrir les flancs avec mes instruments d'Europe (mes éperons) ainsi qu'il venaient de me le voir faire. Cette fois je leur dis que mes jambes battant les flancs de mon *El Grach*, dans une heure de course, c'étaient les ailes du noir corbeau de la mort, volant à l'ennemi!

Pour lors ils parurent charmés de ma réponse qui avait si bien revêtu le génie de leur langue & ils me laissèrent tranquille. Cependant les flaves de mon cheval étaient tellement abîmés que je dus employer l'arnica pour arrêter le sang. C'était la première fois que j'eus à en faire usage.

Lorsque nous revînmes en Toudain, Messieurs Paulier, Wattinne & Delarmoy avaient leurs pistolets à la main. Les autres étaient tous pâles comme la mort. Le brave abbé Guilleven surtout, lui qui nous avait tant parlé du courage des Bretons faisait peine à voir. En nous revoyant il chanta: Te Deum... Magnificat... &c. Nous finissions le déjeuner quand Etienne arriva à cheval sans son fusil. Il nous dit qu'importé par son ardeur & méprisant le danger il avait volé sans armes à un secours. Malheureusement il s'était trompé de direction & nous avait tourné le dos. Il ne pensa pas à nous expliquer cette erreur & partagea avec l'abbé Guilleven les honneurs de la journée.

Le déjeuner fini, nous nous remettons en marche : une plaine couverte d'abord de broussailles, puis bientôt d'oliviers au milieu des quels nos Arabes exécutent une fantasia d'autant plus admirable que leurs chevaux marchent depuis Minuit. Enfin après dix-huit heures de cheval nous arrivons près des ruines de Siricho <sup>à l'aube ?</sup> et trouvons nos tentes. Nous y sommes à peine installés que des Arabes arrivent sur nous au grand galop, puis l'un d'eux se détache des autres et arrive au milieu de nous. Il se présente devant lui sur sa selle un mouton magnifique que nous envoyons, en signe de paix la tribu qui nous a attaqués le matin.

Le procès du pauvre animal est bientôt fait. Dix minutes après suspension par les quatre pattes à une branche d'olivier, il tourne devant le feu à notre grande satisfaction. Le sacrifice consommé, nous faisons les restes de la victime et du riz (pilaff) avec lequel elle était accommodée aux brigands de l'escorte et nous nous installons dans nos tentes pour y passer la nuit.

Il est minuit, mais la fatigue, plus encore que l'heure avancée, attire le sommeil de les sentinelles une fois placées, nous nous endormons profondément. De grands cris nous réveillent en sursaut. Nous nous armions en toute hâte, & nous nous assurons en toute hâte précipitons hors des tentes. Une voix que nous reconnaissons pour celle du brave abbé Guilleven, domine toutes les autres & crie : ...*aux armes!* - Mais que peuvent les armes contre l'ennemi que nous avons à combattre ? Stupé nous commençons par nous en débarrasser, puis nous revenons sur le lieu du sinistre.

Un âne avait rompu ses entraves, & per amica silentia noctis, comme eût dit Virgile, il était entré...

(Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?)

Dans la tente des Chrétiens. Là rencontrant le mâle, chef de route de la tente, il s'y était gratté & avait tant fait qu'il l'avait renversé. De là les cris d'effroi de ceux des chrétiens enfermés avec lui sous la toile & qu'il cirait en le délatant.

Le lendemain à huit heures nous visitons les ruines de Sicho de la montagne de la Quarantaine, puis après avoir dîné, nous nous remettons en route, de sept heures de marche nous ramènent à Jérusalem.

Je ne vous entretiens pas de ce que nous faisons durant ces derniers jours passés dans la Ville-Sainte. M<sup>r</sup>. Meilin est fort exact et tout ce qu'il a vu et fait, nous aussi nous l'avons examiné et mis en pratique.

Le Dimanche, 21 Septembre nous quittons Jérusalem pour n'y plus revenir. Les prêtres du patriarchat et quelques uns des pères Franciscains nous accompagnent. Arrivés au sommet de la colline d'où Jérusalem apparaît pour la dernière fois, nous mettons pied à terre et entonnons le Super Flumina Babylonis, le cantique de l'exil et de la captivité, magnifique en tout lieu, sans doute, mais bien plus admirable

encore en présence de cette Jérusalem. Doit-il déplora  
l'abaissement de la ruine.

Le chant terminé, nous disons adieu aux  
prêtres qui sont venus avec nous, nous nous souhai-  
tons de nous revoir un jour dans cette vallée de  
Josaphat que nous apercevons encore toute couverte  
de ses tombeaux. Et nous nous remettons en route pour  
aller camper à Djifri, où nous arrivons à onze heures  
du soir.

Le lendemain, nous marchons douze heures  
par des montagnes et des vallées arides, avant de  
parvenir à Naplouse, charmante ville, vue de loin,  
avec ses minarets blancs, se détachant sur le  
vert feuillage de la montagne contre laquelle  
elle est bâtie. Un ruisseau d'eau limpide parcou-  
rant la vallée lui donne un air de fraîcheur au  
quel nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps.  
Nous dressons nos tentes dans une presqu'île formée  
par ce charmant ruisseau, à proximité d'un camp  
Turc; mais d'un véritable camp de véritables

troupes, venues là pour venger sur les habitants de  
Naplouse le meurtre d'un frère du consul de Tréves  
et l'attaque du consulat de France.

Le soir, il y eut grande discussion sous les tentes :  
devait-on passer la journée du lendemain à Naplouse,  
pour visiter le mont Garitzim et le mont Hébal, débris  
du temps des Samaritains par les temples élevés et di-  
struits de la ville de Naplouse (l'ancienne Sichem) ou  
bien aller camper à Djennin ? Messieurs Guefot, Le  
Fichan et Estève voulaient rester ; Messieurs DeLamoy  
Wattinne et moi fûmes décider, non sans peine, qu'on  
resterait jusqu'à onze heures. De telle sorte qu'en se  
levant avant le jour on pourrait voir ce qu'on  
avait projeté, puis qu'on atteindrait encore Djennin  
avant la nuit.

Après avoir gravi l'Hébal et le Garitzim,  
nous descendîmes à Naplouse ; mais la haine peinte  
sur tous les visages nous fit juger prudent de n'y  
pas faire long séjour. Nous quittâmes donc la  
ville après nous être fait montrer les livres des

Samaritains qui y sont conservés

Nous arrivâmes à Jemmin à six heures du soir après avoir traversé en passant Sebaste, & Samos, la Bithulie que le courage de Judith a rendue si célèbre.

Il était une heure du matin, lorsque nous nous couchâmes, aussi ne quittâmes-nous Jemmin que le lendemain à neuf heures (je veux dire le jour même à neuf heures). Lorsque nous traversâmes le village, un fellah se jetant sur M<sup>r</sup>. Nobis, lui enleva son manteau, & s'enfuit à toutes jambes. Je le poursuivis à cheval, & à grands coups de courbach, le forçai de lâcher prise.

Nous étions dans cette fameuse plaine d'G. Breton, où se livra la bataille dite d. Nazareth ou du Mont. Thabor, qui fita tant de prestige sur le nom Français en Syrie.

Unot se défendait depuis six heures contre des forces dix fois plus nombreuses. Kélier arriva à son secours; mais les Turcs reçoivent

aussi du renfort de combat continue deux heures durant  
 dans les mêmes conditions. Malgré leur brillante  
 valeur, épuisés par huit heures de combat contre un  
 ennemi si supérieur en nombre, nos braves sol-  
 dats allaient céder, peut-être, lorsque des décharges  
 d'artillerie répétées par les échos du Thalweg, an-  
 noncent l'arrivée de Bonaparte, qui débouche  
 bientôt dans la plaine à la tête de sa cavalerie.  
 La victoire n'est plus douteuse. L'armée Turque se  
 débande, & tandis qu'une partie se noie au passage  
 du Léon, l'autre repoussée jusque sur notre camp  
 est précipitée dans les flots.

Nous examinâmes les dépouilles qui blanchissent  
 la plaine, & cherchions à rencontrer à côté des ca-  
 ravres, des boutons d'uniforme de nos soldats,  
 lorsque Schembri nous donna l'alarme: une di-  
 gaine de cavaliers fondaient sur nous de toute la  
 vitesse de leurs chevaux. Notre escorte était déjà  
 dans la montagne avec les bagages, & il ne restait  
 avec nous que quatre ou cinq brigands. Il s'élan-

cirent avec Schembri & moi dans la direction des cavaliers qui, faisant demi-tour à gauche, s'éloignèrent du côté du Thabor.

Après six heures de marche, nous entrâmes dans la montagne, & deux heures après, nous sommes à Nazareth, la seule jolie ville de Galilée, la seule où les femmes, belles pour la plupart, se font remarquer par un maintien & des allures modestes, auxquelles nous ne sommes plus habitués depuis longtemps. Inutile de dire que toutes sont catholiques.

La chaleur excessive a donné des boutons à tout le monde, & tous nous sommes affectés plus ou moins de ce qu'on appelle gale de montagne, sorte d'éruption qui cause de grandes démangeaisons.

L'un de nous fut au lit avec une très forte fièvre, causée par la fatigue. Peut-être le laissons-nous ici: c'est monsieur Guyot-Sornette.

D'autres vont gagner le port le plus voisin, Caïffa ou Tuffe. Ce sont monsieur Nahi,

tellement échauffé qu'il rend le sang depuis Jérusalem, Monsieur Guilleven, dont les jambes enflées par la fatigue sont couvertes d'énormes pustules pourulentes: son état est très-grave & il en a le moral très-affecté; Monsieur Mingachky atteint d'une fièvre que rien ne peut couper, & enfin Monsieur Douzan, qu'un coup de Soleil a rendu fou & qui est très-souvent furieux.

Nous laissons encore à Nazareth Messieurs Sibillo & Nevia. Le dernier nous accompagne depuis Jérusalem.

Beaucoup ont le moral très-affecté. Si Céténe ne reste pas, c'est parce que Monsieur Wattinne tient les cordons de la bourse. Les campements ne contribuent pas moins que les longues marches à en décourager beaucoup. Pour moi, je les supporte à merveille, je crois que j'engraisse, & je ne me suis jamais aussi bien porté. Je ne veux pas dire pour cela que je ne suis pas quelque fois fatigué; non certes! mais

J'ai bon appétit, je dors à peu près une nuit sur  
deux, je suis content de ça va bien.

Adieu.....

A handwritten signature in cursive script, possibly reading 'J.P.', with a long horizontal flourish extending to the left.

Lettre de l'abbé Nobis, laissée à Nazareth

Coullanc près Chauffailles (Saône & Loire) 1/9<sup>bre</sup> 1856

Mon Cher Télérier, je n'y tiens plus: rentré dans mes foyers depuis longtemps, je pense sans cesse à vous nos bons amis, & je souffre trop d'ignorer comment chacun de nous a terminé son voyage. Je vous ai laissés à Nazareth, le cœur bien gros, je vous assure. Vous partiez pour le Thabor & moi pour le Carmel. Depuis cette époque, qu'avez-vous fait? Ne vous est-il rien arrivé de fâcheux? Êtes-vous tous revenus directement en France? Le Caire ou Constantinople n'a-t-il tenté personne? Avez-vous vu les cédres de Balbeck? Notre trésorier a-t-il continué de faire peser sur vous son pesant despotisme? Avez-vous pu enfin marcher sans lièvre? En particulier

comment avez-vous supporté les fatigues du retour ?  
 Que je voudrais vous retrouver tous pendant une de nos  
 Soirées de Jérusalem dans ma cellule ! Beaux jours  
 trop tôt passés ! Au moins désormais je vivrai de sou-  
 venirs

Voici maintenant mon itinéraire avec les acci-  
 dents : Hamma (c'est le drogyman que nous avions laissé aux  
 malades de Nazareth.) Hamma ne nous a quittés qu'à  
 Jaffa le jour de notre départ. Nous avons couché  
 au Carmel. La route a été longue & pénible. Notre  
 père Bazan n'en pouvait plus; notre hongrois di-  
 sait quelques mots latins en épongeant son grand front  
 (M<sup>r</sup> Mingachki ne savait d'autre langue vivante que le  
 latin qu'on parle en Hongrie.); l'abbé Guilleven avait  
 les jambes enflées jusqu'aux genoux avec force pustules.

L'état de Monsieur Bazan m'a forcé à louer  
 une barque pour nous rendre de Caïffa à Jaffa. Nous l'a-  
 vons traîné jusqu'à dans notre misérable équipage dans le  
 quel nous avons passé un jour & une nuit, mais son  
 état s'étant empiré pendant la traversée, nous avons

Si nous risquer à laisser à Bassa, entre les mains des  
 frères devenus plus aimables, le pauvre feu atteint  
 d'un transport au cerveau, & nous sommes montés à  
 bord de l'Éuphrate. (Lorsque nous étions débarqués  
 à Bassa, les Franciscains du couvent, qui font tous Épu-  
 gots, nous avaient reçu d'une façon peu civile, je di-  
 rai même peu chrétienne.)

Je desire de tout mon cœur que l'état-major  
 du bâtiment qui vous a ramenés en France, ait été  
 aussi aimable pour vous que l'a été à notre égard  
 celui de notre vapeur. Nous avons été reçus, non en  
 amis, mais en frères: Recevez mes remerciements, bon  
 capitaine! N'importe nous sommes nous séparés  
 qu'après avoir fait mouffer plus d'une bouteille de  
 Champagne!

En quittant Alexandrie par un gros temps, un  
 coup de roulis m'a jeté dans la cambuse. On m'a  
 relevé mort; mais heureusement, je n'avais rien de  
 cassé. Le docteur m'a inondé d'eau sédative &  
 couvert d'emplâtres. - Aujourd'hui je ne m'en repens

presque plus; mais ça ne sera pas mon plus doux souvenir. Notre Hongrois n'a pas quitté sa cabine pendant tout le trajet: le mal de mer le tenait cloué sur son lit. L'abbé Guilleven en a ressenti quelque atteinte. Mon pauvre corps emplâtré en a été préservé. Samedi vers les onze heures du soir nous étions à Marseille. Dimanche le Dimanche, j'y ai passé la journée. Le soir même notre hongrois a pris le chemin de fer. Nous avons couché à l'hôtel de Rome. L'abbé Guilleven n'ayant pas encore réglé ses affaires d'argent a dû me laisser partir seul. Lundi soir j'étais à Lyon & Mardi matin au sein de ma famille. Depuis cette époque, je ne vis que de souvenirs.

Mes chapellets au nombre de neuf cents, & plus de cinq cents croix n'ont pu satisfaire tout mon monde. Je suis presque vénéré: ma maison ne désemplit pas. On m'a fait autour de moi au moins quelques pèlerins pour parler de Jérusalem! Combien sont précieux pour moi les quelques objets apportés!

Notre Digne trésorier ne s'est plus senti, & pense, de

son indisposition. La bile l'avait presque étouffé. Le père Bazan vous a-t-il rejoint à votre passage à Saffa? Je crains bien que vous ne l'ayez plus retrouvé, car nous l'avions laissé fort mal.

Ah! Mais l'inspiration poétique est-elle revenue au mélancolique Estève? (Il a fait une si jolie rime<sup>1</sup>) Je sous-cris au premier exemplaire de ses œuvres.

Allons, mon Cher Pèlerin, pieux chevalier, l'honneur de la caravane, à la tête de laquelle vous avez toujours marché; ayez l'obligeance de me donner de longs détails sur tout & sur tout Je suis insatiable. Vos détails seront toujours trop courts. Vous avez dû voir par les feuilles publiques

1. Estève était fort en vogue. Nous avions lu dans ses œuvres les plus brillantes, ce passage en parlant d'une Esmeralda quelconque, il dit:

Elle me regarda  
Sur le mur que  
Gloria Trajan.

C'est à ce malheureux que, que fait allusion l'abbé Nollet.

qu'il y a eu de nouveaux troubles à Naplouse, & que  
 les Bedouins sont encore en guerre sur tout le parcours  
 de Jaffa à Jérusalem & de Jérusalem à la mer morte  
 & à Tibériade. Nous avons été bienheureux.

N'oubliez pas votre promesse. Si jamais votre  
 bonne étoile vous conduit à Lyon, souvenez-vous de ce  
 pauvre curé de Coublanc, qui vous aime tant & se  
 plaît à le répéter.

Tout à vous de tout mon cœur.

Signé Nobis &c.

(A Monsieur Nohis)

Valenciennes le 18 Novembre 1856

Monsieur & bien - Cher Ami

..... De Nazareth où nous nous sommes séparés, nous avons pris notre route pour le Thabor, laissant au lit Monsieur Gujot. Après avoir entendu la messe au sommet de la montagne, nous sommes allés camper à Tibériade sur la mer de Galilée (18 heures de marche). Pendant la route, notre Italien se fit mordre par son cheval qui lui brisa deux doigts de la main, que je fus obligé de lui amputer, à la demande générale de les trois Allemands qui nous avaient rejoint à Jérusalem, s'étant

un instant séparés de nous furent mis à nu par les Arabes, & nous rejoignirent à pied, dans ce costume assez négligé, & peu à la mode en Europe.

À Sibiériade, la chaleur est de beaucoup plus élevée qu'à la mer morte. Cependant, je fus peu tenté d'aller avec les autres rechercher en banque la place où avait pu être Capharnaüm; mais je montai à cheval avec Monsieur Paulier & Schembri pour aller visiter les thermes d'Emmaüs.

En revenant, nous rencontrâmes des Arabes à Promadaire allant du Caire à Damas. Ils étaient quinze cents, tous au grand trot, & mon cheval, lancé au plein galop, avait peine à les suivre.

Pendant les deux nuits que nous passâmes à Sibiériade, des Arabes qui nous avaient rencontrés près du Shabor, & s'étaient fait dire par Faract, le nom de la généalogie de mon cheval, tentèrent de l'enlever. Nous fûmes réveillés plusieurs fois pendant la première nuit par les cris des sentinelles. Au milieu de la seconde nuit, Schembri était de

garde, un coup de feu nous réveille en sursaut  
 Nous sortons en pan volant, & saisis d'horreur,  
 nous contemplons à deux pas de la cantine, au  
 milieu d'une mare de sang, étendu roide mort,  
 un chat grand comme un baudet. Schembri  
 s'excuse fort de nous avoir réveillés pour si  
 peu de chose: il pensait avoir affaire à un enne-  
 mi autre qu'un chat, & la taille du défunt, ex-  
 cusait assez son erreur.

Lorsque nous sautâmes à cheval pour quit-  
 ter Sibériade, Des chrétiens vinrent nous dire d'éviter  
 la vallée qui se trouve à gauche du mont des  
 béatitudes, parce que la tribu de nos voleurs de  
 chevaux nous y attendait. Nous prîmes la marche  
 dans cette fameuse plaine d'Helittin, rendue célèbre  
 par la bataille à jamais funeste, dans la quelle  
 Saladin enleva aux chrétiens la sainte Croix, & mit  
 fin par la captivité de Lusignan au royaume de  
 Jérusalem. La journée devait nous demander neuf  
 heures & nous la fîmes en six, tant il est vrai que

la peur donnerait des ailes aux tortues.

L'abbé Steiner me pria d'aller lui chercher des pierres sur le sommet de la montagne des Béatitudes. J'y consentis à condition qu'il m'attendrait avec Tarach, à l'endroit où il se trouvait, ce qu'il me promit. Je galopai pendant trois quarts d'heure pour aller lui chercher ces maudits cailloux & revenir au lieu où je l'avais laissé; mais alors, je crus m'être égaré car je ne le vis plus. L'examen des lieux me prouva pourtant que c'était bien là que je m'étais séparé de mes compagnons. Surieux, plus que je ne le pourrais dire, de ce manque de parole, qui m'exposait à ne plus revoir la France, je lançai mon cheval, au galop de course - ~~flancs~~, dans la direction qu'avait dû suivre la caravane. Mes jambes battaient comme des ailes les flancs du noble animal, & mes éperons faisaient faillir le sang: je volais. Au bout de quelque vingt minutes, je rencontrai le sable sur lequel étaient empreints des pas de

ou chevrons. C'étaient peut-être les vestiges d'une tribu  
 Israélite. Toutefois je n'hésitai pas à les suivre &  
 bientôt je rejoignis mes compagnons au moment où ils  
 entraient dans Cana, au son des tambours d'une noce  
 qui s'y célébrait ce jour même. J'eus une scène des  
 plus vives avec l'abbé Steiner, à qui je reprochai  
 en termes trop durs peut-être, l'insouciance avec la  
 quelle il m'exposait pour son plaisir. Il s'excusa  
 en disant qu'il avait cru voir les Israélites & qu'il  
 s'était rallié à la caravane. Il ne s'était du reste,  
 vanté à personne de son haut-fait d'armes, & si j'avais  
 disparu, Dieu seul eût pu savoir que c'était par  
 sa faute. La fatigue & l'animation extrême dans  
 laquelle je me trouvais, ne m'empêchèrent pas de  
 déjeuner, quelques tasses de café me remontèrent le  
 moral, & deux heures après, nous étions à Nazareth.

J'avais remarqué depuis quelque temps, que les  
 moines, lorsqu'ils voyaient Estève arranger son kaffi  
 ou son buisson, disaient en riant: „El larouf sa“. Schembrai  
 à qui je demandai ce que ce mot signifiait, se frotta

à rire en disant que pour nous reconnaître entre nous, les  
membres nous avaient donné des surnoms Arabes, qu'ainsi  
ils appelaient Estève, la fiancée (El Karouza)

M<sup>r</sup>. Horvanyi, le long  
M. Watterme, le père du le charbon rouge  
M. LeFichan, le fils du clown  
M. Delannoy, le père de la prière  
M. Baulier, le père de la peinture,  
M. Goujet, le Puff  
M<sup>r</sup>. Bazan, le poisson (Fellak)  
M<sup>r</sup>. Mungachi, le fils du silence  
Vous (M. Nolin) le père de famille  
J. M<sup>r</sup> le famipaire. — Eh. Mais! lui

dit-je, Monsieur Steiner, comment le désignent-ils? Il  
me répondit qu'il ne le savait pas, j'y complétois alors  
avec M<sup>r</sup>. Watterme une espièglerie qui fut mise le soir  
même à exécution.

Vous avez remarqué quelle fureur d. parler tenait  
ce pauvre abbé Steiner. Lorsque vous nous eûtes quittés ce  
fut bien plus insupportable encore, parce que nous étions

en moins grand nombre pour nous partager ses réflexions  
 le plus souvent sanguines. C'en était au point que  
 lorsqu'il leur parlait, Monsieur Baulier lui articulait  
 sèchement dans leur sauvage énergie les cinq lettres  
 de la fameuse réponse de Cambrouse à Waterloo, que  
 l'histoire a traduite. La Grande meurt & ne se rend pas. (M.E.R.D.E.)  
 Mr. Kowanigji riait sans répondre, & Messieurs Wallon  
 & Delannoy le tournaient constamment en ridicule.  
 Ainsi lorsque plus tard dans le liban, la rage de parler  
 lui faisait demander le nom du curé d'un village,  
 ces messieurs demandaient celui du vicaire; mais  
 n'anticipons pas.

Je recommande le silence à Schembri & le soir  
 pendant le dîner, je demande ce que signifie El Laroufa,  
 ce qui l'amène tout naturellement à dire nos sur-  
 noms à tous. Monsieur Steiner demande le kin, &  
 Schembri après s'être fait prier un instant lui dit  
 tout bas, de manière pourtant à être entendu par  
 tout le monde: La Vieille femme, mère de la langue.  
 A l'instant même le brave monsieur Steiner

commença à nous expliquer les conjectures que nous devons faire sur les causes & les effets des remarques & des réflexions qui ont amené Les Arabes à lui donner ce surnom. Il fit tant que malgré la fatigue, il donna le sourire à plusieurs d'entre nous.

Vous nous demandez des nouvelles de Monsieur Guyot. En voici. Avant de quitter Nazareth, nous exigeâmes qu'il rendit ses comptes en règle. Après avoir pris à témoin de son innocence & le Ciel & la Terre, après avoir maudit tous les membres de la caravane en général et en particulier, après en avoir appelé au Comité de Paris, il dit qu'il ne pouvait nous satisfaire, ses comptes n'étant pas en règle, mais que nous lui devions <sup>tant</sup> de l'argent & que nous devions lui en donner.

J'ai lu quelque part, dans Victor Hugo, je crois, qu'il y avait manière de donner à un chien ce qu'il aime le mieux, un os à la main, par exemple, en lui faisant presque regretter le don qu'on

lui faisait : c'était de lui jeter l'or à la tête. C'est le moyen que nous employâmes pour donner de l'argent à M. Gumpot. A sa place j'aurais mieux aimé n'en pas recevoir.

Si M. Gumpot s'est bercé deux jours de la gloire de nous mener comme des enfants, je vous assure que ce n'est pas le souvenir le plus agréable qui lui sera resté de son voyage.

Thé

( À Monsieur Nohis )

Valenciennes le 21 Novembre 1858

Mon Cher Abbé,

..... De Nazareth au Carmel, en passant par Séphoris, nous avons mis onze heures. Un jour de repos au Carmel où nous trouvons votre lettre. Le consul de France à Caïffa vient nous y visiter, & le lendemain il nous conduit à Saint Jean d'Istene avec le consul de cette dernière ville, venu au devant de nous jusqu'à Caïffa.

Pendant que les autres, encore alimés de fatigue, restent au couvent de St. Jean d'Istene, l'abbé Delamoy, l'abbé Watteime & moi, nous faisons demander au pacha un firman qui nous permette de visiter

la citadelle & la mosquée qui sont toutes deux fort curieuses.

Le grand nom de Napoléon est encore écrit en lettres de bronze sur les remparts & les maisons de la ville. La brèche subsiste encore, telle que notre canon l'a faite; seulement on a relevé le rempart à quelques mètres devant elle. On nous fait voir au centre de la ville le jardin des Dattés, dans lequel Bonaparte pénétra lui-même, à la tête du troisième bataillon des guides; & les officiers Turcs qui nous accompagnent, nous répètent que sans la peste & les Anglais, un seul régiment de la brave armée du Sultan Kébir aurait suffi pour s'emparer de la ville.

Lorsque nous rentrons au couvent, comptant en repartir tout de suite, nous trouvons tout le monde désorganisé. Monsieur Chaulier avait de nouveau son espèce de dyspente; Monsieur Horangyi avait la fièvre; l'abbé Steiner croyait l'avoir aussi; Monsieur Le Fichan & Estève étaient au lit. Le voyage du

Liban dépendait de ce moment-là. Si nous perdions vingt-quatre heures, il faudrait attendre quinze jours de plus le bateau pour la France. En présence de tous ces villages abattus nous nous gardons bien d'aller aux voix, mais nous disons : "Mesfrères, nous regrettons infiniment d'en agir ainsi; mais nous allons nous séparer. Recevez nos adieux." Là dessus M<sup>r</sup> Kovangji se lève & dit : "Vous avez du courage, je vous suis." Monsieur Panlier, malgré sa dysenterie dit qu'il veut aller jusqu'au bout. Monsieur Steiner se décide aussi; j'alors je crie : "Aux voix!". Nous avons la majorité. Nous allons au pital au lit de Monsieur Leuchan, qui craignant de rester seul, dans une ville où il n'y a pas de religieuses, se lève en tremblotant. C'est Cécile, un gros paresseux plus fort que nous tous. Rien ne l'aurait ému si Monsieur Wattonne n'avait tenu sa bouze, j ne l'avait pour ainsi dire mis dans la nécessité de venir ou de prendre après cela pour nous rejoindre à Beyrouth, un méchant bateau

Dans le quel Estève n'aurait jamais osé monter. Tremblante de colère, la fiancée se leva donc et le fameux : « Rocheval », retentit plus fort que jamais.

Nous traversons en quittant la ville l'endroit où reposent nos soldats morts pendant le siège. Respectés des Turcs, même après leur mort, ils dorment entrecisés encore de cette crainte qu'ils inspiraient pendant leur vie. J'aurais voulu reconnaître au milieu des autres pour pouvoir m'y agenouiller, l'endroit où dort un parent de ma famille, Pierre Charbaut, commandant l'artillerie pendant le siège, et enlevé par un boulet à vingt-deux ans; mais on ne trouve pas même une seule pierre sur laquelle soit écrit le nom d'un officier.

Nous n'arrivâmes aux jardins de Bassan, où nous devions camper, qu'à six heures du soir, et par la nuit la plus noire que j'aie vue. L'abbé Le Pichon et Estève se refusèrent à manger, et pour comble d'infortune les scorpions abondaient au point qu'on en trouva jusqu'à cinq dans une même tente.

Le Soleil était levé depuis longtemps, le len.

Demain, lorsque nous nous mîmes en route par le passage le plus affreux que nous ayons franchi jusqu'ici: le Cap blanc, énorme rocher s'avancant dans la mer qui s'y brise avec fureur. Sur une pierre unie & inclinée, rendue par le sabot des chevaux, brillante comme un miroir, nos chevaux, sans jamais broncher glissent des quatre pieds à la fois, la longueur de cinq ou six mètres. Nous les avons abandonnés à eux-mêmes, & toute attention pour nous, ce n'est pas sans peine que nous évitons les chûtes. Sur ce rocher glissant, un faux pas, c'est la mort, dont un bonheur providentiel eût seul nous préserver.

Au sommet du Cap, le chemin est relativement magnifique; c'est un immense escalier taillé dans le roc, pour donner passage aux matériaux qu'Alexandre fit chercher de toutes parts pour le siège de Tyr. Les marches n'ont pas moins de soixante-dix centimètres d'élévation. Après les avoir escaladés, nous nous arrêtons pour dîner.

Nous allions nous remettre en route, lorsque

nous voyons venir à nous un cheval sellé & bridé,  
 suivi de plusieurs autres également sans cavaliers.  
 Venaient après eux des Arabes armés jusqu'aux  
 dents. L'un d'eux qui se tenait à quelque dis-  
 tance des autres, conduisait par la bride le cheval  
 d'une jeune Anglaise assez élégante & fort folle.  
 Derrière elle le mari, révérend docteur, sans doute,  
 suivait pensif & rêveur. Voilà qu'à l'endroit  
 où commencent les marches les bords du che-  
 val pour les franchir épouvantent la jeune  
 Anglaise, qui probablement débarquée à Fyr-  
 n'aurait pas encore vu de mauvais pas. Elle  
 pousse des cris d'effroi. Son noble & bien-ridicule  
 époux saute à bas de cheval; mais, comme il  
 met pied à terre, voilà la bride qui se casse,  
 & l'Arabe se lâche le cheval de madame  
 pour courir au cheval de monsieur, monsieur  
 de quitter son cheval pour voler à celui de  
 madame, madame. De redoubler ses cris & ses  
 jurements: C'était à mourir de rire. Laissez

à cela que l'Anglais avait des gants blancs frais  
d'un joli petit parapluie blanc, qu'il était gauche  
comme un véritable Anglais, tout de noir habillé,  
d'homme, absolument autant que s'il eût fait sa  
nourriture habituelle de manchettes à balais, de  
rails de chemin de fer, d'autres légumineuses de  
cette espèce, d'où vous parviendrez peut-être alors, à  
vous faire une faible idée de cette scène.



Lettre de Monsieur Nobis.

N<sup>o</sup> 1 au N<sup>o</sup> 1.

Coublanc le 24 Novembre 1856

Mon bien cher Sanitaire, je ne puis sans ingratitude vous laisser toujours seul de la plume & la main. Je dois aussi avoir voix au chapitre & vous faire part de mes réflexions. J'ai reçu deux charmantes Vous en recevrez autant. Elles ne seront pas aussi intéressantes; mais enfin, elles seront comme je les sais faire. Recevez les telles quelles.

Réponse à la Première. Je sais parce que mon cœur me le dit, que vous ne m'avez pas quitté sans regrets. Et moi aussi, j'avais plus d'une larme dans les yeux, & Dieu seul a vu combien il m'en coûtait de vous voir monter à cheval pour gagner le Thalys.

aussi Nazareth me pesait. il, j'avais le hâte de m'éloigner afin que de nouvelles émotions fussent adoucir les peines du veuvage.

Notre Prieur me fit appeler. Il était sur son lit de douleur et le dernier service qu'il me demanda fut de lui faire donner de l'argent par notre Hongrois qui n'était pas très-bien en fonds. « Je ne suis pas trésorier, lui dis-je, cette charge vous a donné des souffrances; supportez-en les peines. Je ne puis plus vous rendre d'autre service que de vous débarrasser de moi, en vous souhaitant un prompt rétablissement. Recevez mes derniers adieux. » Et nous partîmes pour le Carmel. Vous savez le reste.

Vous m'avez un instant fait trembler pendant une de vos nuits de Sibériade. Le chat grand comme un bandit, étendu dans une mare de sang, tous les pèlerins ébahis, Schembri étonné d'un si beau coup, les brigands et les moines stupéfaits et courant aux armes, le silence de la nuit..... Enfin ne manquez pas à votre première rencontre de prier Estève

se prendre cette matière du fameux poème qu'il médite depuis si longtemps. Le sujet sera vraiment digne d'un poète que..... Je pense toujours à ce fameux que. Je ne puis le digérer; il me revient sans cesse. Allons ne disons pas de mal des fiancés, on ferait manquer un mariage.

Ah! Ça! Comment un détail de moeurs aussi intéressant m'avait-il échappé? La pensée ne m'était pas même venue que nos Arabes s'occupaient de nous, & surtout qu'ils nous baptisaient ainsi. Par votre bienheureuse intervention il me sera donné de combler une lacune de mon itinéraire: nos noms, ou plutôt nos qualités Arabes, ne seront pas le plus mauvais côté du tableau. Arabes, trop intelligents Arabes, vous détrompez les pèlerins de plus d'une manière! Recevez mes remerciements; chaque surnom vaut un bacchis (cadeau). Que dis-je, il en est qui en valent cent! De Paris à Jérusalem, cherchez quelque chose qui soit comparable à ce Baï. Pauvre monsieur Gurfot, ne vous plaignez plus de nous! Nous vous traitons

bien un peu comme un Turc, mais les Piedouins seuls  
 ont été jusqu'à vous donner ce nom. Est-ce dans  
 sa petite vanité féminine a dû être singulièrement  
 flatté de ce beau nom de Larouffa: les prétentions  
 percent presque dans le désert. Tère Bazan, que de  
 . Oh! que de . Ah! que de . Mais! en haute-contre.  
 vous auriez pueffé si vous aviez encore été là. Ce  
 mot de Fellah aurait-il été pour vous plus compré-  
 hensible que celui de l'animal que nous vous avons  
 fait manger à toutes sauces? Bah! Qui se ressemble  
 se rassemble, fellahs & chacals vivent ensemble, les  
 Arabes font chorus avec nous.

Et vous, Monsieur Steiner, toutes les explications  
 que vous donnez, toutes les conjectures sur les causes &  
 les effets d'avoir été bien & dument peint au naturel,

- 
- (1.) Monsieur Bazan pouffait constamment des exclamations.  
 (2.) Nous avions promis à M<sup>re</sup> Bazan de lui faire manger du  
 chacal: nous trouvâmes plus risible de lui persuader qu'il  
 en avait mangé, ce que nous fîmes, bien qu'il n'en eût jamais  
 vu sur son assiette.

& cela par des Bedouins, la Vieille femme, mère de la  
 langue ! Hétons-nous de leur donner un brevet d'in-  
 vention & de perfectionnement. J'en risai longtemps  
 presque d'un si bon cœur que si j'avais été témoin de  
 la scène - Je vous félicite de votre nouvelle dignité.  
 Certes, vous étiez à la fois conducteur & protecteur  
 de la caravane, marchant & galopant surtout de  
 la queue à la tête de la caravane, chargeant avec  
 nos brigands au qui du Jourdain, montant la  
 garde presque autant à vous seul, que nous tous  
 ensemble, cavalier intrépide & infatigable, on ne  
 pouvait mieux vous désigner que sous le nom de  
 Janissaire .....

Inutile de vous dire que j'ai reçu le N<sup>o</sup> 2 &  
 que j'attends le N<sup>o</sup> 3.

Tout à vous, Bon Janissaire  
 Signé: Le Père de Famille.

Lettre de Monsieur Nobis

sur N° 2 recto & verso 2

Coullanc le 25 Novembre 1856

Mon bon ami, je vous dois une explication franche & sincère sur ma désertion. Je vais vous la donner. Aucun des membres de la caravane n'avait plus que moi, je ne dis pas l'envie; mais le fureur de voir le plus de pays possible, & surtout les cédres du Liban; mais l'homme propose, & Dieu dispose. Bien qu'irrité au delà de ce qui se peut dire du jésuitisme <sup>des jésuites</sup> du Comité de Paris & de notre Tzif, leur chère copie, ce n'a été que le prétexte dont j'ai coloré mon départ. Le véritable motif c'était cet échauffement qui me travaillait depuis

Marseille ..... (Sci sui détails impossibles à reproduire)

Comme vous l'avez vu, je ne suis pas revenu les mains vides de chapelets, & voilà bien longtemps qu'on m'a déponillé. C'est une avalanche de toutes sortes de personnes & de tous les pays pour voir le héraire de Jérusalem & lui soutenir quelque chose. On est allé jusqu'à me demander mes souliers. Neuf cents chapelets & cinq cents croix n'ont fait que s'apaiser. Je suis vraiment obsédé. Il me faudra bientôt dépicer mon turban, mon voile & tout ce qui a été brûlé au Soleil d'Égypte, afin de contenter tout mon monde. Comme on sait que je suis épuisé, on ne me demande plus maintenant qu'un seul grain de chapelet. Une bonne femme même m'a demandé un fil assez grossier de chapelet, en me disant qu'un fil semblable, dont elle m'avait dérobé une parcelle, avait rendu la vue à un de ses enfants.

Enfin, mon Cher ami, si cela continue, ne soyez pas étonné en lisant un jour sur la couverture d'un livre fraîchement édité : „ Sainte

vie, & mort sainte de Monsieur Nobis, pèlerin de Jérusalem!; Gardez précieusement ces quelques lignes de griffonnage; un jour elles se vendront au poids de l'or, comme autographe & fac simile du saint.

J'en ris; mais j'en suis vraiment touché. Dans des pays de foi, le seul mot de Jérusalem est magique. Non Nobis, Domine, Non Nobis, sed nominis tui da gloriam.

Je suis loin d'être guéri de ma chute sans la cambule. Tous mes mouvements trouvent un écho dans mes pauvres côtes, & pour surcroît de malheur, je crains le froid comme une chenille. Depuis mon arrivée j'ai ma grille entre les jambes, & assez souvent ma pipe à la bouche. C'est un saint de nouvelle espèce, qui fume son bréviaire.

Comme vous savez qui vous écrit & que j'ai un peu honte de signer, j'en suis content de vous dire que je vous embrasse comme je vous aime.

Signé: Traho La Pené de Famill.

( à Monsieur Nolis. )

Valenciennes le 18 Décembre 1856

Mon Cher Abbé,

..... Riant encore de l'aventure de notre Anglais,  
nous reprenons notre route qui cette fois longe les  
bords de la mer. La chaleur est accablante ; un  
vent brûlant nous jette aux yeux le sable dans le  
quel nos chevaux enfoncent jusqu'à mi-jambe, &  
agite avec bruit nos longs manteaux blancs

Après trois heures d'une marche pénible,  
nous arrivons aux puits de Salomon. L'eau qui s'en  
échappe en faillissant, fait croûter au milieu du

Virent une végétation luxurriante qui repose la vue fatiguée. Nous mettons pied à terre, & nous buvons à longs traits cette eau bienfaisante, la meilleure que nous ayons bue sur cette terre maudite.

Pendant que nous nous délassions ainsi, nous entendons le bruit d'un tambour & deux Mritualis (adorateurs de l'Esprit du Mal) arrivent à nous en dansant. Tantôt ils font des bonds prodigieux & pirouettent une ou deux fois en l'air, avant de reprendre terre, tantôt sans bouger les genoux ni les épaules, ils impriment à leur ventre un mouvement incroyable, le faisant à volonté tourner jusque sur le dos, ou s'élever jusqu'à la gorge. L'abbé Steiner disait que des Chrétiens ne devaient pas regarder ces choses là, ce qui n'empêcha personne de nous en le faire; lui-même il ne cessa de fixer les yeux sur eux, qu lorsqu'ils se furent éloignés.

Encore une heure de marche; & nous sommes à Sur, l'antique Tejo, la reine du Monde, dont les

vaisseaux peuplaient les Océans devenus trop étroits pour les recevoir. Pauvre Tyre! Maudite dans l'Écriture, & peuplée maintenant de deux mille habitants, que tu fais peine à voir avec les pauvres boutiques de pêcheurs qui sillonnent ton port comblé; avec tes colonnes de granit & de porphyre, qui, couchées maintenant sur le rivage qu'elles dominaient jadis, servent à protéger du côté de la mer, les pauvres huttes des fellahs.

Nous dressons nos tentes au milieu de la ville, & toute la soirée, les Tyriens, aussi commerçants par instinct que leurs ancêtres l'étaient par leur fortune & leur position, viennent nous offrir des morceaux de granit, de marbre & de porphyre, que nous aurions pu ramasser comme eux au milieu des débris, & de belles éponges encore attachées aux pierres & aux coquillages avec les quels on les avait retirés de la mer.

Nous nous en achetons tout pour quelques piastres, & le souper servi, nous nous apercevons de l'absence d'Estève. Il nous avait quittés

avec un Des Drogmans, peu après notre arrivée à Tzou, avait été boire du café pendant deux heures, & maintenant, tout fier, il nous rapportait Des antiqués (Vous savez s'il s'y connaît.<sup>1</sup>) qu'il n'avait qu'une éponge, moins belle que les nôtres & qu'il n'avait payée que quarante-six piastres de plus que la moyenne Des nôtres, & un morceau de granit, gros comme ma tête & qui lui avait coûté cinquante-deux piastres (p. 11.75). Je n'étais pas sorti de la tente de deux minutes, que malgré l'obscurité de la nuit, j'en rapportais un beaucoup plus gros que le sien, & qui ne m'avait coûté que la peine de me baisser. Inutile de dire que son morceau de granit resta à Tzou: il y en avait la charge d'un cheval...

---

1. Depuis Marseille, Estève se faisait vendre pour antiqués Des sous de la République & de vieux boutons d'uniforme. A Matte, où les Anglais

ont établi une fabrique importante d'antiquités, il  
faillit se ruiner. A Alexandrie, à Jérusalem,  
partout, il se montra comme un éclairé dans  
le même genre d'amateur fou ..

---

Lettre de Monsieur Nobis

Coublanc, le 16 Décembre 1856

Mon bon ami, votre long silence m'a tenu sans une grande anxiété. Tous les jours j'attendais le facteur avec avidité; j'aurais vu ce malheureux facteur ne m'apportait rien de vous. Allons, me disais-je, ce sera pour demain, j'le lendemain je ne recevais rien. — Mon homme est malade! Il paie son tribut! Son courage lui a fait traverser les mers & le désert; mais à bout de forces, il a dû céder, j'espère en ce moment il est étendu sur son lit! Si du moins Valenciennes n'était pas une ville perdue à l'autre bout de la France, je m'y transporterais! Ses parents du moins devraient bien m'écrire un petit mot.....

Enfin, enfin, je trouve dans mon courrier un certain

petit carré... Il vit ! Il vit encore !... J'ouvre...  
 L'écriture n'a pas changé ; la main est toujours ferme :  
 tout va bien !... de de lire de de lire comme un livre.  
 Ah ! Certes ! je tiens tant à vos lettres qu'elles me sont  
 nécessaires. Écrivez-moi tout, tout jusqu'à votre arrivée à  
 Marseille, Lyon, Paris, de ce doux pays vers lequel on  
 tourne si souvent les yeux du souvenir, lorsqu'on est  
 exilé, même par plaisir.

Hâtez-vous d'écrire à Monsieur Estimé, dont je  
 n'ai pas l'adresse, que je viens de faire une trouvaille  
 vraiment digne de figurer dans son cabinet d'antiques.  
 Gardez-méme le secret, jusqu'à ce que la vapeur me  
 l'ait amené. Quelle trouvaille ! Les antiques de cuivre  
 de de cire de Nalle de de Jérusalem, les prophètes de  
 Lyon ne sont rien, tout pâlit à côté de ce que je puis  
 lui offrir : une collection complète de monnaies antiques,  
 trop antiques même, pour moi. Mon buraliste de  
 ma domestique ont ramassé avec peine trois kilogs  
 de quelques grammes de sols simples de doubles, de  
 fractions de sols de tous les règnes de de tous les mé-

tant, & comme je n'ai pas de cloche à faire fondre, je puis lui remettre le tout en bonne amitié à un prix très-moderé : les pauvres mêmes n'en veulent pas. (Dixce hoie proeis manducanda relinquis.) M<sup>r</sup> Paris, ça fera énormément : les salons & les bouvoirs vont s'ouvrir à deux battants, ça fera effet. Je tiens le tout à sa disposition.

Dites à l'abbé Steiner qu'il se hâte de me faire entendre, ou du moins de me faire changer de poste. J'ai vu... Oh! Horreur! j'ai vu ces jours derniers, non des mutualis, mais une femme bossue par derrière & même par devant; & je l'ai regardé, & je lui ai parlé, & ce qui est bien pis encore, je lui ai... j'ai été jusqu'à lui toucher la main... en lui faisant l'aumône!

Enfin, vous n'aviez plus l'homme aux chalcis (M<sup>r</sup> Bazan); il vous fallait un pierrot : Dieu vous le devait; aussi vous n'a-t-il laissé l'abbé Steiner.

Il me souvient qu'à bord de la Danise, nous

avons une grosse Juive, que pour le plus grand bien de ses nourrissons, la Providence avait pourvue de deux énormes sacs à tripailles (sic) suspendus à son col, & qui retomblaient de tout leur poids sur ses hauts de jambes. — « Quelle abondance de biens ! lui dis-je ; la famille des Juifs ne s'éteindra pas encore faute de vêtements. » — On ne doit, me répondit-il, ni voir ces choses-là, ni en parler. Je garde toujours souvenir & reconnaissance des leçons que je reçois ; aussi quand je voyagerai pour connaître les us & les mœurs des divers pays, à l'avenir, je me banderai les yeux... Vous devez avoir conservé le souvenir de la créature ; nous l'avons admirée souvent ensemble en parcourant le pont dans nos fréquentes visites à ma ménagerie.

Je n'ai que des bêtises à vous dire, mon pauvre ami, mais que voulez-vous ? Je tiens à vous prouver ma bonne volonté, afin d'encourager la vôtre. Je ne suis qu'un ermite enseveli au fond d'une campagne, ne voyant le jour que par le trou d'une aiguille.

Le Comité de Paris ne me demande point de

enseignements. Il faut bien, car je lui demanderais, moi,  
quelque chose comme des espèces sonnantes: il y a  
de la Piiverie là dedans: qui se respemble se rapem-  
ble; & je ~~xx~~ suis prais pour ne pas aimer les Sufs.  
Au Tampaine, le père de famille, Salut.

(A Monsieur Nobis.)

Valenciennes le 19 Décembre 1856

Mon Cher Abbé,

..... La nuit fut fort mauvaise. Une armée  
d'animaux plus terribles ~~font~~ ~~mont~~ que les chacals,  
les hyènes, & les autres habitants des déserts vint  
se ruer sur nous & nous empêcha de fermer l'œil;  
auprès le matin Estève, Monsieur LeFichon & Monsieur  
Steiner étaient-ils tout à fait démoralisés: c'est ce  
qui retarda le départ. Il était huit heures quand  
nous sautâmes à cheval. Pour égayer le mien, je  
lui fis faire plusieurs fois de suite au galop, le  
tour du camp. Georges en voulut faire autant; mais  
se rapprochant trop des tentes, son cheval se prit

les pieds dans les cordes tendues pour les maintenir, & il roulèrent tous deux, de la plus folle façon du monde. Georgio se releva en hurlant contre son cheval, bien innocent, pourtant, & puis ce furent des cris d'une douleur qui eût bien certainement trouvé echo chez vous: la Catherine (c'est ainsi que nous appelions la bouteille au raccihi), la Catherine était cassée!!

Hélas! Vieille & pauvre bouteille, qui nous soutenais dans nos fatigues, nous consolais dans nos peines, & guérissais nos souffrances, qu'allons-nous devenir maintenant que nous t'avons perdue? Quel baume pourront-nous faire couler sur nos blessures, plus salutaire que le raccihi que tu nous versais sans cesse!

Le fait est que je ne sais comment nous aurions pu nous en passer, ce fût surtout où nous fîmes douze heures de marche le long de la mer, sans rien contrer d'autre breuvage que l'amertume des flots.

Par bonheur pour la caravane, il se trou-

vait en son sein deux hommes dévoués & que la perspective d'un temps de galop n'effrayait pas. Je veux parler (modestie à part) de Georgio & de moi. Nous ferons sur les tristes restes de la Catherine que nous ne laisserons pas nos frères mourir sans racchi; & nous les laissons partir confiants dans notre promesse.

Fièrement plantée dans les plis de mon turban, ma plume de cygne me fait prendre pour un grand cheik (chef) d'Occident, tandis que mes bottes molles, ma culotte de peau, mon burnous, mes armes & ma jeune moustache me donnent l'air terrible. Georgio prend son fusil & Antonio, le chef de cuisine, vient aussi avec nous armé jusqu'aux dents. C'est que ce n'est pas chose facile que se faire donner du racchi par des Musulmans qui sont bannis & en jamais boire, Mahomet le défendant; & cela surtout à une heure où ces indolents habitants des villes, aussi mous que les Arabes du désert sont infatigables, reposent encore dans les bras de Morphée.

Nous nous présentons successivement chez les plus notables, avec une bouteille achetée vingt piastres à un vieux Turc. Longtemps les graves Musulmans, posant un doigt sur leurs lèvres, & branlant la tête, ne répondent à nos demandes que par cet appel de langue qui, chez eux, veut dire non. Enfin la vue de dix piastres toutes neuves en décide un à remplir la bouteille, & j'eus un galop frénétique: la patrie était sauvée!..... Le raich qui ce voleur nous avait donné, c'était de l'eau de clous de girofles.

Cette journée fut une des plus rudes du voyage. La plupart d'entre nous étaient découragés. Avec une chaleur accablante, & une soif ardente, augmentée encore par ce goût de clou de girofle que nous laissions les gargarismes de racchi, se faisaient pour moi des saignements de nez, qui m'épuisaient depuis quatre jours & une fièvre brûlante. Cependant, je m'étais promis à moi-même de ne jamais me plaindre; je me placai en tête de la caravane & m'en bougeai

pas de la journée.

La nuit tombait lorsque nous arrivâmes à Saida. Messieurs Baulier, Lefebvre, Steiner & Estère nous annoncèrent qu'ils ne pouvaient plus nous suivre & qu'ils nous laissaient continuer seuls. Heureusement nous leur trouvâmes une barque sur laquelle ils purent monter le soir même pour gagner Beyrouth. eux partis, nous nous rendîmes chez le vice-consul qui nous remit une lettre de monsieur de Lesept.

Le consul-général de France nous annonçait qu'il viendrait le lendemain au devant de nous. Nous n'étions plus que quatre & monsieur de Lesept croyait que nous étions encore dix-neuf. Il eût donc été fort ridicule à nous de le laisser venir à notre rencontre; mais comment l'en empêcher? C'est la question que nous nous posâmes; & voici comment elle fut résolue. Tout brisé que j'étais par la fatigue & la fièvre, on me pria de partir le soir même pour gagner dans la nuit Beyrouth. Tout

quinze lieues nous séparaient encore. Pour conserver ma réputation, j'y consentis; mais non sans faire un grand effort de volonté. Je mangeai à l'apitôt quelques œufs durs, puis je me roulai dans mon tartan, & je m'endormis. Deux heures après on me réveilla, je montai à cheval avec Georgio & neuf des brigands de l'escorte, & nous partîmes au galop.

Dire ce que j'ai souffert durant cette nuit n'est pas chose possible. Je suais la fièvre à grosses gouttes, j'étouffais malgré la fraîche brise de mer qui soufflait avec violence & me glaçait jusqu'à la moelle des os; chaque battue de galop me redonnait dans la tête; je croyais qu'elle allait s'ouvrir: heureusement j'en avais solide & je résistai.

Après une heure & demie de course, nous rencontrâmes un petit ruisseau à l'endroit où la tradition rapporte que Jonas fut repêché par la balaine. Je m'étendis de nouveau par terre & fermai les yeux: le sommeil ne se fit pas longtemps attendre. Lorsqu'

on me réveilla, la lune pâlisait au Ciel, nos chevaux, abondamment abreuvés à ce ruisseau limpide, avaient repris de nouvelles forces; moi-même je me trouvais mieux: je sautai gaiement en selle & nous nous remîmes au galop.

Le soleil dorait de ses premiers feux les hauts sommets du Liban, laissant encore dans l'ombre la vallée qui avoisine Beyrouth, lorsque nous entrâmes dans cette ville. Sans descendre de cheval, je courus chez le consul: il était parti; mais appelé subitement dans la montagne, ce n'était pas vers Saïda qu'il avait dirigé sa course... C'était bien la peine de m'être ainsi éreinté; m'écriai-je. Pourtant, je l'avoue à ma honte, ce cri, c'était un mensonge. J'étais enchanté d'avoir fait la course; mon amour-propre était singulièrement flatté de pouvoir dire: "J'ai fait dix heures de marche dans la journée & dans la nuit quinze lieues en trois heures, moi que mes compagnons jugeaient incapable de les suivre jusqu'à Marseille, à mon départ de Laris."

à cette satisfaction d'amour propre, pour ne pas dire d'orgueil  
se joignit bientôt une jouissance à la quelle je ne fus pas  
insensible. Berpouth possède un hôtel: l'hôtel de Belle Vue,  
dans les lits du quel je pus me reposer comme je ne l'a-  
vail pas fait depuis longtemps.

Vers Midi je sortis pour visiter la ville. Pendant  
cette promenade, une musique dont les sons ne m'étaient  
point inconnus vint frapper mon oreille. Je cherchai  
à m'en approcher. Mon cœur battait en l'entendant  
comme à un vague souvenir de la patrie. J'étais  
ému, & je ne savais pourquoi; & quand, lors que  
je fus assez près pour distinguer les sons qui m'avaient  
tant réjoui le cœur, quand j'eus reconnu ..... l'orgue  
de Barbarie, je pardonnai presque pour le plaisir  
que me faisait celui-ci à ceux qui parfois nous  
ennuient si fort en France.

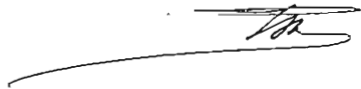
Une grande déception m'attendait à Berpouth.  
Depuis Jérusalem je soupirais après cette ville où je  
devais trouver des lettres de ma famille. J'en pré-

sentai successivement au Consulat de France, à la poste restante & au bureau des Messageries Impériales : ce fut en vain : il n'y avait rien pour moi.

Oh ! Combien cette privation me fut pénible ! Combien à partir de ce moment je sentis que j'étais loin de France ! Si je ne m'étais pas si longtemps bercé de l'espoir, de l'assurance même de recevoir des lettres à Beyrouth, j'aurais pu m'en passer, car il est bien plus facile de supporter des privations même pénibles, que la déception d'un rêve ; mais à partir de ce moment, le Soleil de Syrie me pesait sur la tête : la terre étrangère me devenait un supplice incessant : il fallait que je revinsse.

Jusque là j'avais compté poursuivre long-temps encore mon voyage. Après les dix jours qui me restaient à passer à Beyrouth ou dans le Liban, je comptais retourner en Egypte & employer quinze jours à visiter Le Caire, les Pyramides, Suez & la mer rouge ; puis de

la revenir en suivant la côte & par escales à  
 Safa, Beyrouth, Tripoli, Latakia, Alexandrette, Mer-  
 cina, Rhodes, Smyrne, Gallipoli, Constantinople,  
 Athènes & l'Italie Méridionale; mais je me  
 décidai, si je ne trouvais pas de lettre à mon re-  
 tour du Liban, à prendre pour revenir en France  
 la voie la plus directe; c'est à dire, celle que j'a-  
 vait suivie en venant.



(A Monsieur Nohis.)

Valenciennes le 25 Décembre 1856

Mon Cher Abbé,

Le lundi à Midi, un jour & demi après l'arrivée de mes compagnons à Beyrouth, nous nous remîmes en marche pour visiter le Liban, Balbeck, & les Cedres.

Vous qui avez vu de si mauvais pas que vous ne pouvez, vous imaginer qu'il en existât de pires, vous n'avez rien vu pourtant en comparaison des chemins du Liban, si affreux & si épouvantables, qu'un chacal même, j'en suis convaincu, n'ose s'y aventurer sans avoir fait son testament.

de côté d'us le Cap blanc, lui-même est une route impériale.

Le premier jour nous marchâmes neuf heures avant de rencontrer le caravanerail où nous devions passer la nuit. Plusieurs d'entre nous se couchèrent dans le kan. Pour moi je ne m'y serais décidé qu'en y étant forcé, car je ne me sentais nulle envie de coucher en dormant les hommes bédouins qui y étaient étendus en grand nombre. C'étaient des chameliers se rendant de Beyrouth à Damas, & de Damas à Beyrouth avec les richesses de l'Orient & de l'Occident, & les cavaliers qui les escortaient.

Deux ou trois cents chameaux & une centaine de chevaux attachés au piquet entouraient le caravanerail & lui donnaient un aspect des plus pittoresques.

Le lendemain à cinq heures nous partîmes, désireux de gagner le jour même la fameuse Balbeck. Après avoir marché six heures dans une montagne affreuse, dans la quelle M<sup>r</sup> Kovangyi avec sa manière, que vous vous rappelez, certainement, de tracafer son

cheval, se fit jeter deux fois par terre, nous débouchâmes vers Abidi dans une plaine magnifique, couverte en partie de gazon, (Nous n'en avions pas vu depuis Marseille) & nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Cette plaine si belle qu'elle nous avait semblé un Paradis terrestre est peuplée de serpents, & pendant le déjeuner nous en tuâmes plusieurs, au grand mécontentement de Farach, qui avait le talent de charmer ces dangereux animaux. Nous le vîmes en prendre successivement plusieurs de deux ou trois mètres de longueur, leur mettre la tête dans sa bouche & les faire passer entre sa chair & ses vêtements, sans avoir le moins du monde à souffrir de leur étreinte ou de leur morsure.

Après le déjeuner nous remontons à cheval & nous remettons en marche. Je tenais la tête avec Schembri. Tout à coup un sifflement sinistre me fait tressaillir. A cinq ou six pas de la tête de mon cheval, un serpent long de quatre à cinq mètres se dresse en sifflant devant moi. Mon sang se

glace dans mes veines : j'arrête brusquement mon cheval pour le reporter en arrière. Au même instant un coup de feu retentit, & la terrible bête tombe sur le sol, la tête fracassée par une balle. C'était Giorgio qui nous en avait délivrés & il a droit à toute ma reconnaissance, car Sarah était loin, & je ne sais ce qui allait arriver.

Cependant nos chevaux fiers de se voir dans la plaine, & joyeux de sentir l'herbe sous leurs pieds, bondissent comme des chevreuils & nos montures leur font éprouver une fantasia ravissante; mais le soir vient & nous marchons toujours, la nuit tombe & depuis Midi nous vivons d'Espérance, excellent moyen, peut-être, pour n'avoir pas d'indigestion; mais trop peu substantiel pour des gens qui marchent depuis le matin.

Monsieur Steiner, harassé de fatigue, maudit Schembri & toute la caravane. Monsieur Paulier est repris par sa dysenterie. Estève a le moral malade & l'aspicte tellement endormi qu'il se voit le sang ruisseler sur sa selle. Monsieur Delannoy lui-même se plaint avec amertume : il prétend que son

cheval ne peut plus marcher. Je lui offre le mien : il refuse, c'est la fièvre qui le travaille ; mais enfant du Nord, il ne veut pas avouer sa souffrance. Pendant tout le voyage les trois du Nord ont toujours marché sans faillir ; s'ils ont souffert, ils n'ont pas fatigué leurs compagnons de leurs plaintes inutiles ! ce n'est pas lorsqu'ils touchent au terme que le courage va leur manquer ! Enfin à onze heures, la lune se lève & nous arrivons à Balbeck.

Quelque magnifiques que soient les ruines des temples du Soleil, & quelque célèbres qu'elles soient par les voyageurs, je l'avoue à ma honte, je ne me sentis pas la moindre envie de les visiter le soir. Nous couchâmes. Etesse, Messieurs Steiner, Delannoy, Paulier & Kovangji, puis pour m'aider à attendre le dîner, j'allai me laver les pieds dans un petit ruisseau qui passait près de là. Lorsque je revins, le dîner était prêt : il était minuit. Malgré l'heure avancée, & la fatigue excessive (nous avions fait dix-huit heures de cheval,) je mangai

comme quatre; puis m'étant roulé dans ma couverture, je dormis de même, & ne me réveillai que le lendemain à Sept heures.

Ne me demandez pas la description des ruines de Balbeck: je n'ai pas, comme vous, étudié l'archéologie et fait bâtir l'église. Je puis pourtant vous dire qu'elles ne sont pas en dessous de leur renommée. Indépendamment de la grandeur & de la majesté de l'ensemble, & de la grâce & du fini des détails, le temple du Soleil est une œuvre cyclopéenne. J'ai mesuré trois pierres ayant 20<sup>m</sup> 40 de longueur, sur 10<sup>m</sup> 05 de largeur & 5<sup>m</sup> 30 de hauteur. Voit-on plus beau que cela?

Nous quittons Balbeck à Midi & après avoir marché deux heures dans la plaine, nous entrons dans la montagne. Jusqu'à neuf heures du soir nous ne faisons que nous élever; d'instant en instant l'air se rafraîchit & nous arrêtons pour camper à la limite des neiges, où nous trouvons la meilleure eau que nous ayons eue depuis notre

Départ de France.

Le lendemain à six heures du matin, nous continuons de monter, & enfin à onze heures, nous atteignons le sommet du Djebel-Nackmel, élevé de 9,970 pieds au dessus du niveau de la Méditerranée. Le froid est extrême & nous nous hâtons de descendre vers les cédres qui viennent d'apparaître à nos yeux. Une heure après, nous y sommes & nous reposons.

Derniers restes de ces antiques forêts qui fournirent les bois nécessaires à la construction du temple de Jérusalem & des palais des rois d'Orient, il ne reste plus maintenant que trois-cent-soixante-six-huit cédres, dont plusieurs, peut-être, ont vu les ouvriers d'Hiram & de Salomon. Vénérables vieillards sur qui les siècles ne peuvent rien, il n'est que la main des hommes ou celle de Dieu: la hache ou la foudre pour les faire tomber. Respectés des hommes maintenant, le feu du Ciel est leur seul ennemi, & presque tous portent au front les traces glorieuses des combats qu'ils soutinrent contre les orages. Si vénérables & si malheureux qu'ils soient, <sup>peut-être</sup> on les a

tant célèbres déjà, & d'une façon si prodigieuse, qu'il n'ont pas répondu à l'idée que j'en faisais. Le plus fort que j'ai mesuré a 12<sup>m</sup> 30 de circonférence <sup>à 2<sup>m</sup> 50</sup> du dessus du sol.

À partir des cèdres les montagnes désolées & désolées, jusque là prennent un caractère de grandeur & de beauté admirables. Plus majestueuses encore que les monts de la Suisse & de la Savoie & que les glaciers de l'Oberland & de Chamouni, elles surprennent le voyageur par cette brusque transition d'une nature désolée à un sol généreux couvert en tous lieux de muriers innombrables & parcouru par de frais ruisseaux.

Après un jour & demi de marche, nous arrivons au bord de la mer, à peu de distance de Tripoli (Seraïolos). Une chaleur accablante succède encore à la fraîche température du Liban. L'eau que nous avions retrouvée si limpide & si pure, nous manque de nouveau, & sa privation nous est d'autant plus sensible que nous avons pu pendant plusieurs jours

en boire à notre apaisement.

Ces quelques derniers jours furent les plus pénibles du voyage. Monsieur Gaulier crachait le sang. Monsieur Steiner se plaignait toujours. Estève abruti par la fatigue, pleurait comme un enfant. M<sup>l</sup>. Herwangji ne se plaignait pas; mais ses chutes constantes de cheval prouvaient assez que ses forces étaient à bout. Monsieur Watline avait d'énormes clous, dont un au milieu de la face qui le défigurait affreusement en le faisant horriblement souffrir. Monsieur Delannoy se plaignait de plus en plus de son cheval.

Malgré l'épuisement dans lequel nous nous trouvons, n'ayant pas rencontré d'eau depuis vingt quatre heures & n'en ayant pas emporté avec nous parce que nos guides avaient espéré en trouver, nous marchons dix huit heures pour arriver à un puits connu dans le pays. Il est nuit quand nous y parvenons. Un éclair de bonheur illumine notre visage assombri par la fatigue & les privations,

nous entourons ce puits tant désiré : sa vue seule nous fait oublier nos fatigues ; mais bientôt un sombre découragement fait place à la gaieté bruyante que nous venons de manifester : le puits est vide & nous ne devons plus trouver d'eau qu'au Refuge à deux journées de marche de là.

Tandis que tous les autres expriment chacun à sa manière le sentiment profond de dépit & de colère qu'ils ressentent, moi, souffrant autant qu'eux mais m'efforçant de me persuader le contraire, je surveille activement les préparatifs d'un dîner fait sans eau : la cuisson sur la cendre de quelques épis de blé de Turquie. Nous ne sommes que deux, Schembri & moi, pour prendre part à ce frugal repas.

Le lendemain nous reprenons languissamment notre route Enfin vers Midi, Farach soutient qu'il y a un puits à deux heures de là. Entraînés par l'assurance avec laquelle il nous l'affirme, nous le suivons, & nous trouvons en effet, non pas de l'eau,

mais une liqueur infecte. Des troupeaux étoient venus  
s'y abreuver. Depuis peu, il nous fut aisé de nous  
en convaincre par les déjections dont la mare était  
remplie. Quoiqu'à cela que le voisinage de la mer  
lui donnait un goût salé qui ne fit qu'augmenter  
notre soif, à mesure que nous buvions.

Nous remontâmes tristement à cheval, & nous  
nous remis en marche le long du rivage. Nos  
chevaux eux-mêmes, si bien endurcis aux fatigues &  
aux privations de toute espèce,

Ces valeureux coursiers qu'on voyait autrefois  
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à ma voix,  
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,  
Semblaient se conformer à la triste pensée  
que nous avions de mourir de soif. Il m'est per-  
mis d'en rire maintenant; mais soyez sûr que je n'é-  
tais alors nullement tenté de le faire.

La nuit vint & l'on s'arrêta, & Tarach eut  
beau dire qu'on trouverait de l'eau à peu de distance,  
personne ne voulut le suivre, personne, excepté Schem.

bri, & moi. Pendant qu'on dressé les tentes, nous allons à la recherche de cette eau tant désirée, & nous finissons par la rencontrer. Nous buvons à longs traits cette eau bienfaisante, nous en abreuvons nos pauvres chevaux, nous leur rendons ainsi la force & le courage, puis nous retournons au galop annoncer la bonne nouvelle à nos compagnons.

Les tentes étaient dressées lorsque nous arrivâmes. Les plier & se rendre à ce bienheureux puits, c'est l'affaire d'un instant. Nous soupçons & nous nous couchons joyeux, le sommeil ne se fait point attendre, & le lendemain je me réveille frais & dispos, prêt à supporter de nouvelles fatigues.

A partir de ce moment, le voyage n'offre plus rien d'intéressant jusqu'au Samedi soir, que l'état de Messieurs Paulier, Steiner & Estève nous force à nous arrêter de bonne heure. Monsieur Paulier souffrait beaucoup de sa dysenterie & crachait le sang avec abondance. Un moment après le souper, nous crûmes qu'il allait mourir; mais la crise une fois

passé, il se trouva mieux.

Entre deux & trois heures du matin, nous fûmes réveillés en sursaut : la chaleur était accablante; nos chevaux hennissaient; les chiens aboyaient & le sol paraissait se dérober sous nous. Bientôt sans avoir été soulevé par le moindre vent, la mer lança, violemment ses vagues sur le rivage, & vint envahir nos tentes que nous dûmes abandonner en toute hâte. Nous venions d'assister à ce tremblement de terre qui détruisait en partie Rhodes, & suivant le littoral, renversait les plus hauts minarets de la côte jusqu'à Alexandrie pour aller se perdre à Malte en abîmant plusieurs églises.

Monsieur Paulier souffrit beaucoup d'être ainsi transporté hors de la tente tout baigné des flots de la mer, & il ne put se rendormir. Nous aurions voulu le faire porter en palanquin jusqu'à Beyrouth; mais ne pouvant nous en procurer, ni en construire d'assez commode, force nous fut de l'installer de nouveau sur son cheval, de

l'y attacher, & de reprendre notre route qui heureusement se termina sans encombre.

En entrant à Beyrouth, je cours à la poste: il n'y avait pas de lettre pour moi. Je me rends alors au bureau des Messageries & j'y arrête mon retour pour le lendemain sur le *Tourdain*, vapeur à hélice, de 350 chevaux, commandant Duby de la Noë, capitaine de frigate.

Que vous dirais-je maintenant? Tout le temps de la traversée la mer fut mauvaise au point que pendant quatre jours le docteur & moi fumes seuls à prendre place à table. Nous avions avec nous trois-cent-vingt-cinq Bedouins entassés sur l'avant du vaisseau. Derniers restes d'une caravane de quinze-cents hommes, partie il y a un an pour La Mecque, ils retournaient dans leur patrie cruellement victimes par la guerre, la fatigue & les privations. Il en mourut plusieurs à bord, on en jeta cinq à la mer; & nous entrâmes à Marseille avec cinq autres morts en cale.

Je pris à peine le temps de dîner, j'en montai sur le champ en chemin de fer. Le lendemain soir, j'étais à Paris & le surlendemain dans ma famille où on s'étonna beaucoup de me voir si tôt, les lettres qu'on m'avait écrites m'engageant beaucoup à prolonger mon voyage; mais ces lettres, je ne les avais pas reçues.

Pendant que j'étais à Jérusalem, ma mère faisait faire une fluxion de poitrine, elle était ~~été~~ administrée & dans un état tout à fait désespéré. Dans le délire de sa fièvre, c'était mon nom qu'elle avait sans cesse à la bouche: mon nom, le nom de ce fils absent quand sa mère était mourante; qui revenait comme un cauchemar la troubler sur son lit de douleurs; mon nom qui revenait dans la prière qu'elle adressait à Dieu pour moi; mon nom qu'elle répétait dans de tendres adieux que je n'entendais pas.

L'auve Mère !..... Si en rentrant j'avais trouvé la maison vide !..... Mais non ! Dieu nous la

devenait encore : lui qui avait rendu son fils à la veuve de Naim, il voulut bien aussi nous rendre notre mère.

Quand j'arrivai à la maison, maman était absente. Après avoir embrassé mon père, je courus à l'église, sûr d'y trouver cette bonne mère. Imprudent, qui ne songeais pas que la joie tue comme la douleur et que je devais épargner à une convalescente de trop vives émotions.

La messe, que justement on avait dite pour le pèlerin, était finie. Maman sortait de l'Église. Du plus loin qu'elle m'aperçut, ses larmes coulèrent en abondance, les forces lui manquèrent, et je crois qu'elle serait tombée, si elle ne s'était appuyée à la porte du temple.

Je ne vous dirai pas la joie de me revoir, ses regrets de ce que le manque de lettres m'ait fait abréger mon voyage, et décidé à revenir plus tôt que je ne l'avais pensé; son bonheur de me retrouver grand, fortifié, que sais-je, moi? Vous avez une mère, vous devez comprendre ce que je ne dis pas.



Lettre de l'Abbi Watinne.

Cambrai 19 Novembre 1856

Mon Cher Dupont,

Je suis enchanté des bonnes nouvelles que vous me donnez. Je suis toujours d'avis que vous deviez céder votre voyage à Berprœulx, vu l'absence complète de lettres. Je n'aurais pourtant pas voulu prendre sur moi de vous donner ce conseil, avant que vous m'ayez fait connaître ce à quoi vous vous étiez décidé.

Le Bon Dieu a tout conduit, & ce doit être un heureux moment que celui à l'improviste, le pèlerin échappé aux dangers du voyage, sera contre son cœur sa mère revenue à la vie & à la

Santé

Je prétends encore que vos lettres vous soient retournées. Je viens d'en recevoir une de Jérusalem. Elle était partie de Cambrai, elle y est revenue.

Monsieur Etève, père, vient de m'écrire pour me rembourser de mes avances d'argent & me demander la physiologie de son fils Paul. Veuillez, vous qui le connaissez à fond, m'envoyer les pièces de la procédure. Je ne sais trop que lui dire pour être agréable en demeurant sincère. Je suis sans nouvelles des autres pèlerins. Je me déciderai peut-être à leur en demander en échange des miens.

Les pèlerins se sont souvent divertis à mes dépens en voyant s'amonceler mes provisions de chapellets, de croix, de pierres, d'eau, de bois, de fruits <sup>et</sup> c<sup>est</sup>. J'ai aujourd'hui le tout dans ma chambre, à ma disposition, &

---

<sup>H.)</sup> Pour ne vous donner qu'une idée de cette quantité d'objets dont il est ici parlé: M<sup>r</sup> Watinne rapporta 2.000. chapellets & 53 kilogs d'objets.

J'espère bien être le dernier des ricins. Pour avoir trop chanté au temps de la maison, la cigale se trouva fort embarrassée, comme le rapporte la fable....

C'est la vérité que cette fable. La fourmi du reste se conduisit très-mal à mon avis. Je serai plus charitable que la susdite petite bête, & ne me permettrai pas de renvoyer la pauvre cigale sans lui donner un peu de mon superflu....

Je vous enverrai, s'il vous agréé, cinq chapelets en bois d'olivier (je n'ai presque plus de noyaux); je vous passerai, même cinq sandal, & quand j'aurai trouvé le moyen de faire les chapelets de grains d'olivier que j'ai rapportés (de la Montagne des Oliviers) je vous en remettrai dix. Vous plaît-il de taper là ?

..... Avant à vous voir, lorsque je le pourrai, en passant à Valenciennes, je le désire plus que vous. Votre mère nous a procuré un si charmant compagnon de voyage, qu'elle a toute espèce de droits à mes remerciements. J'aurai l'honneur de les

lui présenter avec l'hommage de mon respect.

Adieu, mon Cher; n'oubliez pas vos bonnes résolutions du Saint-Sépulchre, & montrez toujours en marchant vers la Jérusalem du Ciel la même énergie & le même courage que vous avez déployés en visitant la Jérusalem d'ici bas.

Tout à vous en N. G.  
 Signé Aug<sup>te</sup> Wattinne  
 Miss. Apôt.

Lettre de M. Bigard, avocat

Paris le 11 Décembre 1856

Mon Cher Cousin,

..... Hier, à la réunion spéciale du Comité des Pèlerinages en Terre-Sainte, dont, comme vous savez, je fais partie, j'ai été chargé de vous écrire pour vous demander quelques notes, un abrégé de vos impressions de voyage, qui, dans l'appréciation de Monsieur Dacher de Montgascon, pourraient nous être fort utiles pour la rédaction du numéro à paraître de notre bulletin.

Monsieur de Montgascon est le vice-secrétaire que vous avez vu lors de votre passage à Paris. J'il vous au-

rait lui-même écrit pour vous demander la petite contribution que je réclame aujourd'hui, si nous n'étions pas obligés de nous partager la besogne commune. Je tiens ma qualité de parent, que je suis heureux pour vous, plutôt de pouvoir revendiquer en cette circonstance, ne m'aurait pas désigné pour correspondre avec vous.

À votre âge, je le sais par expérience, les impressions de voyage sont aussi vives que naïves : ce que vous avez éprouvé sur la Terre à jamais Sainte, vous le racontez maintenant avec bonheur à vos chers parents. Pour eux, ce n'est pas seulement le fils qui parle ; c'est aussi le pèlerin, et ils se réjouissent dans leur cœur. Vos récits, répétés ailleurs parmi vos amis, nous vaudront sans doute d'autres pèlerins, et vous repasserez vous-même, dans le récit des pèlerins futurs, de délicieux souvenirs.

Les rédacteurs anonymes de notre humble bulletin destiné aux pèlerins passés et aux pèlerins futurs, vous demandent de fournir votre part à l'œuvre commune. Prenez comme votre bien-aimé père, par les

soins que je dois à mes chers enfants, je ne puis, hélas! suivre les pèlerins que de mes vœux & de mes prières; mais, chaque année, quand vient Noël ou la Sainte semaine, je trouve un sufit incépuisable d'édification dans la lecture, dans les plus simples paroles de ceux qui peuvent dire: "J'ai prié à la Crèche, au Tombeau du Sauveur." Rien d'autres, je le sais, font & sentent comme moi.

Nous nous sommes aperçus chez Monseigneur l'évêque de Tripoli, président de notre œuvre. (je dis notre, car j'espère bien que vous lui resterez fidèle,) au Dimanche 7 C... Soyez assez bon pour m'envoyer d'ici là un petit extrait, quelques notes; si vous le voulez, la lettre que vous destinez à votre sœur du Sacré-Cœur. Je la lui remettrai moi-même avec ma femme, en allant lui faire, ainsi qu'à Corinne Dupont, notre première visite.

Présentez à vos Chers Parents l'expression de ma sincère & respectueuse affection, & croyez-moi

Votre affectueux Cousin

Signé Amiel Digard, avocat  
97 rue Munk des Petits Champs.

(A Monsieur Digard.)

Valenciennes le 6 Décembre 1856

Monsieur & Cher Cousin,

Quelque envie que j'ai du reste, de vous être agréable en vous communiquant, ainsi que vous me le demandez les impressions que j'ai ressenties pendant mon voyage, ce n'est, je dois vous l'avouer, qu'avec une grande hésitation, je dirais presque avec un certain chagrin que je me rends à votre désir.

Ce n'est pas que ces impressions n'aient

point répondu à mon attente. Elles l'ont surpassé ; ce n'est pas que je sois fâché d'avoir entrepris ce pèlerinage : je suis prêt à le recommencer ; mais nous sommes engagés, plusieurs prêtres, plusieurs laïques, membres de la caravane, & moi, à ne pas faire parvenir au Comité de Paris, nos souvenirs & nos impressions, sans y joindre en même temps nos remarques, nos réflexions, & ... j'allais dire nos conseils. Je n'avais pas songé en prenant cet engagement que des observations pouvaient avoir du poids dans la bouche d'hommes faits ou de prêtres respectables, tandis que dans celle d'un jeune homme, elles ne serviraient qu'à le couvrir de ridicule. Cependant, je l'ai promis, & quand bien même les autres failliraient à leur engagement, je n'ai qu'une parole & je la tiendrai.

Lorsqu'après une heureuse traversée, on aperçoit à son réveil & doré des premiers feux du Soleil, la côte de Terre Sainte ; lorsque surtout, au milieu des rochers noirs où la mer se brise avec fureur,

Jaffa dresse en amphithéâtre ses maisons blanches entourées des jardins les plus beaux de la Palestine, l'imagination se plaît à embellir encore cette terre depuis longtemps objet de ses desirs, & à la saluer Belle, autant qu'elle est Sainte. Impression passagère & qu'un instant suffit pour détruire! Car avant même de descendre dans les bargues qui viennent vous prendre, ces hommes de Jaffa, ces rameurs aux vêtements en lambeaux, aux cris aigus, à la figure ignoble & farouche; & puis à terre ces rues étroites & encombrées, l'odeur nauséabonde qu'exhale cette ville où devrait régner une peste éternelle; causent une déception si grande, que le cœur se serre, & que l'on redit pour la première fois ce mot qu'en Terre-Sainte on répète à chaque pas: Jaffa maudit!.....

Et lorsque du sommet de la montagne la plus voisine, Jérusalem apparaît avec ses tours & ses murs crénelés, avec ses vastes monuments qu'aucune croix ne surmonte, l'émotion qu'on éprouve

est trop grande pour qu'elle puisse se traduire en paroles.

Et lorsque 'on est en ces lieux-mêmes où Notre-Seigneur a souffert, où il est mort, où il a été enseveli, lorsque l'on colle ses lèvres au rocher du Calvaire ou à la pierre du Sépulchre, non! non! aucun esprit ne peut concevoir, aucune voix ne peut exprimer les impressions que ressent un Chrétien.

Emotions profondes & ineffaçables, émotions poignantes & terribles, bien différentes de celles qu'on éprouve à la crèche de Bethléem & au berceau de Nazareth! .....

Lors de notre passage à Paris, monsieur Delannoy, monsieur Watteime & moi, nous avons cherché à voir monsieur Dacher d. Montgascon, monsieur Paudon & monsieur de Bettencourt. Ils étaient absents. Si j'avais connu votre adresse, nous aurions été chez vous, Monsieur, car nous avions à cœur d'éclairer le Comité de Paris sur la

manière dont s'était opéré notre voyage, afin que profitant de l'expérience que nous venions d'acquies il pût rendre plus facile aux pèlerins futurs la route que nous avions si péniblement parcourue.

(Ici j'expose & développe mes utopies, trop longues pour être intéressantes.)



# Notes,

1. Quartier des Lèpreux à Jérusalem 177.
2. Grotte du lait 181.
3. Champ de Booz } près de Bethléem 183.
4. Fruits de David } 185.
5. Course du Démon ou Fantasia 187.
6. Rose de Séricho 191.
7. Femme de Sodome 193.
8. A quoi peuvent servir les feuilles de  
vigne 195.
9. Montagne de Gabaon 197.
10. Mont Hébal & Mont Garizim 199.
11. Gelboé - Plaintes de David sur Saül  
& Jonathas. 205.
12. Elaine d'Esdras. Chant de triomphe  
de Sébora. 209.
13. Fontaine de Marie à Nazareth 215.
14. Légendes sur Jésus enfant. 219.
15. Vue de la Méditerranée 221.

16.	Entrée du capitain-pacha à Alexandrie	223.
17.	Séparation	225.
18.	Abou-el-Marsch et son cheval Antar	229.
19.	Campement	235.
20.	Le qui donne le goût aux figues sèches	241.
21.	Oliviers du Carmel	243.
22.	Grotte de Jérémie près de Jérusalem	245.
23.	Abd-el-Kader en Palestine	249.
24.	Lamentations des Juifs	251.
25.	Enterrement d'un enfant Arabe	259.
26.	Musée Wattinne	263.
27.	Adieux à Jérusalem	267.
28.	Fertilité primitive de la Judée Son état actuel.	271.
29.	Chemin de la Croix.	281.
30.	Nazaréth.	287.
31.	Vallée de Josaphat	293.
32.	Danse du Sabre	299.
33.	Religieux en Orient	305.
34.	Légende Arabe sur l'emplacement de la Mosquée d'Omar	309.

35.	Chemins ordinaires du Liban	313.
36.	Une vallée du Liban	317.
37.	Danse des abeilles	321.
38.	Modin. Les Machabées	329.
39.	Le précipice à Nazareth	337.
40.	Combat d'El. Nakeh. Bataille de Tiberiade	341.
41.		353

## Quartier des lépreux à Jérusalem

Près des couverts Arméniens de Jérusalem, et adossé aux remparts, dans la partie la plus reculée de la ville est le quartier des lépreux. Représentez-vous une étroite enceinte qui renferme quelques misérables cabanes de boue. C'est là que sont parqués loin de la société, comme un troupeau immonde les infortunés atteints de la lèpre.

Nous pénétrons, Georges et moi, dans lesuelles étroites de ce quartier désolé, au grand étonnement de quelques soldats Turcs qui nous y voient entrer. Des chiens maigres et hargneux, frappés du même mal que leurs maîtres nous en disputent l'entrée. Nous voyons de petites huttes de terre d'où sortent des êtres horriblement défigurés qui nous tendent la main, et se leur donne quelques piastres.

Les uns ont la figure & les mains rongées par les ulcères : les diverses articulations de leurs membres tombent successivement sous l'action dissolvante du mal. Nous en voyons qui ont ainsi perdu, non seulement les doigts, mais encore les mains & les pieds & jusqu'aux bras & aux jambes, & qui sont, créatures informes, objet d'honneur pour les infidèles & de pitié pour nous.

La plupart sont même privés de la consolation de se plaindre, car ce mal immonde les rend presque tous muets. Beaucoup sont aveugles. Pauvres créatures qui assistent toutes vivantes à la décomposition de leurs corps & ne peuvent conjurer les ravages du mal.

À les voir dans cet état affreux, on croirait qu'il ne leur reste plus de vie que pour souffrir, & si l'on pénètre dans leur taudis obscuro, si l'on n'est pas arrêté par l'odeur infecte qui s'en exhale & par les hurlements qui s'y font entendre, on voit qu'ils trouvent

encore dans leur chair en pourriture, assez de  
force pour se livrer à la débauche la plus  
infamie.

~~179~~

## Grotte du lait près de Bethléem

Lorsque Joseph prévint par l'Ange, prit la Mère et l'Enfant pour fuir en Egypte au milieu de la nuit et échapper ainsi à la fureur d'Hérode, Marie trembla beaucoup pour son Jésus, et étant sortie de Bethléem, elle entra dans une grotte qui se trouvait sur son chemin, et y épancha son lait, de peur qu'aigri par le saisissement qu'elle venait d'éprouver, il ne fit mal à son divin enfant.

Cette grotte qui vit les premières angoisses de la Mère de Dieu, porte le nom de Grotte du lait, et c'est un lieu de pèlerinage où les jeunes mères Juives, Mahométanes et Chrétiennes, sans distinction de religion, viennent demander à celle qui fut la plus heureuse et la plus infortunée des mères, de bénir et de rendre



## Champ de Booz près de Bethléem

Près de Bethléem, entre le champ des pasteurs et la grotte du lait, est l'antique champ de Booz où s'est passée cette histoire ravissante de Ruth, qui nous révèle avec tant de charme les mœurs simples et naïves de ces temps primitifs. Quelle scène touchante ! C'est la pauvre Noëmi, qui ayant tout perdu, voudrait encore perdre son nom. „ Ne m'appellez plus Noëmi, c'est-à-dire Fleur de beauté, dit-elle à ceux qui la saluent à son retour de la terre étrangère ; appelez-moi Marie, c'est-à-dire Malheureuse, car le Seigneur m'a remplie d'amertume... C'est la tendre et fidèle Ruth qui lui répond avec l'accent de la piété filiale. „ Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon

Dieu, là où vous mourrez, c'est là que je veux  
mourir aussi pour reposer à côté de vous.  
Et la seule grâce que je demande au Ciel, c'est  
que la mort même ne puisse nous séparer.  
C'est le bon & charitable Prosz qui accueille avec  
bonté la jeune étrangère, l'engage à venir glaner  
dans son champ, recommande à ses moissonneurs  
de laisser tomber leurs épis devant elle, & finit  
par l'épouser, lorsqu'il apprend sa conduite  
envers sa belle-mère.

180

## Fonts de David près de Bethléem

Les fonts de Bethléem est un puits creusé dans la pierre. On l'appelle Fonts de David & il en est fait mention dans la bible au 1<sup>er</sup> livre des rois.

Un jour David étant entouré par les Philistins & pressé par une soif ardente : „ Oh ! s'écrie-t-il, qui me donnera à boire de l'eau de ce puits qui est à la porte de Bethléem ! „ Trois de ses guerriers l'ont entendu, ils passent au travers des ennemis & rapportent à leur roi de l'eau qu'ils ont été chercher au péril de leur vie ; mais David rougit du danger qu'il a fait courir à ces hommes généreux : „ Pourquoi je le sang de ces braves ? „ dit-il, & il répand en libations devant le Seigneur cette eau qu'il a tant désirée.

—

## Course du djérid ou fantasia

Si durant nos longues heures de marche, nous rencontrons quelque plaine, les brigands de notre escorte courent devant nous le djérid.

Ils partent comme un trait, s'arrêtent brusquement & reviennent sur nous de toute la vitesse de leurs chevaux, ou bien poussant de grands cris, ils décrivent des orbes autour de nous avec une rapidité étonnante; puis ils se poursuivent, se rapprochent & se fuient dans une course capricieuse & légère en déchargeant leurs armes, & en nous enivrant de l'odeur de la poudre. Ils lancent en l'air leurs longs fusils & les reprennent sans ralentir leur galop; ou bien, arrêtant leurs chevaux, ils impriment à leurs fusils un mouvement de

moulinet très rapide. Nos nègres partent aussi; brandissant leurs lances longues de douze à quinze pieds, ils les envoient avec une justesse étonnante au but éloigné qu'on leur désigne. Ils reprennent sans descendre de cheval leur arme étendue à terre et enlèvent leurs chevaux au galop, en poussant des cris sauvages qui leur sont particuliers. Ils fixent en terre le fer de leur lance, et tenant en main l'extrémité opposée, ils décrivent des voltes rapides; puis, sans cesser leur galop, ils se rapprochent du centre de leur cercle et faisant couler jusqu'au milieu de leur longue lance, la main qui en tenait l'extrémité, ils la retirent du sol, la font tourner au dessus de leur tête et la replantent d'un autre côté pour recommencer les mêmes évolutions.

Lorsque tous ses hommes sont ainsi lancés, Ibrahim (le scheick de l'escorte) tourne au galop autour d'eux et tirant son cimeterre il fait sauter en l'air leurs turbans ou

leurs kaffis, avec autant d'assurance que si son arme était de bois.

La première fois qu'Abraham accomplit devant nous ce prodige d'adresse, Monsieur Trauhler lui dit que son sabre n'avait pas de taillant. Pour toute réponse le scheidik lui fit signe de jeter son mouchoir en l'air, & il le lui trancha d'un coup de sabre.

La

## Rose de Jéricho

Peut-être vous avez entendu parler de la Rose de Jéricho, si célèbre au Moyen-âge, & à la quelle la crédulité populaire a attribué une vertu merveilleuse. Sa forme n'a rien qui rappelle une fleur. C'est une petite plante qui se dessèche & contracte les nombreux rameaux qui la composent. Quand elle est trempée dans l'eau, elle étale ses sépales radialement & s'épanouit comme une fleur au soleil. La botanique si rarement heureuse dans les noms barbares qu'elle donne à nos charmantes fleurs, a admirablement poétisé celle-ci; elle l'a appelée la Résuscitée de Jéricho (*Anastasia hieruntica*) parce qu'au contact de l'eau, elle qui paraissait morte, se dilate & semble revenir à la vie.

Les Arabes disent que Jassi Menem, La mère d'Alpa (Léon),  
faisait un feu sécher son linge sur des roses, & que Dieu  
ordonna à toutes celles qu'avait touchées la main de  
ne jamais se flétrir. Voilà la légende.

Alpa

## Pomme de Sodome

Quant à la pomme de Sodome elle croit depuis les bords de la Mer Morte, jusqu'à Jéricho. C'est un fruit rond, d'une couleur jaune-doré lorsqu'il est complètement mur; l'on dirait une petite orange, & sa vue est très-agréable à l'œil; mais quand on l'ouvre, on n'y trouve que quelques graines noires & un peu de poussière

## A quoi peuvent servir les feuilles de vigne

Dans la montagne qui conduit de Jérusalem à Jéricho, près de l'endroit où se passa l'histoire du bon Samaritain, nous aperçûmes une jeune fille arabe, en proie au plus violent chagrin. Elle avait été enlevée par des Beni-Sakar, & si ces brigands ne l'avaient pas conduite jusque dans leur tribu, c'était uniquement pour ne pas retarder leur course; mais ils l'avaient complètement dépourvue, puis abandonnée dans la montagne. La malheureuse poussait des cris déchirants, & dans son désespoir s'arrachait les cheveux, seul vêtement qui lui restait. À notre approche elle prit la fuite à travers des rochers inaccessibles où nous fîmes peu tentés d'aller la rejoindre.

J.M.

## Montagne de Gaboon

C'est sur la montagne de Gaboon, que nous traversons pour aller de Jerusalem à Jifné, qu'était tristement assise cette pauvre mère, nommée Respha, au près du corps de ses deux fils attachés à la croix par les Gaboonites, en haine de Saül leur père.

Touchant modèle de l'affection maternelle, cette femme resta pendant tout l'été à côté du gibet de ses fils, veilla sur leurs dépouilles & les protégea le jour contre les oiseaux de proie, & la nuit contre les bêtes féroces, jusqu'à ce que David les eût fait enterrer à côté de Saül & de Jonathan.

—  
—

## Mont Hébal & Mont Garizim

Le lendemain de notre arrivée à Naplouse, avant le lever du soleil, nous gravâmes le mont Hébal & le mont Garizim, deux montagnes aux pentes escarpées, dont la nudité contraste avec la végétation & la fraîcheur de la vallée.

Moïse avant de mourir, avait ordonné aux enfants d'Israël quand ils seraient sur la terre promise, d'élever un autel sur le mont Hébal, & d'y renouveler l'alliance avec le Seigneur. Josué, fidèle aux prescriptions de Moïse, conduisit le peuple dans cette contrée. L'autel est dressé; six tribus sont placées sur le mont Garizim & les six autres sur le mont Hébal; l'arche sainte est portée par les prêtres & les Lévités entre les deux montagnes; Josué élevant la voix prononce

les bénédictions réservés à ceux qui seront fidèles à l'alliance du Seigneur :

„ Si tu écoutes, dit-il, O Israël, la voix de Jehovah ton Dieu; toutes les bénédictions viendront sur toi. . . .

„ Tu seras béni dans la ville, tu seras béni dans les champs.

„ Le Seigneur enverra sa bénédiction sur tes enfants & sur tes troupeaux . . . .

„ Il fera trembler tes ennemis devant toi & les dispersera devant toi . . . . .

„ Mais si tu n'obéis pas à la loi de Jehovah, toutes les malédictions fondront sur toi . . .

„ Tu seras maudit dans la ville, tu seras maudit dans les champs . . . .

„ Le Seigneur enverra sa malédiction sur tes enfants & sur tes troupeaux . . . .

„ Il enverra sur toi la peste & la famine . . . .

„ Il te fera tomber dans la misère, & jusqu'à la mort, tu souffriras de la fièvre & du froid, de la chaleur

de la soif.

Le Ciel qui est sur ta tête sera d'airain,  
de la terre que tu foules, de fer.

Sur le lieu de rois, le Seigneur fera pleuvoir  
sur toi une cendre ardente....

Il te fera fuir devant tes ennemis & te dis-  
persera devant toute la terre.

Ton cadavre servira de pâture aux oiseaux  
du Ciel & aux bêtes de la terre; & personne ne sera  
près de lui pour les repousser.....

Le Seigneur égara ton esprit: tes yeux  
ne verront plus.

Tu marcheras au milieu du jour comme un  
aveugle dans les ténèbres. En tout temps tu seras en  
butte à l'oppression, & nulle part tu n'auras de  
vengeur.

Ton épouse te sera enlevée.... Un étranger  
habitera ta maison.....

Les fils & tes filles seront vendus sous tes  
yeux.....

„Un mal dont on ne peut guérir te tiendra de la tête aux pieds.....

„Tu seras la proie & le jouet des peuples aux mains de qui ton Dieu t'aura livré.....

„Un peuple que tu ne connais pas fondra sur toi comme l'aigle & dévorera les fruits de la terre....

„Et de même que le Seigneur aurait mis son plaisir à répandre sur toi ses bénédictions, de même il mettra son plaisir à t'accabler de sa colère...

„Tu seras opprimé & brisé tous les jours de ta vie, & l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre à l'autre.....”

Et de l'Hébal au Garizim les acclamations des tribus se répondaient, & acceptaient tour à tour de la bouche de Josué les promesses & les menaces de Jehovah. Or ces prédictions ne se sont que trop fidèlement accomplies. L'histoire est là qui l'atteste, & tout ce que nous avons vu dans notre pèlerinage le confirme pleinement. L'état actuel de ce peuple dispersé par le souffle de la colère divine

de cette contrée aride & désolée que nous avons parcourue  
apporte une frappante confirmation aux prophétiques  
menaces de Josué. En contemplant ces deux mon-  
tagnes dont nous foulons les sommets dépourvus,  
il nous semble voir la source inépuisable de  
ces malédictions qui depuis tant de siècles pesent  
sur cette terre infortunée; toutes ces montagnes  
incultes & ces vallées stériles que nous avons tra-  
versées dans nos courses, nous répondent que  
les anathèmes tombés de ces hauteurs, n'ont  
reçu que trop leur fatal accomplissement.

—  
—  
—

Gelboé

Plaintes de David sur Saül & Jonathan.

A l'entrée de la plaine d'Esdelon, se trouve la chaîne de Gelboé, dont les mamelons arides semblent frappés de stérilité. C'est là que sont morts Saül & Jonathan & le souvenir des braves d'Israël dont elles ont vu le trépas, & l'éloquente apologie du prophète font planer sur elles le deuil & la tristesse. Avec quel plaisir j'ai relu aux pieds de cette chaîne de Gelboé, le chant funèbre de David sur Saül & sur Jonathan:

„Vois, ô Israël, ceux que la mort a frappés sur tes hauteurs.

„L'élite des guerriers a succombé sur tes montagnes. Comment sont-ils tombés, les braves ?

„ Ne le dis pas dans Geth; ne le dis pas dans  
 les places des Philistins, de peur que les Philistins  
 ne s'en réjouissent; que les filles des incirconcis n'en  
 tressaillent de joie.

„ Montagnes de Gelboé, qu'il ne tombe plus  
 sur vous ni pluie, ni rosée; que vos champs ne  
 soient plus des champs de prémices, parceque là  
 a été faite le bouclier des Héros, le bouclier de  
 Saül, comme si l'huile sainte n'eût pas sacré  
 son front.

„ La flèche de Jonathas s'est enivré du  
 sang des morts, de la vie des guerriers; elle n'est  
 jamais retournée en arrière; l'épée de Saül  
 n'a jamais été tirée en vain.

„ Saül & Jonathas, aimables & beaux  
 pendant leur vie, n'ont pas été séparés après  
 leur mort, eux plus rapides que les aigles, plus  
 forts que les lions.

„ Filles d'Israël, pleurez sur Saül.....

„ Comment sont-ils tombés les forts dans le

combat ? Jonathas, comment est-il tombé ?

„ Je pleure sur toi, O mon frère Jonathas,  
toi que j'aimais comme une mère aime son fils  
unique.

„ Comment sont tombés les héros ? Com-  
ment ont-été brisées leurs armes guerrières ?



XII.

Plaine d'Esarebon

## Chant de triomphe de Débora

Plus loin, sur les bords du torrent de  
Oson qui traverse la plaine, une femme, Débora,  
marche à la tête des enfants d'Israël pour les  
affranchir du joug de Sabin, roi de Chanaan.  
L'ennemi est vaincu & tombe sous le glaive des  
Israélites. Sisara, le chef Chanaanéen s'élance  
de son char & prend la fuite. Il demande  
un asile à Jabel, épouse d'Haaber, le Cineen.  
Tandis qu'il dort dans sa tente, celle-ci lui en-  
fonce un clou dans la tête, & Sisara passe du  
sommeil à la mort.

C'est ici sur le théâtre du combat, qu'il  
faut relire cet admirable cantique de Débora où  
elle célèbre sa victoire. C'est le plus beau  
chant de triomphe, & l'on y sent palpiter l'ardent

patroïstisme de cette femme inspirée :

« Trois, s'entend ; princes, prêtez l'oreille. C'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, qui célébrerai Jéhovah, le Dieu d'Israël.

« Seigneur, lorsque tu es sorti de Sion, lorsque tu t'avancas à travers les champs d'Edon, la terre trembla ; les cieux & les nuées se sont distillés en eau.

« Les montagnes s'écroulèrent devant la face de Jéhovah ; le Sinai devant la face de Jéhovah, le Dieu d'Israël.

« Aux jours de Sangar, fils d'Anath, aux jours de Pabel ; les sentiers étaient mornes, & le voyageur se glissait par des chemins détournés.

« Les forts avaient défailli en Israël ; ils avaient défailli jusqu'à ce que je me fusse levé, jusqu'à ce que je me fusse levé, moi Débora, qui ne suis qu'une femme, & qui suis mère en Israël.

« Le Seigneur a combattu de nouveaux combats ; lui-même il a détruit la puissance des ennemis

comme si quarante mille fils d'Israël s'étaient armés de la hache & du bouclier.....

„ Là où se sont rencontrés les chars, là où a été égorgée l'armée des ennemis, c'est là qu'il faut raconter la justice du Seigneur, & sa clémence envers les guerriers d'Israël.....

„ Lève-toi, lève-toi, Débora, chante un cantique ! Lève-toi, Barack, emmène tes captifs...

„ Le Seigneur a combattu parmi les guerriers...

„ Les chefs d'Isachar étaient avec Débora, ils ont suivi les pas de Barack; avec lui, ils se sont précipités dans la plaine....

„ Les rois sont venus, & ils ont combattu : les rois de Chanaan ont combattu à Hanach, près des eaux de Mageddo, & cependant, ils n'ont point emporté de dépouilles.

„ Le Ciel a combattu contre eux : les étoiles ont combattu contre Sisara.....

„ Le torrent de Pison a roulé leurs

cadavres, le torrent de Cadumim, le torrent de  
Cison .....

„Que la terre de Meroz soit maudite ! Que ses  
habitants soient maudits, parce qu'ils ne sont point  
venus au secours de Jéhovah, & qu'ils n'ont point  
combattu avec les héros !

„Qu'elle soit bénie entre les femmes, Tabet,  
la femme d' Haber le Cinein, elle qui, prenant  
dans sa main gauche un clou, & dans sa droite  
un marteau, perça la tête de Eisara .....

„Et ainsi périrent tous tes ennemis, Jéhovah !  
& que ceux qui t'aiment brillent comme le Soleil,  
dans la splendeur de son lever. „

Cette magnifique poésie est digne de ce beau  
champ de bataille. Les échos de la plaine sem-  
blent redire ces nobles accents, & les montagnes  
répondre à ce cri de victoire.

Le Cison qui avait roulé les cadavres  
des ennemis est aujourd'hui desséché : il est

tari comme la Gloire d'Israel.

Edouard

## Fontaine de Marie à Nazareth.

Au Nord de Nazareth est une charmante source qui porte le nom de Fontaine de Marie. Elle est au pied d'une colline, et s'épanche dans le bassin où elle est recueillie pour couler sous des touffes de grenadiers et de lauriers-roses. C'est là que la Sainte Vierge venait puiser chaque jour, et la dévotion populaire attribue aux eaux de la fontaine une vertu merveilleuse que Reboul a chantée avec une touchante inspiration :

Près de Nazareth, aux bords de la piscine,  
 La Vierge vient laver les langes du Jésus ;  
 Or, une pauvre femme était là, la voisine  
 Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire ?

„ Ce n'était qu'un ruisseau au temps de la misère :  
 „ Le plus petit vicaire n'y trouvait pas à boire.  
 „ Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

„ Les flots semblent crier des Euxins dans leur course,  
 „ Et sous les feux du jour, redoubler de fraîcheur ;  
 „ On dirait que quelque ange a remué leur source...  
 La Vierge répondit : „ Bénissez le Seigneur ! „


„ Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste.  
 „ Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur ;  
 „ Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste...  
 La Vierge répondit : „ Bénissez le Seigneur ! „

„ Et pour mettre le comble à ces choses étranges,  
 „ Mon enfant pâlisait ; il reprend sa couleur  
 „ Depuis que dans ses eaux, je viens laver ses langes...  
 La Vierge répondit : „ Bénissez le Seigneur ! „

„ Toute la Galilée en respire l'allégresse.

. Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?  
 . Les docteurs de la loi y perdent leur sagesse.  
 La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme ;  
 Marie, à ce prodige, avait longtemps rêvé ;  
 Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,  
 Et le temps de son fils n'était point arrivé.



## Légendes sur Jésus enfant.

L'Orient est le pays des légendes, & des in-folios ne pourraient contenir toutes celles qu'on nous a rapportées : il en est pourtant de si fraîches & si folles, que vraies ou non je ne puis résister au désir de les répéter.

Un jour, il avait sept ans, je crois, Jésus jouait avec les enfants de son âge & faisait ainsi qu'eux de petits oiseaux avec de l'argile. Chacun faisait valoir son ouvrage : .. Moi, dit Jésus, je vais commander aux oiseaux que j'ai faits de voler ; — Es-tu donc le fils de Dieu ? lui répondent ses jeunes compagnons, & voilà qu'au signal ces oiseaux agitent leurs ailes & prennent leur essor.

Un autre jour, il rencontre le convoi d'un jeune enfant qui avait succombé à la

morsure d'un serpent. Il lui tend la main, et le  
mort revient à la vie. - C'était, dit la légende,  
Simon le Cyréénien, qui devait l'aider à porter  
sa croix.



XV.

Vue de la Méditerranée )

Un plaisir indicible dans le voyage, c'est lorsque du haut d'une montagne on aperçoit la Méditerranée, la mer de la patrie, scintillant au Soleil ou dormant comme un lac d'azur.

Toutes les fois que nous la découvrons, des hauteurs de Naplouse, du sommet du Sabor & des montagnes du Liban, lorsque nous venons nous y baigner au Carmel & à Beyrouth, nous la saluons d'un cri de joie, nous contemplons avec amour ces flots qui ont baigné nos rivages & qui doivent nous reporter bientôt vers ceux qui nous sont chers.





## Séparation.

Le Capitain-pacha passait tout près de nous, lorsqu'une petite barque nous aborda, portant à son bord une sœur de charité et deux jeunes filles que nous reconnûmes bientôt pour sœurs.

L'aînée qui pouvait avoir dix-neuf ans se rendait à Paris pour entrer dans l'ordre de St. Vincent de Paul. L'autre, âgée de quatorze à quinze ans l'accompagnait jusque sur le bâtiment. L'autre petite, elle embrassait sa sœur et elle pleurait. La novice essuyait les larmes de l'enfant avec un sourire si triste qu'on eût aimé mieux la voir pleurer aussi; elle la serrait contre son cœur avec un tremblement convulsif, et lui montrait le ciel.

Bientôt la jeune sœur dut regagner sa barque : nous partions.

Tandis que le Tourdain (c'est le nom de ce vapeur) bouvoyait lentement au milieu des vaisseaux qui encombraient le port, & des iceils qui en rendent l'entrée si difficile, la petite barque avait gagné le large : c'était de la haute mer que l'aimable enfant qu'elle portait voulait envoyer à sa sœur son dernier baiser. Lorsque nous sortions du port, le léger esquif n'était plus qu'un point à l'horizon. Nous le rejoignîmes bientôt ; nous entendîmes encore une fois les cris de la pauvre enfant, puis elle commença à rester derrière nous. Aussi longtemps que nous fûmes la découvrir, elle agita son mouchoir en signe d'adieu. Enfin elle disparut.

La novice alors voulut rentrer dans sa cabine : sa sœur n'était plus là, elle pouvait pleurer ; mais ses forces épuisées par l'effort qu'elle avait fait pour cacher sa douleur,

venant alors à lui manquer, elle perdit connaissance & roula sur le pont.

J'aidai la sœur de Charité à la porter sur son lit; puis lorsque je l'y eus déposée, je courus m'enfermer dans ma cabine, & je me pris à sangloter.



## XVIII.

## Abou-el-Marsch &amp; son cheval Antar

Mon amour pour les chevaux me fit remarquer dès le premier jour de marche par Ibrahim, le chef de notre escorte, qui me prit en affection, & se plût à me conter les hauts-faits accomplis par les Nedji (chevaux arabes de la plus noble race.)

Mon grand-oncle, Abou-el-Marsch, me dit-il un jour, est éveillé au milieu de la nuit par des éclaireurs qui lui annoncent que la caravane de la Mecque à Damas, campe au qui du Jourdain. Il saute aussitôt à cheval, réunit les guerriers de la tribu, fait vingt-cinq lieues avant le lever du soleil, attaque la caravane, taille son escorte en pièces & chargé de dépouilles, reprend le chemin de sa montagne, lorsqu'une autre tribu, attirée aussi par l'espoir d'un

riche butin, tombe sur les vainqueurs, qui se dispersent de toutes parts. Mon oncle, lui seul, l'épaulé percé d'une balle est renversé de cheval & fait prisonnier. On le lie sur un dromadaire de la tribu victorieuse, regagne son campement à trente lieues de là, dans la plaine de Silo. Le chef vaincu a les pieds & les mains attachés avec des courroies de cuir & est étendu près des tentes.

Pendant la nuit, tenu éveillé par la fièvre de ses blessures & la honte de sa défaite, il entend un hennissement qu'il reconnaît pour celui de son cheval. Sont-il ignorait le sort : „O mon coursier, s'écrie-t-il, que je te dise adieu, & qu'avant d'être vendu comme esclave, je puisse au moins t'embrasser encore, & qu'il se roule jusqu'aux pieds de son cheval qui lèche le sang des blessures de son maître : „Pauvre ami, continue le guerrier, toi aussi tu es captif ! Tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Égypte ! Tu ne feras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume !

Qu'au moins si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne au Douar ; Dis à mes femmes qu'Abou-el-March ne reviendra plus, & lâche la main de mes petits enfants. En disant ces mots le captif a rongé avec les dents les entraves en poil de chameau qui retiennent son cheval auprès des tentes, & l'animal est libre. Il dresse la tête ; son cou se gonfle ; ses yeux brillent comme un feu dans la montagne. ~~La nuit est noire~~, il aspire bruyamment le vent. On dit en lui disant : N'est-ce pas que je suis ton frère ? N'est-ce pas que je suis rapide & libre comme toi ? Et sa queue s'élève & s'abaisse comme le sabre d'un guerrier, & sa crinière divisée bat son cou comme les ailes d'un aigle ; & son hennissement ressemble au clairon des combats ; enfin il se dresse sur les jarrets, il s'élance, il part..... non il s'arrête, il regarde son maître captif & il pleure.

„ Eh ! Quoi ! Semble-t-il lui dire, Eh ! Quoi ! tu veux que je retourne seul dans la tribu afin que les petits enfants me jettent la pierre, que les

femmes se lèvent pour me maudire, & que dans dix mille esclaves, on ne trouve pas un esclave assez dégradé pour l'afflower sur mon dos!... Et son maître lui répond... Oh! Non! Gloire en soit à Dieu, & à Mahomet l'envoyé de Dieu! Le sang qui couvre ta selle dira que je ne suis pas tombé sans combattre & les fers de lance qui ont rougi ton front comme la frange d'un kaffi, diront que tu as rencontré les guerriers... O mon ami, retourne dans la tribu, que ta vue appelle au combat que ta vue excite à la vengeance! Que mon frère, saisissant ta longue crinière, inspire de force, rassemble les guerriers pour délivrer son frère!...

Le cheval entend ces paroles & il reste immobile; mais ses larmes coulent plus abondantes & plus rapides, & roulant le long de ces joues, pareilles aux fruits du caroubier, lorsque'ils mûrissent sous les feux du soleil, tombent sur le noble visage d'Abou-el-Mareh.

Tout à coup, soit que le vent du désert ait apporté jusqu'à lui les émanations des cavales

de la tribu, soit que la vue de son maître captif ait fait germer en lui une grande pensée, le cheval promène sur Abou-el-March ses naseaux plus rouges que le henné, & le saisissant tout-à-coup avec les dents par la ceinture de cuir qui lui entoure les reins, il le soulève de terre trois ou quatre fois, comme pour égarer sa force; puis il s'élance plus rapide que la gazelle qui a vu le lion; il vole à travers le sable de la plaine, il gravit la montagne, il franchit tous les obstacles du chemin; enfin aux premières lueurs de l'aube, il arrive au douar, il dépose son maître sur le sable, à la porte de sa tente, & il meurt.

Il meurt, & toute la tribu l'a pleuré; & les femmes qui lui donnaient dans la main la farine de dourah, & l'abreuvaient de lait de chamelle, lorsqu'écartant avec son cou la toile de la tente, il les saluait au réveil, les femmes ont porté son deuil & on lui a élevé

un monument de pierre comme n'en ont pas les  
 Serviches, car il avait fait plus avec ses actions  
 qu'un saint ne fait avec ses prières.

Et le nom de ce cheval est Antar, qui  
 est le nom d'un héros; et le nom de sa mère  
 est Fatma, qui est le nom de la fille du pro-  
 phète et un nom béni; et elle avait été cinq  
 fois à La Mecque, et c'est à La Mecque qu'  
 Antar avait été conçu. —

—  
 —  
 —

## XIX.

### Campement (A)

Aussitôt que nous arrivons à l'endroit où nous devons camper, on s'occupe des préparatifs du dîner. Comme le plus souvent les campements ont lieu auprès des sources & des fruits, en chaque caravane s'arrête tour à tour pour dresser ses tentes, on a bientôt ramassé la fiente de chameau seule matière que l'on ait au désert, pour faire du feu.

Dans ce campement (c'est le nom de notre cuisinier) dispose ses marmites & prépare le dîner, les Arabes font griller des épis de maïs & délaient la farine d'orge & de Dourah, les montres dressent les tentes, les brigands font leurs chevaux, puis leur remettent immédiate-

ment la selle sur le dos : toute la nuit les pauvres bêtes doivent rester sellées, car il faut toujours être prêt à tout. Lorsque les chevaux sont pansés, on leur donne dans un sac environ six livres d'orge, qui avec la paille brisée qu'ils mangent à la halle au milieu du jour, forment toute leur nourriture.

Avec quelque activité que nous pressions Antonio, le dîner des Arabes est toujours prêt longtemps avant le nôtre. Nos brigands s'assient en rond, à quelques mètres des tentes & des chevaux, autour des vattes écuelles qui contiennent leurs aliments. Avant de porter la nourriture à leurs terres, ils doivent en offrir à leur scheick, & c'est quelque chose de très-curieux que l'adresse avec laquelle Ibrahim reçoit dans la bouche comme pourrait le faire un chien, la boulette de pilau ou de bouillie de Dourak, ou le morceau de pastèque ou de banane, ou la datté, que lui lance tour à tour chacun de ses hommes. C'est ainsi quelque chose de très-drole que de voir

S'écarter sur la figure du schiack la boulette lancée par une main maladroite; mais cela n'arrive pas souvent.

Quoique nos Arabes ne mangent que de la main droite & ne puissent se servir que de cette main pour toucher ou préparer leurs aliments, ils ne sont cependant pas longs à prendre leurs repas & ils ont souvent fini avant que nous puissions commencer.

Notre dîner se compose le plus souvent de pilau de riz (espèce de bouillie), de coqs que notre cuisinier a du trouver pendant la marche, & qu'il fait cuire avec une partie des plumes; de boue ou de chameau, selon qu'on en rencontre. Le boue exhale une odeur impossible qu'on sent à plusieurs portées de fusil. Le chameau est très-fade au goût, & comme nous ne mangeons jamais que celui que des chagrins d'amour ou toute autre cause semblable ont fait mourir ou forcé d'abattre, la chair en est toujours très-coriace: on croirait mâcher de la corde. Des pastèques, des bananes, des

Sattes, des cactus, des figues, des cédrats & des grenades, lorsque 'on peut s'en procurer, complètent le repas.


Le dîner fini on place les sentinelles, puis chacun se roulant de son mieux dans tel ou tel coin de la tente se livre au sommeil, qui pour moi ne tarde jamais à venir.

Toute la nuit les chacals rudent autour des tentes en poussant des aboiements lugubres. La première garde que j'ai montée, j'en ai tué un d'un coup de pistolet; mais cet animal n'étant pas redoutable, il a été convenu depuis que les sentinelles se contenteraient de les chasser à coups de pierre pour ne pas donner inutilement l'alarme. A dix heures trois gazelles poursuivies par d'autres animaux traversèrent les tentes. C'était la seconde fois que j'en voyais, j'ai quitté à réveiller tout le monde, je les aurais tirés si je les avais vues en temps.

C'est une rude corvée que de monter une garde après une journée de fatigues. Cepen-

d'autrj'en montais presque toutes les nuits; moins  
 peut-être par obligation pour ceux qui me deman-  
 daient de les remplacer que par amour-propre,  
 & pour pouvoir dire : "Le pauvre petit, comme  
 vous l'appeliez avant le départ de Paris, ce  
 pauvre petit qui ne pouvait pas, disiez-vous, aller  
 jusqu'à Marseille en chemin de fer, c'est pour-  
 tant lui qui monte votre garde; c'est lui qui  
 veille à votre place pendant que vous dormez!"  
 Et cette pensée me donnait du courage.

Le matin, on réveille tout le monde environ  
 trois quarts d'heure avant le départ, on roule les  
 tentes & on les attache sur le dos des chameaux &  
 des mulets, puis on prend le café & on se remet  
 en marche.



## XX.

Le qui donne le goût aux figues sèches.

Étant un jour avec Georgis dans le bazar de Jérusalem, je m'informai où je pourrais trouver des figues sèches. On m'indiqua un marchand à l'étalage duquel je n'en vis pas. Et me demandais pourquoi notre homme, exposant ses autres produits, tenait cachés ceux-là, lorsqu'écartant le malchais en poil de chameau qui le couvrait, j'plongeant la main sous les aisselles, il en retira d'énormes chapelets de figues enfilées les unes après les autres, qu'il comptait dans sa tueur.

J'achetai un de ces chapelets, j'Estève s'en régala beaucoup. Il trouvait à ces figues une saveur particulière dont il était loin de soupçonner la cause. Sitôt que je la lui eus dite il n'y eut plus moyen de lui en faire goûter, quelque bonne et quelque délicieuse qu'elles lui eussent paru d'abord.

## Oliviers du Mont-Carmel.

À la pied du Carmel, en descendant vers Caïpha, on rencontre de magnifiques oliviers. Leurs troncs sont tellement forts & supérieurs à ceux que l'on voit d'ordinaire que les religieux du Carmel ne craignent pas de les faire remonter aux prophètes qui habitaient la montagne au temps d'Elie.

Un de ces oliviers est fendu depuis un pied environ au dessus du sol, jusqu'à la hauteur des branches & l'on y passerait facilement à pied. Pour moi, je voulus y passer à cheval & je réussis, ne jugeant pas que je payais trop cher en m'abîmant les genoux & la figure le plaisir de pouvoir dire que j'avais traversé un arbre à cheval.

XXII.

Grotte de Jérémie (près Jérusalem,

Au nord de Jérusalem, en face de la porte de Damas, s'élève la hauteur de Bézetha, sur laquelle Godefrid de Bouillon dressa ses tentes.

Dans le flanc de cette colline est une cavité haute et profonde s'enfonçant dans une immense roche abrupte. C'est la grotte de Jérémie. Elle a quelque chose de triste et de sombre comme les lamentations du prophète. C'est là qu'il faut relire ces chants de la douleur au lieu même où ils ont été composés. Du fond de la grotte, Jérémie voyait Jérusalem renversée, son temple devenu la proie des flammes, ses habitants chargés de fers et chassés par le vainqueur, comme un vil troupeau, vers des contrées lointaines, s'il faisait entendre ces accents plaintifs

qui sont restés comme le cri le plus sublime & le plus touchant de la douleur. Assis sur le rocher de la grotte j'ouvre le livre des lamentations & je lis ces paroles du prophète :

Comment cette ville pleine de peuple est-elle maintenant solitaire ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve, la reine des provinces est assujettie au tribut.....

Le Seigneur a renversé tout ce qu'il y avait de beau dans Jacob, & rien n'a été épargné. Il a détourné dans sa fureur les remparts de la ville de Juda, & les a dispersés à terre.....

Il a brisé dans le transport de sa fureur toute la force d'Israël & il a allumé dans Jacob un feu dévorant dont la flamme a couru de toutes parts.....

„ Il a tendu son arc comme un ennemi & il a tué tout ce qu'il y avait de beau dans la tente de la fille de Sion. il a répandu sa colère comme un feu.....

« Les enfants & les vieillards sont étendus morts sur la terre le long des rues ; les vierges & les jeunes hommes ont été égorgés .... »

« Et qui vous comparerais-je, O fille de Jérusalem ? Et qui dirai-je que vous ressemblez ? Où trouverai-je quelque chose d'égal à vos maux, & comment vous consolerais-je, O vierge fille de Sion ? Le débordement de vos maux est semblable à une mer ..... »

Jérusalem présente toujours le même aspect de deuil & de désolation. Elle est toujours triste & solitaire : la maîtresse des nations est semblable à une veuve affligée ; la reine des provinces est tributaire de l'étranger. On cherche vainement quelques vestiges de sa splendeur passée, & la pauvre Sion, déconsommée de sa gloire, tristement assise entre les sépultures vides des rois & les tombeaux brisés de la vallée de Josaphat, redit encore au pèlerin : « O vous qui passez par cette voie, regardez, & voyez, s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Th. P.

## XXIII

### Abd-el-Kader en Palestine

Pendant les derniers jours que nous passâmes à Jérusalem, on y annonça l'arrivée d'Abd-el-Kader. Plusieurs de nous se portèrent au devant de lui, espérant voir le chef intrépide qui nous avait si vaillamment combattus en Algérie, le gracieux cavalier dont la réputation avait traversé le désert et le précédait depuis La Mecque - Mais lorsque nous le rencontrâmes l'émir était étendu sur un dromadaire. Atteint depuis quelques jours d'une forte fièvre, il avait demandé au Coran la guérison de sa maladie, y avait vu qu'une coupe à la jambe était un remède infailible, et croyant sincère, n'avait pas hésité sur la parole du prophète, à l'ouvrir la cuisse au dessus du genou. Une fièvre plus forte s'en était

Suivie, & ses jours étaient sérieusement compromis.

Un mois plus tard nous eûmes occasion de le rencontrer près de Cherbourg.

Abd-el Kader est de petite taille. Il a de grands yeux, un nez d'aigle, des lèvres fines & une barbe très-noire. L'ensemble de sa personne est plein de grâce & de majesté, & l'étonnante facilité avec laquelle il manie son cheval, suffirait seule, indépendamment de ses qualités guerrières, à expliquer le merveilleux prestige dont les tribus ont entouré son nom.

Abd-el Kader

## XXIV.

### Lamentations des Juifs,

Le quartier des Juifs à Jérusalem s'étend entre l'ancien Temple, le quartier des lépreux, le Mont Sion & le bazar. Il renferme environ sept mille habitants. Presque tous étrangers, ils viennent vendre leur vieillisse, & demander à Jérusalem un asile, & à la vallée de Josaphat un tombeau pour y dormir à côté de leurs pères. Il est aisé de les reconnaître au type de leur figure & à l'étrangeté de leurs costumes. Les hommes sont vêtus de longues robes & ont la tête couverte d'un bonnet de fourrure; d'autres portent un turban bariolé. L'habillement des femmes diffère peu de celui des chrétiennes, et comme celles-ci, elles ont la figure découverte; mais on les distingue facilement à l'étrange expression de leur physionomie.

On ne peut se faire une idée de l'avilissement de ce malheureux peuple & des humiliations de toutes sortes, auxquelles se soumettent les Arabes. Aux yeux des Musulmans le Chrétien est un chien; mais le Juif est un être tellement dégradé que s'il veut se convertir à la religion du prophète, il faut d'abord qu'il se fasse chrétien & reçoive le baptême. La plus grande injure qu'on puisse faire en Orient, c'est de vous appeler Juif. Rien n'est plus fort que cette expression: 'Juif' fils de Juif! -; ce n'est peut-être celle de 'Templier'. Au dire des Arabes, il n'y a de pire que Satan que la Juive & le Templier.

Chaque Vendredi dans l'après-Midi, cette population dégradée se réunit dans une espèce de place rectangulaire située contre un des murs qui ferment le parvis du temple, & dont les énormes blocs de pierre, remontent évidemment à l'époque hébraïque. Les hommes

Reboute le front & les mains appuyés contre ces  
antiques constructions qui leur rappellent l'an-  
cienne splendeur de Jérusalem, & les femmes  
tenant sur leurs genoux leurs têtes placées dans  
leurs mains, poussent des cris lamentables &  
répètent les paroles de Jérémie :

Seigneur, considérez, que je suis dans l'af-  
fliction ; mes entrailles se sont émues, mon cœur  
est renversé en moi-même parce que je suis rempli  
d'amertume .....

Tous mes ennemis ont appris mon mal-  
heur & ils se réjouissent de ce que vous m'avez  
réduit en cet état ; mais quand sera venu le  
jour où vous devez me consoler, ils deviendront  
semblables à moi...

Que tout le mal qu'ils ont commis &  
présente devant vous ; traitez-les comme une vigne  
qu'on vendange ; comme vous m'avez traité à cause  
de mes iniquités, car mes soupirs se sont élevés sans cesse  
& mon cœur est accablé de douleurs !

„ Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est  
arrivé; considérez & regardez, l'opprobre où nous  
sommes.

„ Notre héritage est passé à ceux d'un autre  
pays, & notre maison à des étrangers.

„ Nous sommes devenus comme des orphelins  
qui n'ont plus de pères. Nos mères sont comme  
des femmes veuves.

„ Nous avons acheté à prix d'argent l'eau  
que nous avons bu, nous avons passé le bois que  
nous avons brûlé.

„ On nous a entraînés les chaînes au cou,  
sans donner de repos à ceux qui étaient las.

„ Nous avons tendu la main à l'Égypte  
& aux Assyriens, pour avoir de quoi nous rassas-  
sier de pain.

„ Nos pères ont péché & ils ne sont plus  
& c'est nous qui sommes punis pour leurs iniquités.

„ Des esclaves nous ont été donnés, sans qu'il  
se trouvât personne pour nous racheter d'entre

leurs mains.

„ Nous allons chercher du pain pour nous dans le désert, au travers des chaînes de fer et du feu de notre vie.

„ Notre feu s'est brulé et s'est noirci comme un fer au milieu des tourments de la faim.

„ Ils ont humilié les femmes dans Sion et les vierges dans les villes de Juda.

„ Ils ont heurté les princes de leurs propres mains, ils n'ont point respecté le visage des vieillards.....

„ La joie de notre cœur est éteinte, nos concerts sont changés en lamentations.

„ La couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous parce que nous avons péché!

„ C'est pourquoi notre cœur est devenu triste: nos yeux ont été couverts de limbes:

„ Parce que le mont de Sion a été bouleversé et que les chacals y courent en liberté.

„ Mais vous, Seigneur, vous demeurez éternel:

nellement, votre trône subsistera sans la suite de siècles.

„ Pourquoi nous oublierez-vous pour jamais, pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours ?

„ Convertissez-nous à vous, Seigneur, & nous nous convertirons ; renouvez nos jours comme ils étaient au commencement ;

„ Puisqu'il semble que vous nous avez rejetés pour jamais & que votre colère contre nous soit sans bornes ;

— Lorsque l'on entend les gémissements & les sanglots de ce malheureux peuple & qu'on voit couler ses larmes, lorsque surtout on répète avec lui les lugubres accents du prophète, on sent son cœur se briser.

N'est-ce pas un spectacle touchant que celui de ces restes d'Israël proscrits & dispersés par toute la terre mais toujours fidèles aux souvenirs de l'antique Sion, s'y réunissant dans leur vieillesse, venant pleurer



## XXV.

### Enterrement d'un enfant Arabe

Lorsque j'étais avec Hanna (un de nos drogmans) dans le cimetière musulman de Bethléem, nous fûmes témoins de l'enterrement d'un enfant.

Le cadavre était enveloppé dans un linceul blanc & étendu par terre la face découverte. Des hommes, femmes & vieux, étaient assis en cercle autour de lui. Au milieu du cercle un imam était debout, entouré de plusieurs femmes, qui criaient d'une voix lamentable :

„ Où est-il ? Où est-il ? On dit qu'il est mort. „

D'autres femmes répondaient :

„ Il n'est pas mort ! Il n'est pas mort !

Il est chez Dieu ! „

Et la mère était là, agenouillée près de son fils, qui embrassait le cadavre & l'étreignait en silence. C'était une jeune femme, belle encore, & plus fraîche que ne le sont l'ordinaire les Musulmanes devenues mères.

Elle n'était pas voilée; elle avait la poitrine découverte, & toutes les fois qu'elle se baissait vers son enfant pour l'embrasser ou pour lui dire à l'oreille un dernier mot d'adieu, ses deux seins nus tombaient à terre & labouraient le sable.

Lorsqu'on fut pour descendre le petit cadavre dans la fosse, les autres femmes eurent entrainer la pauvre mère presque par force. Elle appelait son fils en sanglotant. Le prêtre s'irritait de ses cris & lui disait:

„ Vos plaintes sont en fief; la mort est un tribut qui frappe toutes les têtes. Dieu seul est éternel.“

Quand la malheureuse mère se fut retirée,

quatre jeunes gens, tenant le linceul, chacun par un coin, descendirent le corps dans la fosse, la figure tournée vers La Meque. L'imam cria d'une voix forte :

"Gloire au Dieu qui fait vivre & qui fait mourir. Gloire au Dieu qui ressuscite les morts! Louange à Mahomet son prophète. -

Mon Dieu, l'enfant de notre ami est allé chez vous, nous venons vous prier pour lui. Accordez-lui votre miséricorde ... "

La prière finie, on lui fit retomber le linceul, on refeta la terre sur le cadavre & tout le monde se retira avec un calme & une décence, que nous sommes loin de rencontrer dans nos enterrements d'Europe.

Toussaint

XXVI.

## Musée Wallimé,

J'ai dit quelque part dans mes lettres que Monsieur Wallimé ramassait les pierres dans chacun des lieux célèbres, ou sur chacun des montagnes que nous traversions. Il était ainsi arrivé à en avoir cinquante-trois kilogs. Il avait également de l'eau d'un grand nombre de fontaines dont il est fait mention dans la bible. La collection, renfermée dans deux caisses de bois, était placée sur le dos d'un mulet qui nous suivait partout.

Or voici ce qui arriva. Le dernier soir du voyage, à peu de distance de Beyrouth, nous passâmes à gué un torrent, appelé, je crois, Naher Beyrouth. L'eau était peu profonde, on n'atteignait qu'à peine le ventre de nos

chevaux ; mais pour y parvenir il fallait descendre une pente assez raide. Vers le bas s'élevait un reste de pont très-élancé, ouvrage des Romains, jeté d'une montagne à l'autre sur le lit encaissé du torrent. Le mulet chargé de brasse Watlinne jugea le passage meilleur comme il était plus court, & s'y engagea. Le pont était bien vieux, puisqu'il remontait aux Romains & en bien mauvais état puisque nous jugeons prudent de faire un assez long détour plutôt que d'y passer. Lorsque il fut au milieu du pont, notre mulet fit rouler avec les pieds plusieurs pierres qui vinrent tomber dans le torrent. L'intelligent animal se pencha pour les suivre des yeux, & entraîné par sa charge, tomba lui-même d'une hauteur d'environ six mètres.

Renversé sur ses caisses il agitait convulsivement les jambes au-dessus de l'eau comme pour demander du secours. Farach

Et quelques montres se mirent à l'eau, coupèrent les sangs du liat qui le retenait captif, et le tirèrent hors du torrent. Pauvre mulet! Il faisait mal à voir. Le sang lui ruisselait depuis le garrot jusqu'à la croupe. On le croyait perdu.

Lorsqu'on lui eut donné les premiers soins, on s'occupa de repêcher sa charge. Bien qu'un peu brisées par la chute, les caisses ne s'étaient point ouvertes, et M. Wat-  
tome put encore se bercer de l'espoir de retrouver sa collection intacte; mais lorsqu'il put l'examiner, en arrivant à Berprouth, pas une des fioles qui contenaient l'eau des diverses sources, n'avait gardé son précieux dépôt, et ses pierres ne portaient plus l'indication des lieux où elles avaient été ramassées.

J. M.

## Adieux à Jérusalem

Lorsqu'après avoir quitté Jérusalem, nous arrivons au sommet de la hauteur de Sapha, nous nous arrêtons, & nous jetons un dernier regard sur la Ville sainte, qui va disparaître à jamais pour nous.

Jérusalem se dévoile devant nous avec ses murs crénelés, couronnant le zénith du ciel, ses tours, ses dômes, ses maisons, ses minarets & ses coupôles qui étincellent au soleil. Elle est encore belle & triste, & présente toujours ce même caractère de grandeur & de majesté qui fait : on dirait que la gloire du Seigneur a brillé de nouveau sur son front découronné.

Nous l'avons saluée à notre arrivée par une prière. En la quittant, nous mettons pied à

terre, & nous chantons comme les Juifs captifs, le  
cantique de l'exil :

„ Nous nous sommes assis sur les fleuves  
de Babylone, & là nous avons pleuré en nous  
souvenant de Sion.

„ Nous avons suspendu nos instruments de  
musique, aux saules qui sont au milieu de la  
contrée.

„ Parce que ceux qui nous avaient emmenés  
captifs, nous demandaient de leur chanter des  
cantiques ;

„ Ceux qui nous avaient enlevés nous  
disaient : Chantez-nous quelque un des cantiques  
de Sion :

„ Comment chanteront-nous le cantique  
du Seigneur sur une terre étrangère ?

„ Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma  
droite soit mise en oubli !

„ Que ma langue s'attache à mon palais  
si je ne me souviens pas de toi !

„ Si je ne me propose pas Jérusalem, comme  
le principal sujet de ma joie,

„ Souvenez-vous, Seigneur, aux jours de Jérusa-  
lem, des fils d'Edom qui disent : Détruisez-la,  
détruisez-la jusque dans les fondements !

„ Malheur à toi, fille de Babylone ! Bienheu-  
reux celui qui te rendra tout le mal que tu  
nous as fait !

„ Bienheureux celui qui prendra tes pe-  
tits enfants & leur brisera la tête contre la  
pierre ! ” —

## XXVIII.

### Fertilité primitive de la Judée Son état actuel

Il y a des voyageurs qui en parcourant cette contrée aride, stérile & désolée, se sont demandé si c'étoit bien là cette terre dont les écrivains sacrés nous vantent la fertilité merveilleuse, & ils ont opposé son état actuel comme un contraste au langage des saintes écritures. D'autres ont uniquement attribué cette stérilité au sol & à l'inscurie ou gouvernement & à l'inaction des habitants. Ils n'ont point voulu y reconnaître l'accomplissement éclatant & palpable des prophéties. Et pourtant les témoignages ne manquent pas pour attester l'ancienne fertilité de la Palestine & montrer, à l'appui des livres saints, la véritable cause de sa désolation actuelle.

La Bible parle souvent de l'étonnante fertilité de la Judée, de cette terre où, suivant l'expression des écrivains sacrés, on voyait couler le lait & le miel,

" L'Éternel, votre Dieu -- dit Moïse au peuple d'Israël -- vous introduira dans une terre excellente, dans une terre de sources & de ruisseaux qui jaillissent des montagnes dans les plaines;

" Dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues, & de grenades; dans une terre d'huile & de miel; "

" Vous y mangerez, votre pain sans l'éprouver. Les disettes & vous ne manquerez de rien .....

" Et vous mangerez, & vous serez rassasiés, & vous bénirez l'Éternel, votre Dieu, de vous avoir donné une terre si excellente. -- "

La Judée produisait autrefois en abondance tous ces fruits que Moïse promet à son peuple. Elle fournissait une grande

quantité de froment au roi de Tyrs. L'orge servait alors, comme aujourd'hui à la nourriture des chevaux. Cette contrée était célèbre par la culture de la vigne. Les vignobles d'Engaddi sont renommés dans nos livres saints. L'olivier couvrait autrefois tous les coteaux de la Palestine. Les Juifs exportaient beaucoup d'huiles en Egypte & en Phénicie. Le palmier était autrefois un des plus beaux ornements de la Judée, & il en existait des forêts magnifiques. Le grenadier était fort commun, comme l'indique le nom de *Memnon* (grenadi), qui portaient plusieurs lieux de la Palestine. Ces productions prouvent la fertilité primitive du sol.

Le témoignage des auteurs profanes vient confirmer celui de nos livres saints. Tacite, Justin & Josephus nous montrent cette contrée comme très fertile, & louent sa beauté. Le tableau que trace Plin l'Ancien de la

végétation luxuriante de la Palestine, surtout le long des rives du Jourdain, concorde parfaitement avec leur témoignage : „ Si, dit-il, croit le baumier qui dédaigne de naître ailleurs & la liqueur qui en distille est préférée à tous les parfums : La Judée est le seul pays du monde au quel la nature l'ait accordé. „

Or qu'est devenue cette terre autrefois si riche & si fertile ? Elle languit aujourdhui sans culture & frappe tous les voyageurs par sa nudité & son aspect désolé. Les montagnes ont été dépeuplées, les belles forêts qui les couronnaient, elles montrent de toutes parts leurs roches nues & arides. Leurs flancs sont ravins par les abondantes pluies de l'hiver ; la terre végétale a été emportée par les eaux. Les vastes plaines qui s'étendent le long de la Méditerranée & sur les deux rives du Jourdain sont incultes, les sources ont tari, les rosées ne sont plus si abondantes

de la température pendant l'été est devenue plus brûlante à la suite du déboisement des montagnes. Le palmier devient rare ; on a peine à retrouver le célèbre baumier qui faisait la richesse de Jéricho. On rencontre bien de vignobles ; les champs sont abandonnés ; les pâturages les bergers sont en deuil, dit le prophète Amos, le berger de Théma & les pasteurs qui font paître leurs troupeaux sur les collines arides, ne font plus entendre de chants joyeux ;

Il existe bien encore quelques jardins, comme ceux de Taffa &c. Jours condurés ; quelques rares vallées, comme celle de Naplouse, qui produisent d'abondantes récoltes ; quelques champs qui se couvrent de superbes moissons : mais ce sont comme des oasis dans cette contrée déserte ; ils ne servent qu'à montrer quelle était la fertilité primitive du sol. Les villes sont dépeuplées ; les villages ne présentent qu'un amas de misérables chaumières, & le vin

vivaient autrefois six millions d'habitants on en compte à peine aujourd'hui trois cent mille.

Un voyageur célèbre, qui a visité avec moi l'actuelle Palestine, - l'olney -, nous en montra le sol aride, pierreux, privé d'eau, dépeuplé; couvert de ruines & sans culture. Quand il voit Jérusalem, au milieu d'un territoire plus aride & plus rocailleux, entourée de ravines & de hauteurs difficiles, remplie de débris, il se demande si c'est bien là cette métropole célèbre qui lutta jadis contre les empires les plus puissants, & lança un instant ses efforts contre Rome même.

„ Si l'ai parcourue, ajouta-t-il, cette terre ravagée, j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de événements, & j'en ai vu de l'abandon & de la solitude. J'ai cherché les anciens peuples & leurs ouvrages, & je n'en ai vu que la place, harpillée à

cille que le pied du passant, - laisse sur la route.  
 Les temples se sont écroulés, les palais  
 sont renversés, les ports sont comblés, les villes  
 sont détruites, & la terre, sans habitants,  
 n'est plus qu'un lieu désolé de sépultures.  
 Grand Dieu ! d'où viennent ces si funestes ré-  
 volutions ? Par quels motifs la fortune de  
 ces contrées a-t-elle changé ? Pourquoi tant  
 de villes sont-elles détruites ?

Si Volney, au milieu de ses ruines, avait  
 ouvert la Bible, il y aurait trouvé la véri-  
 table cause de la dévotion qui frappe sur ces  
 lieux, & qui est un mystère pour la raison.  
 Il aurait vu dans le Deutéronome ces malé-  
 dictions que Josué annonça à Israël, s'il  
 devenait infidèle à la loi de Dieu, & il  
 aurait reconnu qu'elles s'étaient accomplies  
 avec une vérité bien terrible. Il aurait vu  
 dans le prophète Haï :

« Votre terre est une solitude, vos villes,

font le proie des flammes ; les étrangers sous  
vos yeux dévorent votre patrie ; elle est  
comme une contrée dévastée par l'ennemi.

Il aurait entendu cette parole de Jérémie :

« Voici ce que dit le Seigneur : ma fureur  
et mon indignation se sont répandues sur ce lieu,  
sur les hommes, sur les animaux, sur les arbres  
des champs et sur les fruits de la terre ;

qu'on ne demande donc plus pourquoi  
ces villes sont détruites et ces champs incultes.  
La réponse est à chaque page des livres saints.  
Toute autre explication, en dehors de la Bible,  
est incomplète et ne peut rendre raison de  
l'état actuel de la Palestine. Pour tout voya-  
geur qui parcourt la Terre-Sainte avec bonne  
foi, sans être aveuglé par une incrédule et  
systématique l'aspect triste et misérable de  
cette contrée a porté une éclatante confirma-  
tion à la vérité de nos saintes écritures.  
Ces montagnes déshabités, et ces plaines incultes

lui disent assez comment s'accomplissent les prophéties. Volney, le voyageur sceptique n'a trouvé d'autre cause à cette stérilité de la Palestine, que l'incurie ou la rapacité des peuples. il n'a pas su lire sur cette terre déshabillée l'empreinte visible des malédictions du Ciel. Chateaubriand, le pèlerin écrivain, qui l'a visité la Bible à la main, y a reconnu sans peine la preuve d'un peuple réprouvé par le passage de la colère divine.

—  
 —  
 —

## XXIX.

### Chemin de la Croix,

De palais de Pilate on commence la voie douloureuse ou chemin de la Croix, jusqu'au Calvaire, on compte environ sept cent soixante pas. En voici les différentes stations.

La première station commence au lieu appelé Titusrotos. C'était la galerie ou haut de la quelle Pilate prononça contre le sauveur la sentence de mort. Le lieu, allouant fait au prétoire, est aujourd'hui renfermé dans les casernes turques qui occupent l'emplacement du palais de Pilate.

La seconde station est à l'endroit où Jésus fut chargé de sa croix. C'était dans la cour du prétoire, un peu avant l'arcade de l'Écclésiaste, environ à cent-quinze pas de la première

-Station.

à cent soixante-troize pas de l'arcade, à l'angle de la rue qui descend en pente, est la place où le Sauveur tomba pour la première fois. (C'est la troisième station). Elle est indiquée par une colonne de granit conchoidal en mur.

Quarante-huit pas plus loin, en tournant à gauche, dans la rue qui vient de la porte de Damai, on trouve le lieu où la sainte Vierge voulant voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage à l'entrée d'une rue transversale, et tomba demi-morte. C'est la quatrième station.

La cinquième station est à vingt-trois pas environ de la précédente à l'entrée d'une rue assez rapide. Une entaille creusée dans le mur, indique l'endroit où Simon le Cyrenéen fut contraint de porter la croix avec Jésus.

Jusqu'à la sixième station, où J<sup>h</sup> l'évangelique effuya la sainte face on compte cent quatre pas.

Environ dix huit pas plus loin est le lieu où Jésus tomba pour la troisième fois. C'est la septième station.

Nous voici à la porte juécienne, dont nous retrouvons encore quelques vestiges. Le Seigneur s'y arrêta pour consoler les filles de Jérusalem. C'est la huitième station, à quarante-neuf pas de là, précédente.

Après la porte juécienne le chemin prenait à gauche. Des constructions élevées sur ce point interceptant le passage, il faut faire un long détour (environ quatre cents pas) pour arriver à la neuvième station, indiquée par une colonne renversée. C'est le lieu de la troisième chute de Jésus-Christ. En supposant encore existant la rue que l'Évangéliste a traversée, la distance qui sépare cette station de la

283  
présente. Il est à environ soixante six pas.

Les cinq dernières stations sont ~~enfermées~~  
dans l'Église du Saint Sépulchre, qui renferme  
le lieu où le Sauveur fut dépouillé de ses  
vêtements & abrenni le fiel, celui où il fut  
attaché à la croix, le calvaire où il expira  
& le tombeau où il fut déposé. Toutes  
ces stations sont à environ cent pas de la  
neuvième.

Ces lieux qui tiennent la passion dans l'Évan-  
gile, dit Chalcabrian, sont si près l'un  
de l'autre & d'une admiration profonde,  
qu'il est ce que c'est de suivre les scènes au  
pied de la montagne du Sion, à la vue  
du temple & dans les murs mêmes de Jérusalem.

C'est ainsi que nous, pèlerins, nous  
avons parcouru la voie couronnée.  
Nous nous sommes agenouillés sur sa sainte  
terre, dans cette souffrance où s'exprima

Le fils d'un Dieu ; nous avons collé nos lettres sur  
 chaque pierre qui rappelait un souvenir. Et nous  
 avons été heureux de donner ce témoignage public  
 de notre foi à la face des <sup>seigneurs</sup> seigneurs et des <sup>seigneurs</sup> seigneurs  
 manant.

—————  
 H.

XXX.

Sazarcelle

Une des plus belles pages de Voyage en Orient de Lamartine, une de celles que je relis encore avec plaisir, c'est celle où, parlant de Nazareth, il s'inspire de la foi de ses jeunes années d'éit :

C'était là, sous ce morceau de Ciel bleu, au fond de cette vallée étroite & sombre, à l'ombre de cette petite colline, dont les rochers semblaient encore tendus au trepidement de joie qu'elles éprouveront en enfantant & en portant le Verbe enfant, au trepidement de douleur qu'elles ressentiront en ensevelissant le Verbe mort; c'était là le point fatal & sacré du globe, que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire

descendre sur la terre sa rivale. Sa justice & son  
 amour incarnés dans un Enfant Dieu; c'était  
 là que le souffle divin était descendu à son  
 heure sur une jeune charnelle, seigneur de  
 l'humble travail, de la simplicité d'esprit  
 & de l'infirmité; c'était là qu'il avait aimé  
 dans le sein d'une Vierge innocente & pure  
 quelque chose de doux, de tendre & de misé-  
 ricordieux comme elle, de souffrant, de patient,  
 de gémissant comme l'homme; de souffrant de  
 surnaturel, de sur & de fort comme un Dieu.  
 c'était là que le Dieu-Homme avait passé  
 par notre ignorance, notre faiblesse, par le  
 travail & nos misères, par les années  
 obscures de sa vie cachée, & qu'il avait eu  
 que que sorte exercé sa vie & pratiqué sa  
 terre, avant de s'enseigner par sa parole  
 les hommes par ses miracles, & de la régé-  
 nérer par sa mort.

Nazareth qui vit ce grand événement

est la seule vraie ville de Terre Sainte. Ses femmes  
sont plus belles qu'en aucun autre endroit de  
Palestine. Leur visage n'est point marqué  
par le voile hideux des musulmans, ni leur  
taille enveloppée dans le vaste jupon des  
chrétiennes de Jérusalem. Leur robe consiste  
d'habitude, aux couleurs vives de la terre, à être  
voile ou larges pantalons serrés à la cheville  
de soieries et de tulle en maroquin rouge.  
Leurs bras nus, chargés jusqu'à l'épaule de  
bracelets en verre ou en argent laissent flotter  
de longues manches serrées au haut, larges en  
bas. Leur coiffure se compose d'un bonnet  
d'ouï s'élevant en angles, de colonnettes d'ar-  
gent et d'une bande d'étoffe qui vient, en se  
détachant, se rattacher à la ceinture. Leurs  
cheveux descendent en longues tresses d'encadrant  
merveilleusement leurs visages d'un noir luisant.  
Ajoutez à ces tresses des pièces d'argent et des  
rubans, donnez à leurs angles le rif incarnat ou

humé, à leurs lèvres & aux coins de leur bouche  
 de légers tatouages de corail (d'un bleu foncé)  
 voilà les Nazariennes. Elles sont sveltes &  
 ont de grands yeux noirs qui reluisent douce-  
 ment sous des sourcils d'un arc irrécusable.  
 Il y a dans leur profil, dans leur nez  
 droit, dans cette physionomie épanouie, quel-  
 que chose de sévère à la fois & d'ingenu  
 qui allie admirablement la grâce à la  
 dignité. Ce ne sont point les vierges de  
 Raphaël; mais elles offrent un caractère frappant  
 de noblesse & de grand. C'est pour  
 elles un charmant héritage que leur a  
 laissé Marie, & elles disent naïvement qu'  
 elles doivent leur beauté à la Vierge.

A Nazareth, où l'influence Chrétienne  
 domine, la femme a sa place dans la fa-  
 mille. Les musulmanes, qui sont en petit  
 nombre, se répandent dans les rues comme les  
 chrétiennes. Leur présence donne l'animation

de la joie à la petite cité.

Il y a bien à faire pour que les femmes  
de Nazareth soient au niveau des femmes  
chrétiennes d'Europe.

Léon

## XXXI.

## Vallée de Josaphat

La vallée de Josaphat est une gorge profonde courant du Nord au Sud entre le mont Moriah d'un côté et les Oliviers de l'autre. On reconnaît bien en elle la vallée de la Lézolation, des larmes et de la Mort. Ses deux rives sont couvertes de dalles funéraires. Sous les murs de la ville, ce sont les tombeaux des Turcs; sur le revers opposé ce sont les tombes des Juifs qui de tous les points du globe, viennent à Jérusalem pour y mourir.

Sur les bords du torrent de Cedron, quatre monuments funéraires sont accolés aux flancs de la vallée, ou côté du Mont des Oliviers, ce sont les tombeaux de Zacharie, de Josaphat, de St Jacques et d'Absalon.

Le tombeau de Zacharie est un vaste cube, pris dans la masse du rocher, dont il est séparé par un vide creusé de main d'homme, & orné de colonnes & de pilastres. Il servit de sépulture à Zacharie, fils de Barachie, tué par les Juifs, entre le temple & l'autel.

Le monument qui porte le nom de tombeau de Sotaphat, & qui est à moitié engagé dans les décombres, n'a jamais servi à la sépulture de ce roi qui fut enseveli avec ses aïeux.

Le tombeau de St. Jacques est une crevette creusée dans le rocher.

Celui d'Absalon, sur le quel paraît copie le tombeau de Zacharie, est une masse isolée du rocher, & ornée de sculptures. Son cachet d'originalité & de grandeur, lui assigne une date très reculée, & confirme le passage de la Bible, où il est dit : .. Absalon avait dressé pour lui, de son vivant, un

monument funéraire dans la vallée du roi, car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom, & il avait appelé le monument de son nom qui lui est resté jusqu'à ce jour. — Le tombeau qui devait couvrir la cendre du fils de David, & perpétuer sa mémoire, ne fait qu'attiser contre lui d'incessantes malédictions. Tandis que le fils rebelle est enterré sans honneur dans la forêt d'Espiraïn, son souvenir reste en exécution parmi les Arabes, & il ne passe pas dans la vallée un homme qui ne tève la main, il ne se passe pas le long de la rive gauche du Cedron, une femme qui ne ramasse une pierre & ne la jette, en signe de malédiction, contre la tombe du fils révolté, tant le sentiment de l'autorité paternelle est en honneur au sein de ces populations.

Les Musulmans, aussi bien que les Juifs & les Chrétiens placent d'un commun

ouest, la scène du jugement dernier, dans  
 l'étroite vallée de Josaphat. J'as-  
 semblerai toutes les nations, dit le Seigneur,  
 dans le prophète Joel, & je les ferai des-  
 cendre dans la vallée de Josaphat, & là,  
 j'entrerai en jugement avec elles.... Que les  
 nations se lèvent, qu'elles s'assemblent dans  
 la vallée de Josaphat, & j'y serai assis  
 pour les juger toutes.. Le nom de vallée  
 de Josaphat, qui signifie en hébreu  
 vallée du Jugement, pourrait être ici pris  
 dans un sens métaphorique, & ne pas être  
 s'appliquer à cette étroite vallée qui s'ouvre  
 au dessous de Jérusalem. Pourtant, si  
 l'on cherche un théâtre du grand jugement,  
 en existe-t-il un plus solennel que cette  
 vallée où Jésus-Christ tua pour nous la  
 sueur & le sang de son agonie? Notre Seigneur  
 peut-il choisir un trône plus digne que  
 ce mont des Oliviers, au haut duquel

on aperçoit la crèche où il souffrit des premières douleurs, & le Calvaire où il mourut pour nous ? Que ce mont des Oliviers, ou haut duquel il remonta radieux vers son père ? Du reste, si on lit le prophète Zacharie, le lieu du dernier jugement y est précisé d'une manière qui ne peut laisser aucun doute : " Le Seigneur viendra, dit-il, & il se tiendra debout sur la montagne des Oliviers, qui est à l'orient de Jérusalem ; & tous ses saints seront avec lui ...

L'aspect lugubre de la vallée & les souvenirs de deuil qu'elle rappelle saisissent le cœur d'une indicible angoisse. Si on veut secouer l'inquiétude qui s'empare de soi à la pensée des terribles scènes dont elle doit être le théâtre, si l'on veut se distraire par le spectacle extérieur, on ne voit que des tombeaux, la montagne des oli-

viers, & le mont Moriah, sur lequel Jérusalem est assise; mais à la tristesse de cette ville, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit; à la solitude des montagnes où l'on n'aperçoit pas un être vivant, au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre, & que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat... (Chateaub.)

1780

## XXXII.

### Danse du Sabre.

Voici, empruntée à M. Édouard Delefort, la description d'une danse arabe, dont notre escorte nous donna souvent le spectacle :

... Le son d'une musique sauvage & inconnue attira à nos oreilles nous attira derrière nos tentes vers les feux allumés par nos Arabes, & voici ce dont nous fîmes témoins. Nous assistions à une danse & à un chant de guerre : les hommes se tenant par le bras, s'inclinant de droite à gauche & de gauche à droite, frappant leurs mains l'une contre l'autre en cadence, & chantant une phrase musicale, monotone comme leurs mouvements, nasillardes comme toutes les chansons arabes : c'était là le chœur ; devant cette rangée<sup>de</sup> bizarres figures noires, à moitié cachées derrière le classique mou-

choir (kafii) lié par une corde de chameau, qui leur donne un si sauvage aspect, se tenait un Arabe isolé, le yatagan à la main droite, soutenant de la main gauche sa longue robe, et découvrant ainsi ces jambes fines, délicates et composées uniquement de muscles qui donnent aux Bedouins tant d'élégance dans la tournure. Il s'avance en chantant tout seul, et en passant son sabre sur la tête des hommes qui forment le chœur: ceux-ci se baissent ensemble comme pour éviter le coup, puis se relèvent avec une grande vivacité et marchent sur lui en chantant toujours plus fort et en s'inclinant de plus en plus vite, comme je vous l'ai dit. L'autre agitant son sabre, la danse se rapproche, se rapproche toujours de lui, puis enfin l'entourait complètement, poussait un grand cri, et tout était fini. Les échos du voisinage répétaient la psalmodie de cette troupe d'auteurs improvisés; mais la pièce qu'ils jouaient

était bien une vraie représentation, je vous assure, & en voyant leurs figures éclairées par le lueur du feu, s'allumer graduellement, de riantes devenir peu à peu sérieuses & prendre enfin une expression de ferveur effrayante, nous pensions assister au départ de la tribu pour le combat, sujet que leurs chants célébraient, & notre émotion était grande. C'est là l'effet que produisent les choses vraies, dites sur le sol même où elles doivent se dire.

„ Amenez nos Bedouins à Paris, dans la rue Saint-Honoré, faites-les danser la danse du sabre & chanter le chant de guerre de la tribu, ils ne seront jamais que des hommes très-brûlés par le soleil, portant une chemise fort sale & une ceinture de cuir, mais voyez-les sur le bord de la Mer Morte, dans leur vie de privations & de fatigues, couchant sur des pierres, marchant tout le jour, tout le jour exposés mille fois à être tués dans

les embuscades dont le pays fourmille, alors, ils prendront à vos yeux un tout autre aspect, & vous finirez par les aimer mieux avec leur misère, leur avidité & leur sauvagerie, que tant d'autres qui ne sont ni misérables, ni avides, ni sauvages.

En récompense du plaisir que nous avions goûté en assistant à cette scène curieuse, nous fîmes donner un peu de café à chaque Bédouin, qui s'asseyait auprès du feu, reprit sa pipe, l'alluma tranquillement, comme si de la soirée il n'avait pas bougé; toute trace de l'animation causée par la course disparut, & la veille de la nuit commença.

..... Ce spectacle m'avait fait la plus vive impression, & pour la première fois depuis notre départ, je comprenais quel étaient les hommes au milieu des-

quels nous vivions. "

(Ed. Delafert - Voyage aux îles Mandites.)

## XXXIII.

### Religieuse en Orient

Chateaubriand dans divers endroits de ses ouvrages fait de magnifiques tableaux des religions en Orient, il sont trop vrais & trop beaux pour que je résiste au désir d'en donner des fragments.

On voit ça & là, dit-il, dans la chaîne du Liban des couvents maronites bâtis sur des abîmes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche; on ne peut monter aux autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le fleuve Saint\* sort au pied de la montagne. La forêt de cèdres noirs domine le tableau & elle est elle-même surmontée

---

\* C'est le lac des saints pénitents de la vallée qui lui ont donné son nom.

par des croupes arrondies que la neige drapé de sa blancheur. Le miracle ne s'opère qu'au moment où l'on arrive au monastère : au dedans tout est vigues, des ruisseaux, des bocages ; au dehors une nature horrible & la terre qui se fère & s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes & ses mers, dans de bleues profondeurs. Nouris par la Religion entre la terre & le firmament, c'est là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le Ciel, comme les aigles de la montagne.....

Les religieux maronites dans les solitudes du Liban, les ermites nestoriens répandus le long du Tigre, ceux d'Éthiopie aux cataractes du Nil & sur les rivages de la mer Rouge, tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils s'ont cachés. Le moine copte en entrant dans son monastère renonce aux plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières & à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève,

& sous ce beau firmament de la Syrie ou de l'Égypte,  
 fait entendre sa voix parmi les Sibilis de Balbeck,  
 de Thèbes & de Memphis. Tantôt l'écho des Pyra-  
 mides redit aux ombres des Pharaons les cantiques  
 de cet enfant de la famille de Joseph, tantôt ce  
 pieux solitaire chante au matin les louanges du  
 vrai Soleil, au même lieu où des statues harmo-  
 nieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est  
 là qu'il cherche l'Européen égaré à la  
 poursuite de ces ruines fameuses, c'est là qu'il le  
 sauve de l'Arabe, il l'entraîne dans sa tour  
 & prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il  
 se refuse à lui-même..... Le moine maronite  
 appelle par le claquement de deux planches  
 suspendues à un arbre, l'étranger que la nuit  
 a surpris dans les précipices du Liban. Ce  
 pauvre & ignorant artiste n'a pas de plus riche  
 moyen de se faire entendre & d'arracher le voya-  
 geur à la mort.....

Les savants vont bien visiter les Sibilis

de l'Égypte & les cèbres du Liban; mais d'où  
vient que comme les moines chrétiens, objet de  
leur mépris, ils ne vont pas s'établir sans  
ces murs de sables ou de rochers, au milieu  
de toutes les privations pour donner un verre  
d'eau au voyageur & l'arracher aux précipices  
de la montagne ou au cimetière du Pérou ?

### XXXIV.

## Légende Arabe sur l'emplacement de la mosquée d'Omar.

La mosquée d'Omar, que j'ai visitée, est bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon. Le temple lui-même, au dire des Arabes, n'avait été élevé en cet endroit qu'à cause d'une bonne action qui s'y accomplit, & que leurs légendes rapportent ainsi.

Jérusalem était un champ labouré, deux frères possédaient une partie du terrain situé sur la montagne de Sion. L'un de ces frères était marié & avait plusieurs enfants. L'autre vivait seul. Ils cultivaient en commun le champ que leur avait laissé leur père. Lorsque le temps de la moisson fut venu les deux frères lièrent leurs gerbes, & en firent deux tas égaux qu'ils

laisserent sur le champ

Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié, eut une bonne pensée; il se dit à lui-même: Mon frère a une femme & des enfants à nourrir; il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes & ajoutons-les secrètement aux siennes; il ne s'en apercevra pas, & ne pourra pas ainsi me refuser. Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit l'autre frère se réveilla & dit à sa femme: Mon frère est jeune, il vit seul & sans compagnie, il n'a personne pour l'assister dans son travail & le consoler dans ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons, & portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en apercevra pas, & il ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé.

Le lendemain chacun des frères se rendit au champ & fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils : ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois & si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, & les hommes la bénirent & la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.



## XXXV.

### Chemins ordinaires du Liban.

La pente est à pic, le sentier n'a pas deux pieds de largeur; des précipices le bordent d'un côté, des murs de rochers de l'autre; le lit du sentier est pavé de roches roulantes ou de pierres tellement polies par les eaux & par le fer des chevaux & de l'usage des chameaux, que ces animaux sont obligés de chercher avec soin une place où poser leur pied comme ils le font toujours au même endroit, ils ont fini par creuser dans la pierre des cavités où leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur, & ce n'est que grâce à ces cavités qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés

taillés dans le roc à deux pieds de hauteur,  
 ou des blocs de granit arrondis, qui seraient  
 infranchissables, & qu'il faut contourner dans  
 des interstices à peine aussi larges que les  
 jambes de la monture: tels sont presque tous  
 les chemins du Liban. De temps en  
 temps les flancs de la montagne s'écartent  
 ou s'aplatissent & l'on marche plus à  
 l'aise sur des couches de poussière jaune,  
 de grès ou de terre végétale. On ne peut  
 concevoir comment un pareil pays est  
 peuplé d'un si grand nombre de beaux  
 chevaux & comment l'usage en est ha-  
 bituel. Aucun Arabe, quelque inaccessible  
 que soit son village ou sa maison, n'en  
 sort jamais qu'à cheval, & nous les voy-  
 ons descendre ou monter insouciant, & la  
 pipe à la bouche par des escarpements  
 que les chevreaux de nos montagnes auraient  
 peine à gravir. (V. en O.)

On s'abandonne à l'instinct de son  
cheval; mais on se sent sans trembler, ex-  
aminer la hauteur des degrés, le poli des  
pierres, l'inclinaison du sentier & la profon-  
deur du précipice toujours béant à ses  
pieds.

Fon

XXXVI.

## Une vallée du Liban

Lamartine décrit ainsi la vallée sur les versants du Liban

À droite & à gauche s'élevaient comme deux remparts perpendiculaires, hauts de trois à quatre cents pieds deux chaînes de montagnes qui semblaient avoir été séparées récemment l'une de l'autre par un coup de marteau ou fabricant des mondes, ou peut-être par le tremblement de terre qui secoua le Liban jusque dans ses fondements, quand le fils de l'homme rendant son âme à Dieu, non loin de ces mêmes montagnes poussa ce dernier soupir qui refoula l'esprit d'erreur, d'oppression & de mensonge, & souffla la vérité, la liberté & la vie dans

un monde renouvelé.

Les blocs gigantesques, détachés des deux flancs des montagnes, semés comme des cailloux par la main des enfants dans le lit d'un ruisseau, formaient le lit horrible, profond, immense, hévissé, de ce torrent à sec; quelques-unes de ces pierres étaient des masses plus élevées & plus longues que de hautes mai-sons. Les unes étaient posées d'aplomb, comme des cubes solides & éternels; les autres, suspendues sur leurs angles, & soutenues par la pression d'autres roches invisibles, semblaient tomber encore, rouler toujours, & présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierres, d'une avalanche intarissable de rochers; - rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu & de blanc; opaques, vagues pétrifiés d'un fleuve de granit; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par le

Soleil brillant sur la Syrie; pas une herbe,  
 une tige, une plante grimpante, ni dans ce  
 torrent, ni sur les pentes escarpées d'ardues  
 des deux côtés de l'abîme: c'était un océan  
 de pierres, une cataracte de rochers, à la quelle  
 la diversité de leurs formes, la variété de leur  
 pose, la bizarrerie de leurs chutes, le jeu des  
 ombres ou de la lumière sur leurs flancs,  
 ou sur leur surface, semblaient prêter le mouve-  
 ment & la fluidité... (400)

Nous suivîmes cette vallée des lamen-  
 tations pendant deux heures, sans que la  
 scène variât autrement que par les circuits  
 divers que le torrent suivait lui-même en  
 se tordant entre les montagnes, & par la  
 manière plus ou moins terrible dont les  
 rochers se groupaient dans leur lit écumeux  
 de pierres.

*[Signature]*

## XXXVII.

### Danse des Abeilles.

J'étais avec Estève dans le bazar fermé d'Alexandrie, lorsque les sons d'une musique sauvage, formée de tambours & de tambourins, de fifres aigus & de triangles de fer, nous attira près d'une mosquée. Il en sortait une foule considérable, au milieu de laquelle deux esclaves noirs portaient deux petits enfants de sept à huit ans, vêtus de magnifiques costumes de soie & d'or; mais fondant en larmes.

A peine ces esclaves eurent-ils dépassé le seuil de la mosquée qu'ils placèrent les enfants sur un étalon superbe, que deux autres esclaves tenaient

par la bride & les y soutenant de la main, se mirent en marche, précédés par six ou douze personnages, hommes & femmes, vêtus d'une façon grotesque. Ils se rendirent sur une vaste place, plantée de palmiers près du palais de Saït-pacha.

Là commencèrent les danses les plus bizarres & les plus lascives qui se puissent voir. Destinées à retracer l'abrutissement de ceux qui n'honorent pas Mahomet, elles rappelaient aussi les cérémonies de la circoncision aux quelles on venait de soumettre les jeunes enfants, héros de cette fête.

Après quelques minutes de contorsions & de bonds effroyables, les danseurs s'arrêtèrent & les deux enfants, levant à la hauteur de l'œil l'index de la main droite, répétèrent en pleurant le symbole de leur foi: "La Allah ih Allah".

Mohamed rufoul Allah !.

Les enfants étaient circoncis : ils venaient de rendre témoignage de leur croyance. il devait être témoin maintenant du bonheur qu'Allah réserve aux bons croyants. une autre danse allait leur en donner l'idée.

Sept jeunes hommes & sept jeunes femmes aux tuniques relevées & aux jambes nues prirent la place des premiers danseurs. Ils s'avancèrent lentement avec un mouvement doux & rythmé, précédés de leur corryphée, défilèrent devant les jeunes enfants puis leur firent face & s'arrêtèrent. Les femmes détachèrent le voile qui leur couvrait la face & la musique préluda par quatre petites flûtes jouant à l'unisson avec accompagnement de tambourin une mélodie tout-à-la-fois douce & bizarre qui vous saisissait peu à peu, & finissait par vous pénétrer d'un charme

étrange.

D'abord les danseurs restent, immobiles au milieu de la foule ; puis l'un d'eux ouvre les bras, les étend horizontalement, & commence à tourner sur lui-même lentement et déplaçant peu à peu & sans bruit les pieds nus. Puis le mouvement s'accélère, la valse se précipite ; l'homme devient tourbillon. Toute la bande suit.

C'est un curieux spectacle de voir ces hommes & ces femmes vêtus de blanc, les bras étendus en croix, la tête penchée sur une épaule, les yeux demi-fermés, la bouche entrouverte par le vague sourire de l'extase & tournant toujours.

Le mouvement de cette valse a je ne sais quoi d'onduleux, de souple & de doux qui vous emporte dans le vertige de sa rotation.

Le chef se promenait à travers les groupes, frappant dans ses mains, prestant

ou ralentissant le rythme.

Après un temps d'arrêt & une seconde projection devant les deux enfants, la valée recommença plus ardente cette fois, plus entraînée & plus éperdue.

Légerement, comme ses ailes d'abeille les bras s'élevaient & s'abaissaient; une écumée légère venait de temps en temps blanchir la terre rouge. Tantôt la tête se renversait en arrière, la prunelle retournée se perdait dans l'infini & l'on ne voyait plus que le blanc de l'œil; tantôt au contraire, elle retombait sur la poitrine comme accablée du poids d'une volupté surhumaine.

Quand l'épuisement les eut tour à tour jetés dans une invincible frustration, le coryphée s'avança dans l'espace resté libre, cambra ses reins, releva gracieusement ses bras, comme l'ante d'une

coupe antique, & ceignant l'écharpe verte  
de son turban, donna aux musiciens le signal  
de la reprise.

Ses premiers pas furent calmes & lents,  
mesurés avec une merveilleuse justesse sur le  
rythme de la musique; puis il commença  
à écrire en strophes de vers tout un poème  
de passion & d'amour; mais bientôt l'orchestre  
s'anima, emportant le danseur dans son  
mouvement rapide.

Alors sa respiration s'embrasa, une  
sueur froide ruissela sur tout son corps,  
ses muscles tremblaient comme agités d'un  
frisson convulsif; une respiration plus fré-  
quente soulevait sa poitrine, & les globes  
bruns de sa prunelle qui se retournaient  
ne laissaient plus voir que la nacre trouble  
de ses yeux. Bientôt un orage de notes fu-  
rieuses l'emporta comme une feuille roulée  
dans un tourbillon, & il se laissa tomber épuisé

sur le sable. Ses compagnons le couvrirent sans  
un large manteau & l'emportèrent.

Telle est la fameuse Danse des Abeilles;  
dont nous venons d'être témoins

## XXXVIII.

### Modin - Les Machabees

En allant de Saint Jérémie à Jerusalem  
on aperçoit sur une hauteur Modin, la patrie  
des Machabees

C'est là que le père de ces héros donna  
le signal de la résistance aux volontés des rois  
de Syrie ; c'est là qu'il organisa cette lutte si  
jamais déclinée contre la tyrannie sacrilège d'  
Antiochus Epiphane. Trop âgé pour voir les  
résultats de sa grande œuvre, il voulut la  
léguer à ses fils comme un héritage. Pré se  
mourir il leur dit :

„ Mes enfants, ayez un grand zèle pour  
la loi & donnez vos vies pour garder le tes-  
tament de vos pères ! Souvenez-vous des œuvres

„ que vos pères ont accomplies & vous acquiesceres  
 „ une grande gloire & votre nom ne périra pas.  
 „ ... Armez-vous de courage & combattez vaillam-  
 „ ment en défendant la loi, parce que c'est elle  
 „ qui vous comblera de gloire. Vous voyez ici  
 „ Simon, votre frère. Je sais qu'il est homme de  
 „ conseil, écoutez-le toujours & il vous tiendra  
 „ lieu de père. Judas Maccabée a été fort  
 „ & vaillant dès sa jeunesse; qu'il soit votre  
 „ général & qu'il conduise votre peuple aux  
 „ combats . . . .

Ayant dit ces paroles, il bénit ses  
 enfants, & il mourut & il fut enseveli dans  
 le sépulchre de ses pères.

„ Alors Judas, son fils, surnommé Ma-  
 „ cabée prit sa place. Il était assisté par  
 ses frères & par tous ceux qui s'étaient joints  
 à son père, & ils combattaient avec force pour  
 la défense d'Israël. Ce fut lui qui acquit  
 la gloire de son peuple. Il se revêtit de la

cuirasse comme un géant, il se couvrait de ses armes dans les combats & son épée était la protection de tout le camp. Il devint semblable à un lion dans ses grandes actions & à un lionceau qui rugit en voyant sa proie. Il poursuivit les méchants en les cherchant de tous côtés & il brûla ceux qui troublaient son peuple. La terreur de son nom fit fuir ses ennemis devant lui; tous les ouvriers d'iniquité furent dans le trouble & son bras procura le salut du peuple.

C'est là que commence cette longue suite de victoires sur les généraux d'Antiochus, sur Séron, sur Lytias, sur Apollonius, sur Nicanor & Gorgias, si nombreuses, que la Bible après en avoir longuement parlé, dit qu'elle ne décrit pas la grandeur du courage de Judas, ses actions extraordinaires & ses autres triomphes, parce qu'ils sont en trop grand nombre.

Antiochus, irrité de tant de défaites,  
 leva une nouvelle armée forte de soixante mille  
 hommes d'élite & de cinq mille chevaux. Il  
 en donna le commandement à Lybicus qui a  
 juré d'exterminer les Juifs. Cette armée  
 entra en Judée. Elle campa près de Beth-  
 ron & Judas vint au devant d'elle avec  
 six mille hommes; Il reconnut que l'armée  
 ennemie est forte & il fait sa prière & il  
 dit: " Soyez-beni, Sauveur d'Israël, vous qui  
 brisâtes la force d'un géant par la main de votre  
 serviteur David & qui livrâtes le camp des étrangers  
 aux mains de Jonathan, fils de Saül & de son  
 écuyer. Livrez maintenant cette armée de nos  
 ennemis entre les mains de votre peuple  
 d'Israël, & qu'ils soient convertis de confi-  
 sion avec toutes leurs troupes & leur cavalerie.  
 Frappez-les de crainte, faites les sécher de  
 frayeur en abattant cette audace que leur  
 insupportent leurs forces. Qu'ils soient convertis

„ & brisés en votre présence. Détruisez les par  
 „ l'épée de ceux qui vous aiment, afin que tous  
 „ ceux qui ~~vous~~ connaissent votre nom, publient  
 „ vos louanges sans leurs cantiques. »

Le combat fut terminé en même temps,  
 & cinq mille hommes de l'armée de Lysias  
 furent tués en prison.

Alors Judas vainqueur purifie & renou-  
 velle le temple de Jérusalem accorde la  
 paix à Antiochus Épistator, successeur d'Épi-  
 phane, fait alliance avec les Romains,  
 exterminer l'armée que Démétrius tout à l'heure envoie  
 contre lui <sup>à son départ</sup>, mais après tant de victoires  
 ce grand homme voit seoir comme il  
 a vu, les armes à la main.

Démétrius exaspéré en apprenant  
 la mort de son général & la défaite de son  
 armée, rassemble de nouvelles troupes & met  
 à leur tête deux Juifs infidèles à leur foi.  
 Judas était à Sais avec trois mille hommes

lorsque ces traîtres le rencontrèrent avec des forces  
 huit fois plus considérables. A la vue d'une  
 si grande armée ses gens furent saisis de crainte  
 & le quittèrent. Cette défection abattit le  
 cœur de Judas. Allons, dit-il frontant aux  
 huit cents braves qui lui restaient fidèles,  
 "Marchons à l'ennemi pour le vaincre, si  
 nous le pouvons", & comme ses amis lui  
 conseillaient la retraite: "Dieu nous garde,  
 reprit-il, de prendre ainsi la fuite: si  
 notre heure est venue, mourons coura-  
 geusement pour nos frères, & ne souillons  
 notre gloire d'aucune tache!".  
 Cependant l'armée ennemie, étant  
 sortie de son camp, vint au devant d'eux.  
 Les bataillons marchèrent des deux côtés &  
 firent retentir le bruit des trompettes. Les  
 gens de Judas sonnèrent aussi de la trompette,  
 la terre retentit du bruit des armes, & le  
 combat dura depuis le matin jusqu'au soir.

Alors Judas ayant reconnu que l'aile droite des ennemis était la plus forte, se précipita contre elle avec tant d'ardeur qu'il la rompit & la poursuivit sans relâche pour l'empêcher de se rallier; mais l'aile gauche se mit sur les traces du vainqueur & se referma sur lui comme un linceul. Enveloppé de toutes parts, cette poignée de braves se défendit avec un courage héroïque, jusqu'à ce qu'enfin Judas tombât percé de coups. Tous se débarrassèrent alors. Simon & Jonathas emportèrent le corps de Judas & l'enterrirent à Modin dans le sépulchre de leurs pères & tout le peuple fit le deuil en disant: „Comment est-il tombé cet homme invincible lui qui sauvait le peuple d'Israël?“

Jonathas remplaça son frère dans le commandement des troupes Juives, &

renouvella l'alliance avec les Romains & les Lacédémoniens; puis lorsque lui-même eût été pris dans une embuscade & mis à mort avec ses deux fils, il fut remplacé par Simon qui recueillit enfin le prix de tant de combats & de souffrances. Il fit renaitre l'abondance & sa main tutélaire empêchait que personne ne troublât la paix d'Israël.

Sur le sépulchre de son père & de ses frères, il fit élever un grand édifice & sept pyramides funéraires: une à son père, une à sa mère & quatre à ses frères. Tout autour il fit dresser des colonnes chargées d'arches & de trophées pour être aperçues de loin par ceux qui navigueraient sur la mer, & servir le monument éternel de la délivrance du peuple Juif.

Th

XXXIX

Le précepte à Nazareth

Un jour Jésus expliquait dans la synagogue de Nazareth un passage du prophète Isaïe, & en montrait l'accomplissement dans sa personne. (Comme de son éloquence & comparant l'élévation de ses discours à l'humilité de sa condition, les auditeurs se demandaient d'où pouvait lui venir cette science); Jésus leur dit: "Vous m'appliquerez sans doute le proverbe: Médecin, guérissez-vous vous-même; vous me direz de faire en ce pays les choses extraordinaires que j'ai accomplies à Capernaum. Mais nul prophète n'est bien reçu dans son pays."

Je vous le dis en vérité, il y

avait bien des veuves en Israël au temps  
d'Elie, lorsque le ciel fut fermé  
durant trois ans & demi & qu'il y  
eut une grande famine sur la terre,  
& Elie fut envoyé non à quelqu'une  
d'elles; mais à une veuve de Sarepta  
au pays de Sidon. Il y avait aussi  
bien des lépreux dans Israël sous le  
prophète Elie, & néanmoins de tous  
les lépreux il n'y eut de guéri que  
Naaman le Syrien.

En entendant ces paroles, les  
Juifs de la synagogue saisis de fureur  
se jetèrent sur Jésus, le chassèrent de  
la ville & le poursuivirent jusqu'au  
sommet d'une montagne voisine pour  
l'en précipiter du haut d'une roche  
élevée; mais Jésus se rendit tout-à-  
coup invisible à leurs yeux & échappa  
ainsi à la mort qu'ils voulaient lui



## Combat d'El-Nahed. Bataille de Hittin

Levi aux mains inhabiles de Guy de Lusignan, le royaume de Jérusalem devait tomber bientôt; mais la bravoure chrétienne était destinée à mêler à la gloire au souvenir de ses derniers jours.

Le premier du mois de Mai sept-cent-quatre-vingt-sept, sept mille cavaliers musulmans qui s'étaient avancés dans la Galilée, furent attaqués aux environs de Nazareth par cent trente guerriers, parmi les quels on remarquait des chevaliers de l'Hôpital & du Temple. Abbdal, fils de Saladin, commandait la cavalerie Musulmane. Les champions de la

crois n'hésiterent pas à livrer un combat inégal.  
 Les chroniques contemporaines, remplies de souvenirs  
 de ces exploits de cette journée, s'accrochent sur-  
 tout à nous faire la mort glorieuse de  
 Jacques de Maille, maréchal du Temple.  
 Cet invincible défenseur du Christ, monté  
 sur un cheval blanc, ne succomba qu'après  
 d'incroyables merveilles d'armes. Les Sarra-  
 sins le prenaient pour Saint Georges, que  
 les Chrétiens croyaient voir descendre du  
 Ciel au milieu de leurs batailles.

Resté seul de toute cette troupe audacieuse,  
 il refusa de se rendre : son cheval, épuisé de  
 fatigue, s'abattit l'entraînant dans sa chute.  
 L'illustre guerrier se releva la lance à la  
 main, couvert de sang et de poussière et tous  
 hérissé de flèches ; il se mesura seul avec  
 toute une armée ; puis lorsqu'il fut enfin  
 tombé percé de coups, les Sarrasins s'arrêtèrent  
 et s'approchèrent avec respect de son corps

criblé de mille blessures, & se partageaient  
 les lambeaux de ses vêtements & les débris  
 de ses armes.

Dans ce combat qui eut pour théâtre  
 une arête qui'on nous montra près du vil-  
 lage arabe d'El-Nahed, la troupe chrétienne  
 périt toute entière, excepté le grand-maître du  
 Temple et deux de ses chevaliers,

Deux mois après, cette terre de Saladin  
 devait voir s'accomplir les plus grandes malheurs.  
 Saladin s'était avancé vers Jérusalem avec  
 une armée de quatrevingt mille hommes.  
 Dans une assemblée tenue à Jérusalem, on  
 arrêta que toutes les forces des chrétiens se  
 réuniraient dans la plaine de Sefthoris.  
 L'armée de la croix se trouva composée  
 de cinquante mille combattants, tout  
 ce qui pouvait manier l'épée était accouru  
 au rendez-vous, les forteresses du royaume.

étaient restés sans garnison & dans les villes on ne trouvait que des femmes et des enfants. Bientôt on apprit que Saladin occupait Tibériade & que les Musulmans assiégeaient la citadelle où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil fut assemblé pour savoir si on devait aller au secours de Tibériade.

Après que tous les chefs eurent donné leur avis, le comte Raymond, le plus instruit sans cette discussion, conseilla d'oublier en ce moment Tibériade où espéroient la femme pouvait à chaque instant tomber aux mains de l'ennemi, et de rester à Séphoris dans le voisinage des eaux, dans un lieu où les vivres ne manqueraient pas; il fit observer qu'il y aurait fatale imprudence à entraîner une grande multitude de hommes et de chevaux au milieu d'arides solitudes,

où ils seraient secourus par la neige, la famine et l'ardeur de la saison. Raymond dit au'après la prise de Tibériade l'ennemi viendrait au devant des chrétiens et qu'il ferait une grande perte de hommes en traversant le pays désert et brûlé qui s'étend entre Tibériade et Séphoris, il ajoutait que le peuple chrétien ayant de l'eau et des vivres en abondance, combattrait avec plus d'avantage l'armée musulmane. Raymond se résignait à la perte de Tibériade pour éviter la perte du royaume.

L'avis du comte de Trifoli était prudent et sage. Le grand maître du Temple exprima des opinions contraires. La faiblesse de Guy de Lusignan forçait tout; l'ordre fut donné de marcher contre l'ennemi.

L'armée chrétienne sortit de son camp de Séphoris dans la matinée du

trois Juillet. Le comte de Tripoli et sa troupe formaient l'avant-garde; l'arrière-garde était composée du roi de Jérusalem, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital. La vraie croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite, s'avancait au centre de l'armée.

Les chrétiens arrivèrent à un village ou castral appelé Marescalcia, situé à trois milles de Tibériade. C'est là qu'ils commencèrent à rencontrer les flèches des Sarrasins, la soif et la chaleur. Il fallait franchir des défilés étroits et des lieux escarpés pour arriver au lac de Galilée; le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter et de traverser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Mais tout à coup

les musulmans attaquent les queues de l'armée; les templiers & les hospitaliers en sont ébranlés. Le roi, ne sachant que faire, se décide à planter son pavillon, & s'écrie en pleurant: « Hélas, Hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous morts et le royaume est perdu! ». Les chrétiens passèrent là une effroyable nuit, l'ennemi avait mis le feu à la plaine, couverte d'herbes sèches et de brousses; la flamme et la fumée, des nuées de flèches, la faim et la soif tourmentaient les soldats de la Croix.

Le lendemain les chrétiens se disposaient à franchir les hauteurs escarpées qui les séparaient du lac de Galilée; mais Saladin, sorti de Tibériade au point du jour, s'avancait pour combattre l'armée chrétienne. Déjà l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait

vers une colline que les Turcs avaient com-  
 mençé à occuper. A l'approche des Sarrasins,  
 l'infanterie chrétienne s'étant formée en coin,  
 courut pour gagner le sommet de la colline,  
 elle se sépara ainsi de la troupe au roi,  
 qui lui envoya vainement plusieurs mes-  
 sages pour l'engager à venir défendre le  
 bois sacré de la <sup>vraie</sup> croix. Les chevaliers  
 du temple et de l'hôpital & tous ceux  
 de l'arrière-garde avaient d'abord voulu  
 vigoureusement tout le poids de l'attaque;  
 mais à la fin, accablés par la multitude  
 toujours croissante des ennemis, ils avaient  
 appelé le roi à leur secours; celui-ci n'avait  
 trouvé rien de mieux à faire que de dresser  
 ses tentes & de s'abandonner à la grâce de  
 Dieu. Les troupes, commandées par Lusignan,  
 par les hospitaliers & les templiers, s'étaient  
 rassemblées confusément autour de l'étendard  
 de la vraie croix. A la vue de ce détachement

Le comte Raymond saisi de désespoir, s'ouvrit  
 un chemin à travers les rangs ennemis, et  
 s'enfuit vers Tripoli avec son avant-garde.  
 Ses bataillons de Saladin se précipitèrent  
 comme un violent orage sur le lieu où  
 était le roi de Jérusalem. Le bois de  
 la vraie croix qui tant de fois avait mené  
 les guerriers latins à la victoire, tomba au  
 pouvoir des ennemis du Christ, le roi  
 fut fait prisonnier; les templiers et les  
 hospitaliers furent tués ou pris. Les cordes  
 des tentes ne purent suffire à lier les pri-  
 sonniers chrétiens. La multitude des captifs  
 était si grande que les Sarrasins victorieux  
 ne trouvaient plus à les vendre & qu'un  
 chevalier chrétien fut donné pour une  
 chausure.

Les principales scènes de cette  
 terrible bataille s'étaient passées sur la  
 colline d'Hillin, la même qui porte dans

L'Évangile le nom de montagne des Beautés.

Le secrétaire & compagnon de Saladin, présent lui-même à cette mémorable bataille nous décrit ainsi le lieu du combat. „ Je traversai le mont Hittin „ il m'offrit un horrible spectacle. „ Je vis des drapeaux mis en pièces, des „ têtes tranchées, des yeux étincelants ou crevés, „ des cadavres souillés de poussière et de „ sang, des membres disloqués, des bras tépa- „ rés du tronc, des os rompus, des boîtes „ débris, des flancs labourés par le fer, „ des pieds détachés de la jambe, des „ corps partagés en deux, des fronts fracaf- „ ses... „ & après ces traits repoussants, il ajoute avec une joie brève : „ Quelle „ odeur - suave s'exhalait de cette terrible „ victoire ! „

Saladin souilla son triomphe

